

50e année, No 11

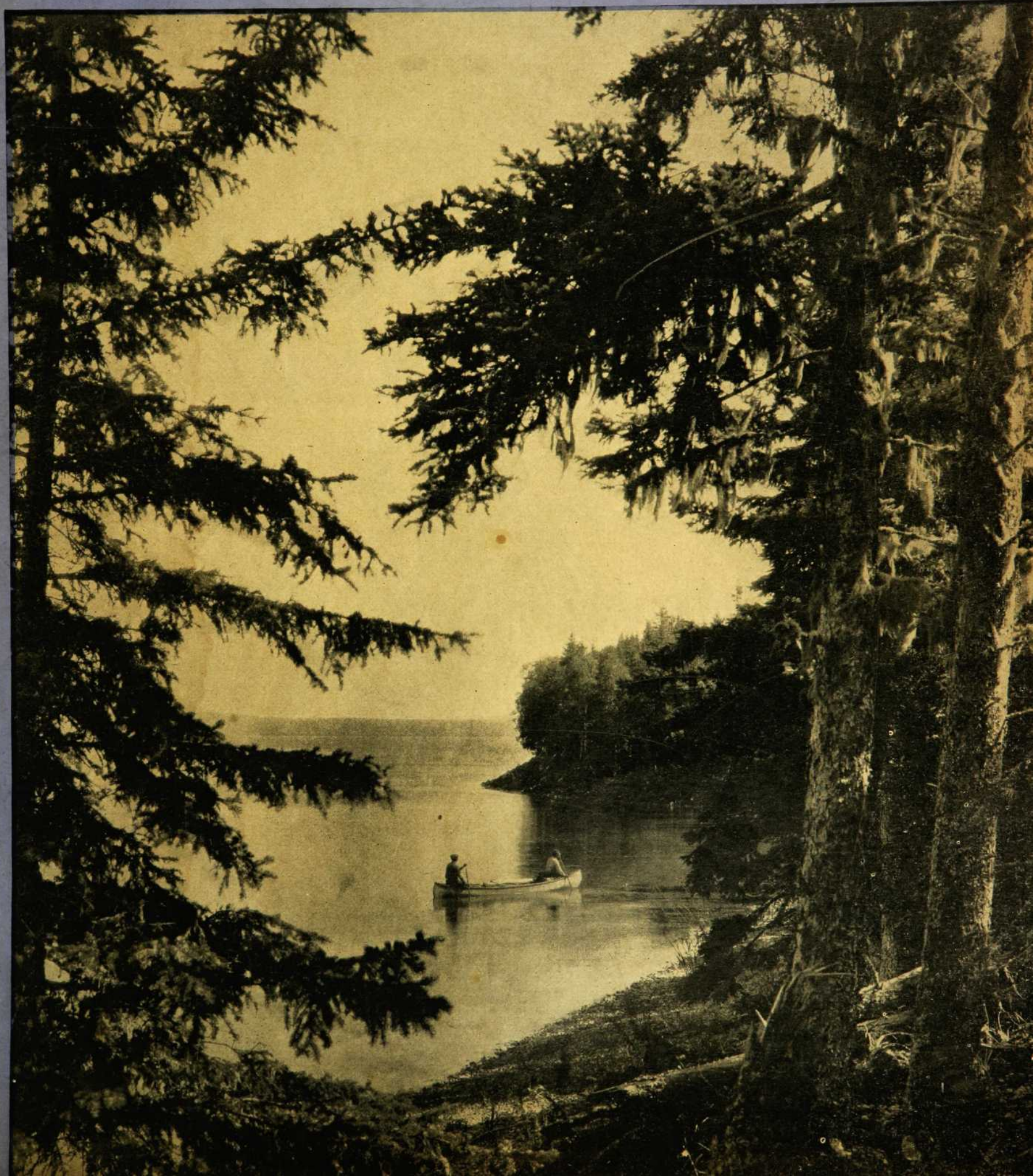
Montréal, 13 août 1938

A-c,

PER
S-400
CON

Le Samedi®

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



Dans nos
Laurentides
Photo C.N.R.

**DE GRÂCE! MME. DUPONT -
J'AI BESOIN DES MÊMES SOINS
QUE VOS DESSOUS!**



**vous ne voulez
pas voir ceci
arriver demain**

AU BRIDGE

PUIS-JE ME PERMETTRE
D'OUVRIER LA FENÊTRE UN
PEU PLUS, MME. DUPONT?
IL FAIT VRAIMENT
SUFFOCANT ICI

DIEU MERCI --- C'EST
RÉELLEMENT DÉSAGRÉABLE
D'ÊTRE PRÈS DE MME. DUPONT
DANS UNE CHAMBRE
CHAUDE

À 6 HEURES

QU'IL Y A-T-IL,
JEAN? TU N'ES PAS
CONTENT
DE ME VOIR?

MAIS OUI, ALICE, -- MAIS --

POURQUOI
N'A-T-ELLE DONC PLUS
CE CHARME DÉLICAT?

LE SOIR

QUE JE SUIS MALHEUREUSE!
JEAN NE M'AIME PLUS
COMME AVANT -- ET MES
VISITEUSES DE CET APRÈS-
MIDI SEMBLAIENT ÊTRE
SI FROIDES --- OH !

SI ELLE LUXAIT
SA ROBE COMME ELLE
LE FAIT POUR SES
DESSOUS ELLE NE
BLESSERAIT PAS!

Les robes..
tout comme les dessous, absorbent l'odeur de transpiration
Ne froissez pas..

La peau exsude toujours des matières malodorantes. Nos vêtements les absorbent. Bientôt l'odeur se remarque, surtout par les chaleurs. Des LUXages fréquents empêchent les dessous et les ceintures de froisser. Les robes aussi, exigent cette protection!

LUXez-les souvent. Cela enlève complètement les matières blessantes, ce que

d'autres façons de nettoyer manquent bien souvent de faire.

Lux n'a aucun alcali nuisible (que tant de savons ordinaires ont) — et élimine le frottement néfaste aux savons en pains. Tout tissu ou couleur que l'eau n'abîme, ne sera abîmé dans le Lux. Vous pouvez LUXer vos robes maintes fois — elles seront toujours belles, comme neuves! Pour plus d'économie, achetez votre Lux dans la grosse boîte.



**LUXez
souvent
vos robes**

CARNET
EDITORIAL

LE COEUR, CET INCONNU

Q U'EST-CE que le coeur ?

Un muscle que tout le monde a dans la poitrine à moins d'être un phénomène, disent les anatomistes; une chose qu'on trouve chez très peu de personnes, affirment au contraire des gens qui prétendent voir clair sans lunettes dans le bloc souvent enfariné des sentiments humains.

Voilà deux opinions qui se disent et se contredisent et ne sont, par conséquent, pas de nature à donner une certitude.

Si l'on demande à quoi ça sert, on a des réponses encore plus déconcertantes. Ce n'est pas autre chose, reprennent les anatomistes, qu'une pompe aspirante et foulante servant à l'arrosage systématique de toutes les parties vitales de la carcasse humaine; c'est encore l'agent de circulation qui règle le parcours de millions de milliards de petits voyageurs appelés globules du sang et qui font, sans arrêt, la course en circuit fermé. Cet agent a du mérite car il travaille jour et nuit, ce qui est vraiment du surmenage; alors un jour il en claque et tout est dit.

Le coeur? disent à leur tour les poètes sentimentaux, dramatiques ou lyriques, c'est l'enthousiasme, l'ardeur et souvent la passion; c'est la tendresse et l'excitation, la source des émois, le ressort des élans et la boîte à secrets que d'aucuns tiennent hermétiquement close alors que d'autres la vident avec insistance, même quand il n'y a rien dedans.

C'est avec ça qu'on aime! dit l'amoureux qui roucoule au clair de lune pendant qu'un matou lui donne la réplique au loin en se promenant sur une clôture avec la souple confiance d'un équilibriste sur la corde raide.

C'est avec ça qu'on souffre, répondent ceux qui ont de bonnes raisons de croire que tout n'est pas pour le mieux dans ce qui n'est pas non plus le meilleur des mondes.

C'est avec ça qu'on réussit dans la vie, déclare le financier D. Trousseau; j'ai enfermé le mien dans un coffre-fort et il a fait merveille; tout comme le fumier que le cultivateur met dans un champ.

Le coeur, dit enfin l'un de ces hommes pratiques dont notre siècle n'est pas précisément avare, qu'est-ce que c'est donc et à quoi ça peut bien servir? Je n'en ai jamais vu...

Devant toutes ces explications qui n'en sont pas, il y a de quoi demeurer perplexe et l'on arrive à se demander s'il faut prendre le coeur au sérieux, à la légère, écouter ses conseils ou le traiter de vieille baderne. Je crois bien, d'ailleurs, que c'est ainsi que, successivement, chacun l'arrange selon les circonstances et les dispositions d'esprit de la journée.

Le coeur est un personnage fictif, capable de grandes choses, bonnes ou mauvaises et, précisément parce qu'il a du pouvoir et de l'influence, on le traite volontiers avec la même désinvolture que les prétendus grands de ce monde qu'on aime à plaisanter, voire à griffer à l'occasion.

Il peut même faire l'objet de plaisanteries, peut-être pas très raffinées, mais qui ont le don d'amuser énormément la jeunesse, folle par tempérament et heureuse sans le savoir, qui use ses fonds de culotte sur les bancs du collège.

Il me souvient toujours d'un petit incident de cette nature et qui mit en joie toute une classe d'apprentis-philosophes dont je faisais partie. Le classique Corneille était à l'ordre de la séance et l'un des élèves venait de lancer magnifiquement la fameuse apostrophe; "Rodrigue, as-tu du coeur?" quand il resta coi, sombré dans une défaillance de mémoire impitoyable.

Alors, du fond de la salle s'éleva une voix, fluette mais très claire et qui articula nettement dans le silence général: "Non, je n'ai que du pique!..."

Cette évocation d'une partie de cartes fut tellement inattendue que l'étonnement fit ouvrir à chacun des yeux grands comme des fonds d'assiette, puis ce furent les bouches qui s'ouvrirent dans un éclat de rire général; un éclat de rire tonitruant, miaulant, délirant, entrecoupé de gloussements de joie, qui, redoublement de bonheur, eut le don de mettre le professeur dans une colère verte.

Ah! le bon temps, et comme j'ai béni Corneille cette fois-là!...

A cet âge on parle du coeur avec un aplomb candide et touchant car on croit connaître cet inconnu; c'est, au reste, un illusion qu'on garde, je crois bien, toute sa vie.

Et puis on ne raisonne guère; on a encore trop de choses à voir avec des yeux tout neufs dans la vie pour s'attarder aux discussions profondes sur le siège réel des sentiments et les chinoïseries de leurs complications; il est admis que le coeur est le quartier général des opérations sentimentales et l'on en demande pas davantage. D'ailleurs il arrive parfois de constater que ça fait toc-toc un peu plus fort dans la poitrine quand on aperçoit une jolie fille et c'est bien une preuve, cela, que le coeur sert de cage à l'amour. Elle suffit, en tout cas, à l'âge où la moustache commence à pousser et les illusions à fleurir.

Plus tard, on s'aperçoit, hélas, que le coeur, au lieu de monter en grade, perd singulièrement de son prestige comme organe sentimental. Autrefois, peut-être, il commandait mieux en maître parce qu'il y avait plus d'individualité, parce que la personnalité de chacun était mieux prononcée, façonnée qu'elle était dans un milieu différent pour chaque personne selon la famille, ses traditions et les modifications de l'imprévu; aujourd'hui, cela n'existe plus guère, tout ou à peu près est "standardisé" pour employer un de ces mots barbares que le modernisme affectionne.

Tout se fait, se distribue et s'avale en série, depuis les vêtements jusqu'à la musique et aux idées; le génie mécanique a réduit au minimum la fatigue de penser, de choisir et de décider. Les opinions sont faites au moule et distribuées aux masses; il y a des catalogues invariables de plaisirs à l'usage du peuple et c'est à prendre ou à laisser.

Dans dix pays en même temps, des spectateurs de tout âge et de tout cuir admirent en même temps la silhouette de mam'zelle Jolies-Pattes sur l'écran et des troupes entières d'auditeurs s'emplissent, comme au commandement, les oreilles de refrains quelquefois passables mais trop souvent idiots. Ce n'est pas cela qui façonne des personnalités et fabrique des initiatives; qu'elle l'admette ou non, l'humanité est sous la férule d'une sorte de communisme dans cet ordre d'idées-là et elle y perd tranquillement l'usage d'un coeur qui n'a plus grand chose à voir à des émotions tombées au niveau d'émissions.

Le coeur a toujours été, pour l'homme, un domaine mystérieux mais cependant exploré; aujourd'hui — sauf exceptions bien entendu — c'est l'inconnu, demain ce sera l'ignoré. Demain, les bipèdes humains auront un coeur simplement artériel comme les crustacés et, viendront ensuite les temps où ce ne sera plus qu'une petite pompe aspirante et foulante ainsi que le définissent les anatomistes.

On pourrait déjà le remplacer par l'organe artificiel inventé par Lindbergh et bien des gens ne s'en porteraient pas plus mal. Peut-être mieux, même... Il y en a maintenant de tant de sortes: les coeurs en compte des gens sans énergie, les coeurs de singe, de vipère ou de poule mouillée et les coeurs de roche par-dessus le marché. Si le coeur d'une salade est particulièrement bon, celui d'une ville ne peut pas toujours en dire autant et le trésor public étant le coeur d'un Etat, on peut dire que nombre d'Etats manquent pas mal de coeur aujourd'hui.

C'est le contraire pour l'homme pris individuellement; trop souvent, plus il est riche et moins il a de coeur.

Il est si bien inconnu ce pauvre coeur, aujourd'hui, que s'il se manifeste chez un homme autrement que par hypocrite comédie, tout le monde s'extasie devant le fait comme devant un veau à deux têtes ou bien une momie qui prononcerait un discours. Il n'y a plus guère que les poètes pour y croire encore mais on sait que ces gens-là vivent tous dans la lune. Ah, Rodrigue, où es-tu? Bien loin; comme mon vieux collège...

F. de Verneuil

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT
CANADA

Un an.....\$3.50
Six mois.....2.00
Trois mois.....1.00

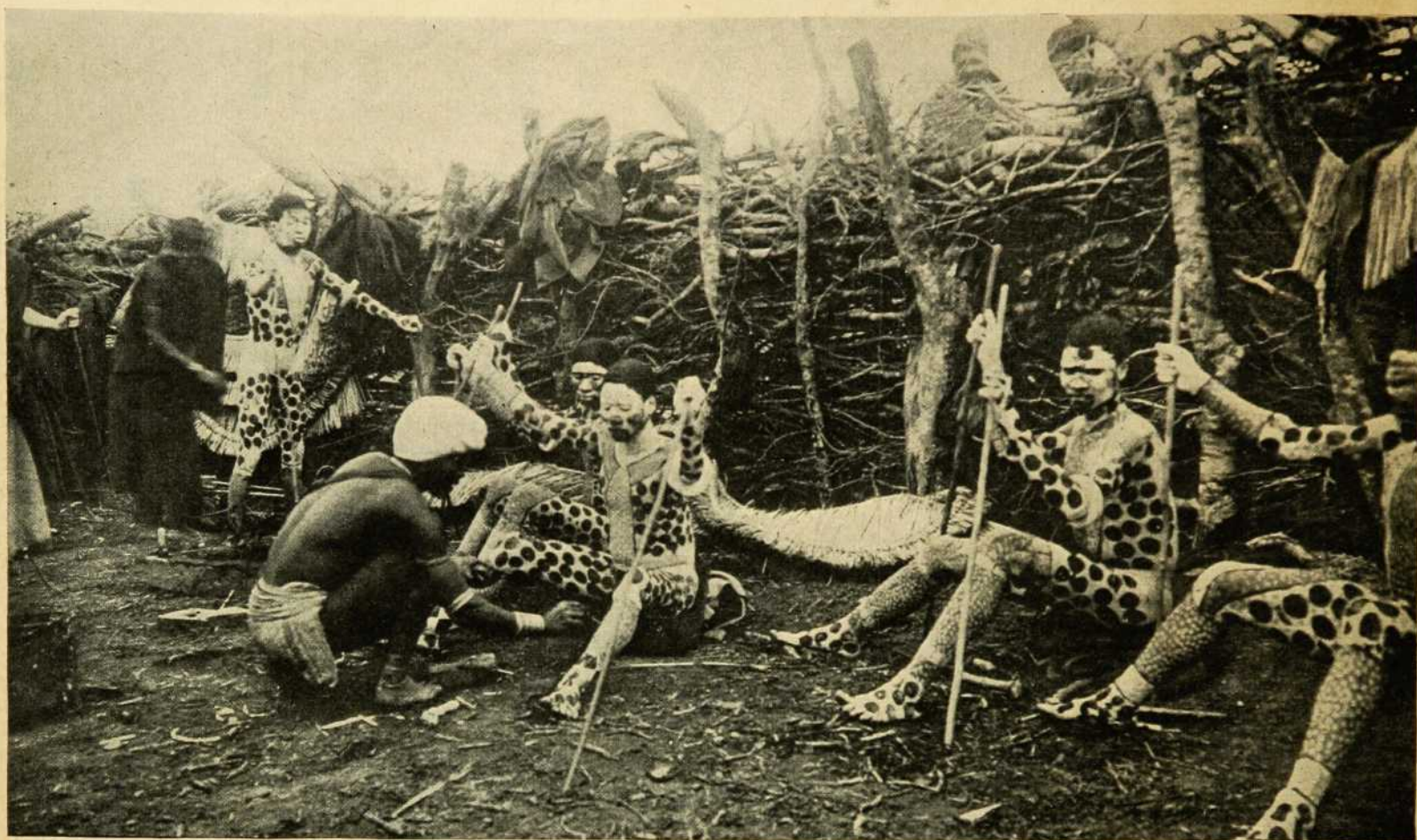
ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an.....\$5.00
Six mois.....2.50
Trois mois.....1.25

Heures de bureau:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.



Dans la tribu des Bomvana-Kwet, peuplade de l'Afrique du sud, on fait les préparatifs d'un grand bal ; ne taxons pas trop vite ces gens-là de sauvages, car la mode pourrait bien, un jour, imposer des travestis semblables aux élégantes civilisées pour leurs soirées.

SAUVAGERIE OU CIVILISATION

Chronique philosophique, par LOUIS ROLAND

QU'EST-CE qu'on entend par civilisation ? Pour être plus certain d'une bonne définition, j'ouvre le dictionnaire et je trouve ceci : « Action de civiliser ». Je m'en doutais bien un peu, et je cherche le mot civiliser ; voici comment il est expliqué : « Faire sortir de l'état de barbarie ».

Très bien ! alors, voyons au mot barbarie. C'est défini comme suit : « Défaut de civilisation ».

Je savais bien que, parmi les graves messieurs qui fabriquent ces gros bouquins appelés dictionnaires encyclopédiques, il y a une bonne proportion de vénérables crustacés tournant au gâtisme, mais je ne croyais pas qu'il y avait aussi des pince-sans-rire de ce calibre-là !

Voyons alors au mot « sauvagerie ». Peut-être, par opposition d'idées arriverai-je à la formule explicative que je désire. Or, voici ce qu'on me dit : « État de la société chez les sauvages ». Mais qu'est-ce qu'un sauvage, selon l'estimable dictionnaire ? C'est un homme qui vit sans civilisation.

Si avec toute cette salade de mots qui jouent à cache-cache et se retrouvent tout de même les uns les autres, en fin de compte je ne suis pas content, eh bien, c'est que j'ai un fichu caractère ou que les fabricants de dictionnaires sont des idiots. Peut-être aussi des gens mal réveillés et qui ne veulent pas se donner la peine de penser.

Devant cette incompetence, j'ai donc résolu de donner moi-même une définition aux deux mots précités, et je crois modestement avoir trouvé la bonne. Comme je ne suis pas égoïste pour un sou, je vais vous la donner gratuitement. Voici : SAUVAGERIE : État de civilisation spécial à certains peuples. CIVILISATION : Nom poli qu'on donne à la sauvagerie en d'autres pays.

Le Commandant Lefebvre des Noettes, qui n'est pas le premier venu, nous dit que l'évolution technique de l'humanité, c'est-à-dire son avance vers ce que nous appelons candidement la civilisation, peut se diviser en trois périodes : la première, dont

nous ne connaissons pas la durée mais qu'on estime à au moins cent mille ans, va du sinanthrope chinois à la mort de Charlemagne. C'est la période antique ; la période barbare, si l'on veut, celle enfin de gens qui ne soupçonnaient pas le moins du monde que l'homme se baladerait un jour sur sa planète en auto de luxe avec un bon cigare au bec.

Le deuxième période — toujours selon le Commandant — commence après Charlemagne et se termine à Denis Papin, lequel a inventé, sinon la vapeur, du moins la manière de s'en servir. C'est un intervalle de temps de neuf siècles, le moyen âge, et ça n'a pas beaucoup plus d'importance que tout ce qui est moyen.

La troisième période commence naturellement après Denis Papin, avec la machine à vapeur, et durera, ma foi, elle durera mille ans ou bien cent mille, ça je n'en sais rien positivement, rien du tout, et je m'en fiche, d'ailleurs, avec une désinvolture égale à celle de ces messieurs qui fabriquent le dictionnaire. Disons, pour avoir quelque aperçu de la chose, qu'elle durera jusqu'à l'invention de la mécanique perfectionnée qui cassera la gueule en bloc à tous les terriens dans une dernière guerre qui sera bien effectivement la dernière.

De ce petit exposé, il ressort que pendant la période « antique » l'homme n'était purement et simplement qu'un sauvage, et pourtant les documents nous prouvent qu'il y a quatre ou cinq mille ans déjà, certains peuples faisaient d'admirables choses. Les ruines qui nous en restent sont là pour le prouver.

Remontons aussi loin que possible dans le passé, à l'époque où l'homme inventa les trois premières grandes choses qui changèrent la face du monde : le feu, la roue et la barque. Il faisait du feu en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois, ses roues étaient un peu bossues, et il naviguait dans un tronc d'arbre creusé. Avec ces trois moyens-là il fit de grandes choses. Il vécut tout d'abord, ce qui est la principale de toutes, il se

procura quelques satisfactions, et il passa la majeure partie de son temps à ne pas se faire de bile au sujet du lendemain.

Bref, il eut une existence de sauvage, c'est-à-dire qu'il fut à peu près heureux.

Ah ! bien entendu, ce n'était pas l'idéal chanté par nos poètes modernes ; il y avait des à-coups et des frottements dans la société antédiluviennne mais, par le fait même, il y avait des compensations. Les lois n'étaient qu'à l'état de projet, mais cela évitait précisément de les violer. La civilisation, elle, a fabriqué des quantités, des masses, des cargaisons de lois ; il y en a de bonnes dans le tas mais tant d'autres pour le moins inutiles ! Ce sont ces dernières surtout, celles qui ne servent à rien qu'à embêter le populo, qui s'étendent comme un filet sur les pays à civilisation. Il s'ensuit que toujours quelqu'un a peur de faire quelque part quelque chose de mal, et c'est peut-être ce qui est la cause de tant de caractères facilement irritables.

Au temps des sauvages ou des barbares, l'inquiétude régnait partout, il est vrai ; on pouvait toujours craindre un coup de force de quelque voisin, et nulle réclamation n'était possible pour obtenir protection légale et justice réparatrice en cas de dommage.

Et aujourd'hui ?...

Aujourd'hui, nous sommes civilisés ; le voisin n'a pas le droit d'écraser le nez d'un contemporain avec un bon coup de poing ; s'il le fait, c'est au risque de l'amende et même de la prison. Bravo ! la paix et la liberté individuelle au moins sont pleinement garanties, et l'on peut dormir tranquille sur ses deux oreilles, comme on dit volontiers, bien que ce soit un tour de force peu facile à faire. Vive la civilisation !

Seulement, voilà... Cette mirobolante civilisation punit le coup de poing et tolère le coup de canon. Elle pend le meurtrier d'un seul homme et

décore celui qui en fait occire un million. Je me demande ce que les derniers sauvages doivent penser de ça !...

Ce qu'ils en pensent ? Ah ! les civilisés s'en fichent comme de l'an quarante, par exemple ! Est-ce qu'on tient compte de l'opinion de gens qui vivent presque tout nus au fond des bois, et s'envoient des flèches empoisonnées en pleine face ? Ce sont des choses qui ne se font pas en pays de civilisation ; les toilettes genre trois-quarts nu sont réservées aux grandes soirées entre gens chics, et les flèches empoisonnées ont fait place aux gaz toxiques opérant sur une bien plus grande échelle.

La civilisation a répandu partout les bienfaits de l'instruction et, en conséquence, élevé le niveau moral des peuples. On dit ça, mais ce n'est peut-être pas bien certain. Il y a des braves gens ne sachant ni lire ni écrire et qui ne sont pas pour cela des sauvages ; d'autres, au contraire, sont très instruits et bougrement canailles. Voilà qui donne pas mal de sinuosités à la ligne théoriquement droite du niveau moral.

Enfin, il s'agirait de bien s'entendre et, pour cela, de trouver aux mots sauvagerie et civilisation, des définitions qui brillent par leur absence dans le dictionnaire. Il y a des peuples civilisés qui se conduisent comme des barbares, et des sauvages très paisibles qui vivent sans s'inquiéter du reste du monde. En toute sincérité il ferait meilleur vivre avec les deuxièmes qu'avec les premiers, et ceci tendrait à prouver la supériorité de la sauvagerie sur la civilisation.

Vous me direz qu'il y a aussi des cannibales. Eh bien, qu'est-ce que ça prouve ? Ces gens-là ne mangent que ce qu'il y a entre la peau et les os, tandis que tant d'autres gloires du modernisme se mangent les réputations, se tuent les libertés et s'empoisonnent l'avenir ! C'est bien autre chose...

Alors, me direz-vous, il vaut mieux être sauvage que civilisé ? Encore une fois, s'il y a une différence entre les deux, précisez en faveur de qui elle est ! Il ne s'agit pas ici d'un état de choses qui parle par lui-même, mais surtout d'un état d'âme, d'un ensemble de traditions et d'un mode d'existence qui s'impose comme le plus profitable et surtout le meilleur.

Or, qui oserait prétendre que le sauvage du fond des bois, qui peut encore grimper aux cocotiers comme un singe, ne se croit pas incomparablement supérieur au pauvre civilisé qui attrape des cors aux pieds dans des chaussures trop étroites, et marche avec une canne parce qu'il a les reins en compote avant l'âge.

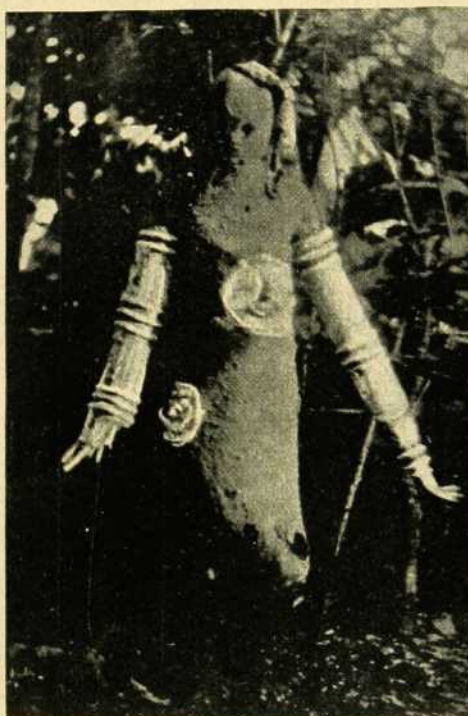
Une seule chose compte : faisons beaucoup moins de mal et un peu plus de bien et appelons ça de la civilisation ; ensuite nous pourrions la donner en exemple à la sauvagerie.



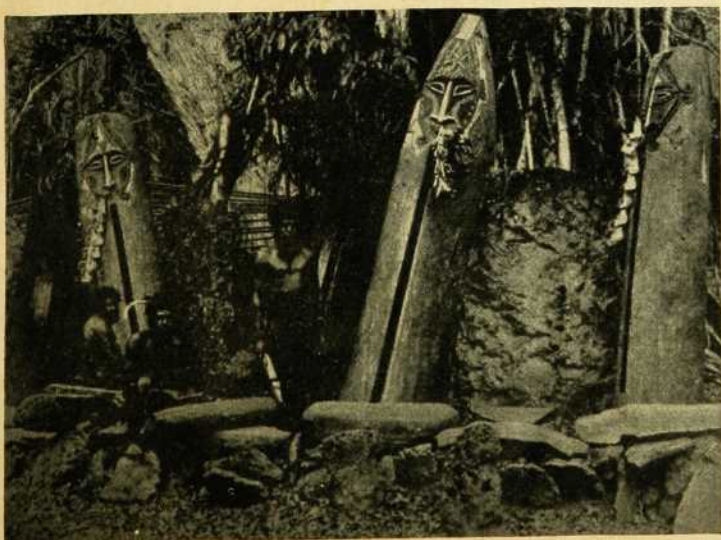
Le sourire des cannibales. Il est plutôt rassurant ; on est certain d'être mangé en douceur par ces gens-là.



La "statue" en fibres diverses d'un chef aux Nouvelles-Hébrides ; c'est vraiment de l'art qui vaut bien celui de nombreux civilisés.



Un costume de grand appareil aux Nouvelles-Hébrides ; il est entièrement fait de toiles résistantes filées par une araignée d'une certaine espèce.



Idoles et pierres de sacrifices aux Nouvelles-Hébrides ; les champs de sacrifice, dits de bataille pour les idoles de l'ambition et de l'argent sont encore plus grands en pays civilisé.

L'Actualité à travers le Monde

LA GUERRE AERIEENNE

Toutes les grandes villes européennes creusent des abris souterrains pour protéger les civils contre les bombardements aériens. — En quoi consiste le péril aérien ?

Un journal français a récemment donné une étude très intéressante sur la transformation des immenses carrières souterraines de Paris en abris contre les bombardements. On a vu aussi par les nouvelles de presse que l'on cherche des masques pour protéger les civils contre les gaz extrêmement toxiques qui seront employés dans la prochaine guerre. Anticipation réjouissante et bien propre à satisfaire les partisans du « progrès » et de la « civilisation ».

Il faudrait une bonne dose de naïveté pour s'imaginer que le Canada sera épargné. Puisque notre pays consent à fabriquer des munitions et des avions de guerre, il subira infailliblement les « sanctions » des pays belligérants. Il n'y a aucun doute que le Parlement, dès la déclaration des hostilités, se hâtera de voter l'envoi de troupes ou tout au moins une collaboration en machines de meurtre.

En quoi consistera le péril aérien ?

Il se présente sous cinq formes principales, très variables comme nocivité : Les projectiles, les bombes explosibles, les bombes incendiaires, les gaz, les microbes.

Pour ne pas prolonger le plaisir, tenons-nous-en aux gaz, le plus mal connu des périls aériens, justement parce que tout le monde croit le connaître.

Inutile d'insister sur la classification des gaz selon leurs familles chimiques. Qu'il suffise de dire qu'ils sont maintenant des centaines, venant de la chimie organique ou minérale.

Nous les diviserons donc tout simplement en gaz fugaces et gaz persistants.

Les gaz fugaces se diffusent énormément et ils sont les plus foudroyants.

Les principaux de ces gaz fugaces sont l'acide cyanhydrique et l'oxyde de carbone. Très toxiques, ils ont heureusement tendance à éparpiller leurs molécules. Avec des masques bien construits, on peut assez bien s'en protéger.

Mais il n'en est pas de même des gaz persistants. Ces gaz restent pendant des jours et même des semaines à ras de sol ; ils empoisonnent les puits, s'infiltrent dans les caves et constituent ainsi une menace constante. En fait, ils rendent inhabitables les lieux où ils sont répandus. Certains de ces gaz remplacent entièrement l'air, tuent tout être animé, arrêtent les machines à vapeur, les moteurs thermiques. Suprême raffinement, ces gaz ne tuent pas vite : c'est la mort lente et terriblement douloureuse.

En revanche, la plupart des gaz persistants sont difficilement transportables en avion, du moins en quantités considérables. Le premier des gaz utilisés par les Allemands en 1915, le chlore, appartenait à cette catégorie.

Ce bref exposé des méthodes employées en temps de guerre contre

Par le Globe-Trotter

(Spécial au « Samedi »)

les populations civiles ne peut donner qu'une faible idée des horreurs qui se préparent. Alors, que faire ? Pour nous, Canadiens, la seule solution logique, si nous ne voulons pas être empoisonnés rapidement, est de nous tenir à l'écart des querelles européennes.

QUE VAUT L'ARMEMENT ALLEMAND ?

Pour faire avaler aux démocraties un fort budget de réarmement, les journaux nous ont habitués à surévaluer la force militaire des dictatures et surtout de l'Allemagne. — Quelques faits, quelques chiffres intéressants.

Il est évident que tous les chiffres publiés sur l'armement des différents pays, et surtout des dictatures, ne sont qu'approximatifs. On comprend que les gouvernements ne tiennent pas à divulguer l'état véritable de leur puissance militaire. Cependant, par les services de renseignements, on peut arriver à un aperçu comparatif qui ne manque pas d'intérêt.

Le traité de Versailles avait forcé l'Allemagne à cesser le recrutement massif de ses effectifs et même le service militaire obligatoire. Les Allemands n'ont cependant pas mis de temps à jeter au panier le « papier » paraphé par tant et de si importants personnages. La République qu'ils se donnèrent après une période d'anarchie qui suivit l'armistice ne fit qu'accroître le désordre. Mais dès que la situation politique se fut un peu stabilisée, on vit bien que l'Allemagne tentait de reprendre son ancienne hégémonie militaire. Avec la venue d'Hitler, le réarme-

ment fut porté à un très haut degré. Toutefois, même aujourd'hui, l'Allemagne n'est pas si forte que les journaux veulent nous le faire croire. A preuve, le « recul », peut-être stratégique, devant la Tchécoslovaquie.

Ce qui manque à l'armée allemande, ce sont les hommes expérimentés. Ses officiers sont surtout des jeunes qui n'ont pas fait la guerre ou qui, de 1914 à 1918, n'occupaient pas des postes importants.

L'Allemagne possède aujourd'hui trente-six divisions, plus les sept divisions autrichiennes qu'elle a absorbées. De ces trente-six divisions, trois sont casernées en Prusse orientale. De plus, il faut en maintenir douze sur la frontière française.

Ajoutons à cela quatre divisions motorisées dont le personnel n'est pas suffisamment entraîné. L'invasion de l'Autriche a démontré que les chars d'assaut, que tout le matériel roulant, avait besoin d'être soigneusement restauré.

L'Allemagne ne peut faire et ne fera pas la guerre tant qu'elle n'aura pas une réserve suffisante de matière première. C'est là le handicap. Et comme, dans une guerre moderne, les métaux de base s'épuisent rapidement, on ne peut croire que l'Allemagne provoque un conflit dans lequel elle a toutes les chances de perdre le peu qu'elle a gagné depuis la guerre.

On croit savoir que l'Allemagne a actuellement environ 1,600 avions de combat ; alors que la Grande-Bretagne en a 2,280 ; la France, 1,800 ; l'Italie, 1,700 et la Tchécoslovaquie, 800.

L'ALLEMAGNE FAIT DES ENFANTS

Chose étrange, des pays surpeuplés comme l'Allemagne et l'Italie encouragent l'augmentation des naissances. — Les statistiques du Reich.

Depuis la guerre, l'excédent des naissances sur les décès allait sans cesse en diminuant. L'hitlérisme — si les statistiques disent vrai — a facilité les mariages, au point que les naissances ont fortement augmenté depuis 1933.

En 1937, il y eut 618,971 mariages comparativement à 609,770 en 1936. L'augmentation des mariages a été constatée surtout à Berlin et dans les provinces du Wurtemberg, de Brême et d'Oldenbourg. Il faut attribuer cette augmentation aux prêts de mariage institués par Hitler.

Au cours des quatre dernières années, l'accroissement de la natalité a été considérable : on estime que, de 1934 à 1937, il est né 1,170,000 enfants de plus que si le taux de la natalité s'était maintenu au niveau de 1933.

La population de l'Allemagne a atteint, à la fin de 1937, le chiffre de 68,072,000 habitants ; depuis, on y a ajouté les sept millions d'habitants de l'Autriche.

On constate le même accroissement de la population en Italie, depuis une dizaine d'années. Maternités, jardins de l'enfance, allocations aux familles nombreuses, impôts sur les célibataires, toutes ces mesures ont favorisé considérablement les mariages.



Ci-dessus, le départ de la course annuelle en canots sur le Saint-Maurice, course aujourd'hui connue et suivie dans tout l'est du Canada et des Etats-Unis. Cette course se dispute chaque année aux derniers jours de juillet. (Photo TAVI)

Ci-dessous, la nouvelle plage de l'île Sainte-Hélène, sur le fleuve St-Laurent. (Photo de la Commission Métropolitaine de Montréal)





Sur la terrasse dans la demi-obscurité, une jeune fille parlait avec une femme déjà mûre.

SOUVENANCES

Par F. de Baïllehache

LE CASINO jetait mille feux. Les couples dansaient dans la chaleur de la salle. Sur la terrasse, dans la demi-obscurité, une jeune fille parlait avec une femme déjà mûre :
— Tu ne m'avais jamais dit cela !!! C'est à cause de lui que tu ne t'es pas mariée ? ... Si je l'avais su !

Toline de Murols baissa la tête :
— J'étais jeune alors, j'attendais ... je l'aimais ! Vous souvenez-vous des longues promenades que nous faisions, ensemble, durant les vacances, chez ma marraine ? Il parlait presque tout le temps, et moi j'écoutais ... avec bonheur ! ...

— Il te faisait des déclarations ?
— Non. Il parlait de ses projets. Il me disait les sujets de ses romans futurs ; il avait une telle imagination !

Mme Dauger prit la main de sa jeune amie :
— Ma pauvre petite ! Il y a bientôt vingt ans et tu trembles encore !

Toline eut un faible sourire :
— Je l'ai aimé ... Pour moi, la vie ne pouvait être que lui, Adalbert. Je l'écoutais dérouler ses récits comme une petite fille écoute Peau d'Ane ... Mais il ne m'a jamais parlé d'amour.

Elle soupira et reprit :
— Une année il n'est pas venu au château ; ma marraine a dit : « ce grand fou d'Adalbert est parti pour la Bretagne avec sa petite amie ... le succès de son roman lui tourne la tête ! » Je n'ai pas même pleuré. J'ai cru seulement que mon cœur se vidait.
— L'as-tu revu depuis ? demanda Madame Dauger. Tu sais qu'il est ici ?

Mlle de Murols eut un geste de la main :

— Non, je ne l'ai pas revu. Maintenant il est célèbre tout-à-fait. La première chose que le portier de l'hôtel m'a dite à mon arrivée, a été : « Mademoiselle va voir Adalbert de Bert ... il est ici pour la saison ! »

Un groupe approchait prenant des sièges auprès d'elles :

— Nous parlions de notre grand romancier, dit Madame Dauger. Le connaissez-vous ?

— Vous voulez dire Adalbert de Bert ? demanda Monsort. Oui, je le connais. Il a écrit de jolies choses, mais il est fini ... Il tire à la ligne et cherche ses sujets dans les Faits-Divers !

— Je suis du même avis que Monsort, fit un autre homme. De Bert a perdu son imagination qui était sa grande qualité. Vous souvenez-vous de ses délicieux Contes autour du Cœur et de son roman L'Ame perdue. C'était charmant !

— Il m'a paru très sombre tout à l'heure, reprit Carrouge. Il aurait des manuscrits refusés.

Un silence relatif permit d'entendre le bruit de la mer sur les galets. Un homme, grand, encore jeune, sortit de la salle de jeu :

— De Bert ! appela Carrouge. Venez ici, on parle de vous !

L'écrivain s'arrêta, salua, serra des mains.

— Je crois que vous connaissez mon amie Mlle de Murols ? dit Madame Dauger.

— Toline ? fit involontairement le romancier. La jeune fille rit tout haut :

— Elle-même, mon cher Adalbert !

— Comme cela me reporte aux temps passés ! dit-il.

Un moment plus tard ils causaient tous deux :

— Je suis perdu, avoua de Bert. J'ai des commandes et ne puis les exécuter ... je ne trouve plus de sujets.

Il toussa pour s'éclaircir la voix et reprit :

— Ah ! je puis bien vous l'avouer, à vous qui avez été la confidente de mes premiers espoirs. Non, ce n'est pas une fatigue momentanée ... c'est une source qui a tari, en même temps que celle de mes illusions ... Je n'ai plus rien à raconter. J'ai tiré parti de toutes mes notes, de tous mes brouillons ...

Le lendemain matin, Mlle de Murols envoya une lettre à Adalbert de Bert, et celui-ci accourut à son hôtel, demandant à la voir aussitôt. Dans le salon désert, elle parut. Il se jeta vers elle :

— Toline !!! ce schéma que vous m'avez envoyé ... j'avais dix-sept ans quand j'en ai eu l'idée ... je l'avais oublié ... D'où le connaissez-vous encore ? Ah ! c'est une vie nouvelle que vous me donnez !

— Je suis heureuse de vous avoir fait plaisir, Adalbert.

Il riait de joie, lui tenant la main :

— Dites ! Toline ... d'où avez-vous ressorti ce roman ? Tous les détails ... ce sera un grand succès ... Répondez-moi ... en avez-vous d'autres encore ?

Elle était si émue qu'elle ne pouvait parler et fit « oui » avec la tête. Il eut un cri de joie :

— Vous en avez d'autres ? Ah ! c'est la fontaine de Jouvence ! Lequel ?

— Esprit riche mais cœur pauvre.

— Celui-là ? Oh ! comme c'est loin ... Oui, l'histoire de cet homme si doué ... Toline ... je suis bouleversé ...

Adalbert se laissa tomber dans un fauteuil. Mlle de Murols essaya de cacher les larmes d'émotion qui embuaient ses yeux :

— Ce sont vos œuvres, dit-elle. Vous me les aviez confiées, je vous les rends. (Suite page 15)

Dans le Monde Sportif

CAUSONS LIBREMENT DE LUTTE LIBRE

Les journaux de Toronto apprennent aux amateurs de la lutte libre que le lutteur surnommé la Merveille Masquée, reconnu champion mondial à Montréal, Toronto, Boston et quelques autres villes américaines, n'excelle pas seulement sur un tapis de lutte. King Kong Cox ou Qui Que Ce Soit manœuvre les pions et les figures sur un jeu d'échecs. D'après le faux champion du monde, l'on ne saurait croire — qui croit la parole des lutteurs poids lourds? — combien les échecs facilitent un athlète pour la concentration de sa pensée. En déplaçant les soldats, continue-t-il, il me semble porter un tour de hanche en tête, un ciseau au corps ou une autre prise du genre. Puis, lorsque je réussis à mettre mon adversaire échec et mat, c'est comme si j'obtenais une victoire par écrasement.

A entendre parler la trentième Merveille Masquée du monde, on ne saurait trop admirer la confiance qui se dégage de ce lutteur, incognito, pour les spectateurs payants du moins. Quand rencontrera-t-il à Montréal ou à Toronto un gêneur, un lutteur qui refusera de marcher aux ordres, un indiscipliné qui ne voudra pas se laisser tomber?

Un jeune lutteur poids lourd de New-York, gradué de l'Université Fordham, chroniqueur sportif d'un quotidien de la métropole américaine, vient de déclarer, dans l'un de ses articles, que plusieurs lutteurs amateurs des Etats-Unis pourraient battre par double prise de tête un bon nombre de gaillards professionnels, qui luttent, trois ou quatre fois par semaine, à raison d'un salaire fixe, disons \$25 ou \$100 par semaine. Ce lutteur-journaliste, Norton B. Jackson, n'est pas le seul à penser ainsi.

On parle souvent, de nos jours, de matches sévères de lutte. Auprès de ces rencontres d'autrefois, il y a vingt-cinq ans et plus, beaucoup de luttas qui se disputent de nos jours apparaîtraient alors comme des affaires bien chétives. Nous croyons que le match Stanislas Zbysko contre le belge Constant le Marin, en mai 1913, à l'ancien Arena de Westmount, pourrait nous donner quelques leçons d'humilité.

Près de 14,000 personnes virent les deux gladiateurs entamer leur féroce explication. Les deux colosses s'empoignaient avec une telle frénésie que les spectateurs demandaient à l'arbitre d'arrêter les événements. Tout à coup, Constant le Marin, qui souffrait alors d'un mal de genoux, souleva Zbysko et le lança sur le bord de la plate-forme. Le gros polonais eut la tête fendue. Malgré cela, dans un sursaut d'énergie, il continua les attaques. L'effort qu'il venait de produire instinctivement peut-être, le projeta de nouveau au carreau. Nous renonçons à raconter en détail ce qui suivit, tant l'avantage changea de camp si souvent. Constant le Marin et Zbysko n'étaient plus reconnaissables. Un étranger survenu à ce moment aurait pu facilement les prendre pour des automates couverts de sang des pieds à la tête.

On se demandait évidemment comment ces deux lutteurs tenaient debout — ce qui était déjà un miracle — mais aussi, comment Zbysko parvenait à bouger, ce qui tenait du prodige. Toutefois, le courage, l'endurance et la force connaissent des limites. Tout a une fin. En raison de la perte de sang, Stanislas s'écroula au parquet. Les spectateurs crurent

par

OSCAR MAJOR

alors que le match avait pris fin. On ramassa Zbysko inconscient pour le transporter aux vestiaires, où des médecins lui administrèrent de puissants stimulants pour le remonter.

Après quelques minutes — tout le monde en fut surpris — Zbysko, un bandeau sur la tête, réapparut dans l'arène. Il reprit la lutte de plus belle. Ce dernier effort fut de courte durée. Le polonais s'affaissa de nouveau. Dans un état piteux, on dut le transporter à l'hôpital. Bon nombre de femmes, devant ce spectacle qui avait revêtu l'apparence d'une bataille de tigres, perdirent connaissance. On mit tout le blâme sur les larges épaules de Constant le Marin, qui fut copieusement hué par la foule. Après tout, cette dernière avait été des plus satisfaites; pour une fois, elle en avait eu pour son argent, comme on dit familièrement.

Vous croiriez peut-être que Zbysko dut se placer entre les mains de docteurs et de chirurgiens, qui l'auraient immobilisé pendant un mois ou deux! Non, loin de là! Le lendemain matin, Zbysko se rendit aux bureaux du promoteur de lutte d'alors, feu Georges Kennedy, à l'ancien Club Athlétique Canadien, rue Ste-Catherine, près de la rue Saint-André. Il y reçut le montant de la bourse promise, soit les deux tiers des recettes, qui furent de \$9,000.

Vous conclurez avec nous que, pour un athlète de l'envergure de Stanislas Zbysko, ancien champion mondial de la lutte libre, une fracture du crâne prenait alors la proportion d'une égratignure.

Les partisans de la lutte n'ont, certes, pas oublié Len Hall, à la fois lutteur et docteur, qu'ils ont applaudi plusieurs fois aux séances de l'ancien Arena Mont-Royal. Cette anecdote, au sujet des fonctions chirurgicales de Len Hall, qui lutte présentement en Californie, vaut la peine d'être lue:

Au cours de l'un de ses matches, à Los Angeles, Hall blessa grièvement son adversaire à la jambe. Quelques heures plus tard, l'amputation de cette jambe ayant été déclarée nécessaire, ce fut Hall lui-même qui l'exécuta. A n'en pas douter, ce souvenir restera longtemps gravé dans la mémoire de Len Hall.

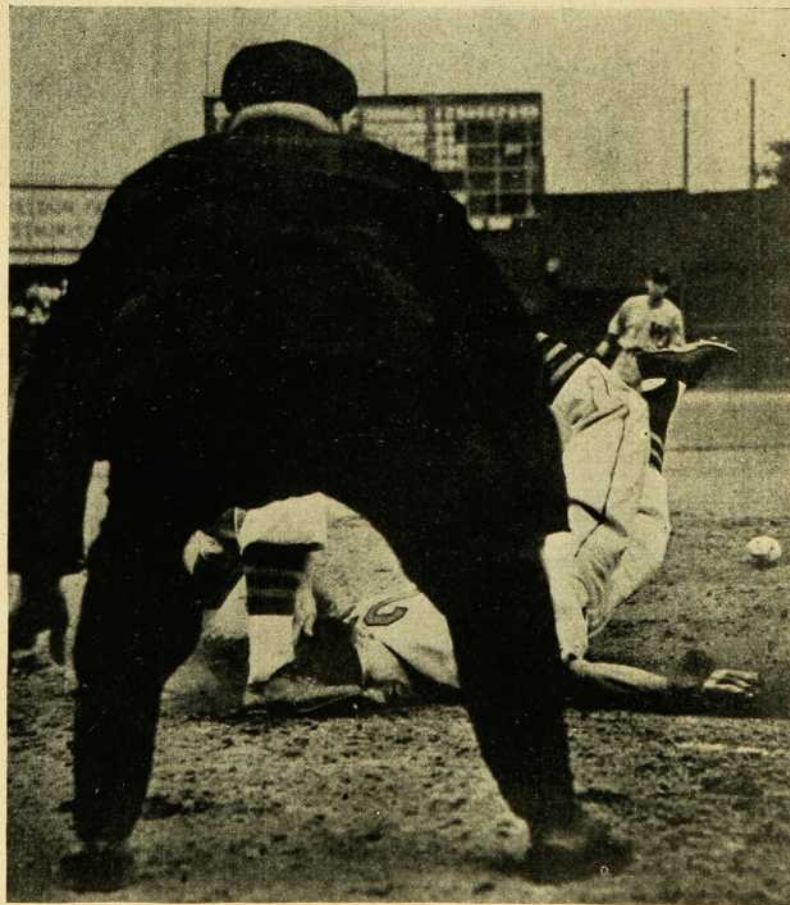
Joe Savoldi, qui fait présentement fureur dans les arènes de lutte de la Côte du Pacifique, nous reviendra bientôt, au Forum, avec son coup de savate, le saut chassé, dont il est l'inventeur, si l'on peut dire. On le sait, à un certain moment, Joe, ancien joueur de rugby de renom, assène le coup du saut chassé sur la tête ou le menton de son adversaire. Le secret de sa «prise» inédite et efficace est de savoir attendre le moment opportun pour placer ses pieds sur l'anatomie de ses adversaires. S'il manque son coup, il tombe brusquement sur la nuque. Il est étourdi au plancher et l'antagoniste en profite pour coller ses deux épaules au tapis. Qui sait si une talonnade de Savoldi, si le coup de kangourou, le coup de pied au visage n'enlèverait pas le Masque de la Merveille Modernisée!

SAVAIT-ON QUE...

Le premier combat de boxe arrangé, le premier chiqué dû au cinéma remonte au 3 novembre 1899, lorsque Jim Jeffries, alors champion mondial des boxeurs poids lourds, rencontra Tom Sharkey. Jim Jeffries fut déclaré vainqueur aux points à la vingtcinquième ronde. Jim s'était contenté de rester sur la défensive, tandis que Sharkey s'efforçait par tous les moyens de le mettre hors de combat.

Jeffries devait toucher \$10,000 si le combat allait au moins jusqu'à la vingtième ronde. Sharkey devait recevoir \$5,000. D'ailleurs, il s'en souciait peu en face de la possibilité d'une victoire sur Jim Jeffries, qui lui aurait valu le titre de champion du monde et la fortune.

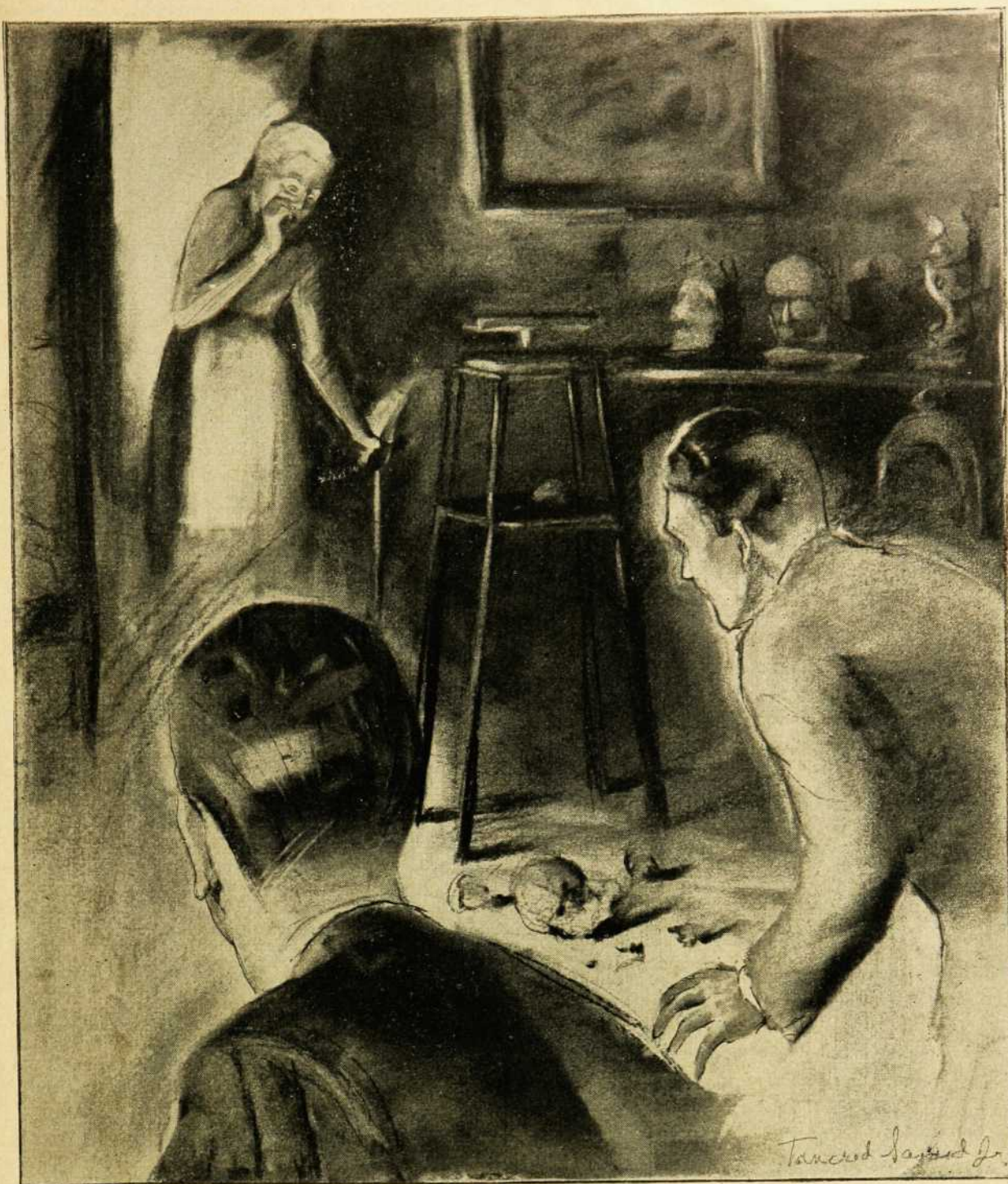
Et à nous, les moins de 30 ans, l'on nous a déjà fait croire que, dans le bon vieux temps, le truquage et les combinaisons dans les sports de la boxe et de la lutte n'existaient pas!



Notre gravure montre Bruce Campbell, voltigeur des Indiens de Cleveland, qui a réussi à voler le troisième but, après maintes difficultés. Comme on le voit, Campbell dut exécuter sa glissade, tête première, pour atteindre sain et sauf le troisième coussin, vaillamment défendu par le joueur d'intérieur du Washington. L'arbitre Bill Summers, ancien arbitre de la Ligue Internationale, que les amateurs de baseball ont vu officier, à plusieurs occasions, au Stade des Royaux, donne sa décision à deux ou trois pieds du sac. Campbell fut déclaré saut, parce que le troisième but avait échappé la balle, que l'on voit distinctement à droite de la photo... Cette année, la direction du Cleveland, de la Ligue Américaine, verra plus d'un million de personnes passer aux tourniquets de leur stade. Les joueurs du Cleveland sont les mieux payés, après ceux des Yankees de New-York. Aussi, un sport qui permet de déverser une telle pluie d'or sur ses athlètes (les salaires du Cleveland varient de \$7,000 à \$20,000, tout dépend de la qualité du joueur) doit faire des recettes énormes, en proportion avec ces salaires élevés. Le ver du professionnalisme, qui gâte tant de belles pommes aux saines apparences, ne s'immisce pas dans le baseball, à l'exception près, comme la chose se voit souvent dans la lutte libre, le cyclisme des Six Jours et la boxe.

(Photo Associated Press)

En Egypte, on a récemment ramené au jour une énorme dalle, sur laquelle le pharaon Amenhotep avait fait inscrire ses prouesses athlétiques. Il se flattait d'avoir ramé huit milles contre le courant, avec un seul aviron long de 20 pieds, sans éprouver de fatigue. Il se flattait, également, de dresser des chevaux de course de telle manière qu'ils ne transpirassent jamais lorsqu'ils avaient effectué une longue course au grand galop. Ceci démontre que le bluff existait dès la plus haute antiquité, puisque le pharaon égyptien Amenhotep régnait 1447 ans avant l'ère chrétienne.



La pauvre aveugle, si terriblement blême dans l'ombre de l'atelier, me fit à moi-même pitié.

LA PANDORE

par CHARLES FOLEY

Dessin de Tancred Savard Jr.

« **O**ui, Jean Mirol est véritablement un bon et simple cœur », nous dit Chatry, après que nous eûmes fait l'éloge du sculpteur. « Tout ce que vous venez de conter de sa jeunesse et de ses luttes héroïques pour sortir de la misère, pour acquérir un nom, prouve un effort admirable. Mais je connais, moi, de sa maturité paisible et aisée, un épisode sans grandeur apparente, qui montre cependant quelle âme douce avait gardée ce grand brave garçon dans la gloire et le succès. »

« Plusieurs articles critiques, où j'avais émis des opinions conformes aux siennes, nous avaient liés. Nous habitions le même quartier ; il lui arrivait souvent, après dîner, de venir causer chez moi. Je le reconduisais et parfois même, je montais à son atelier ; nous continuions à nous y entretenir d'art fort avant dans la nuit. Cet atelier, au cinquième, était attenant à un appartement où le sculpteur vivait avec sa mère. Devenue aveugle, casanière et tâtillonne, la vieille dame s'effarait dès qu'elle sortait, fût-ce au bras de son fils. Elle ne se plaisait et ne se sentait à l'aise qu'en cet appartement dont elle connaissait depuis des années les tours et les détours, les coins et les recoins, jusqu'à l'emplacement des moindres bibelots. Elle y allait et venait seule, sans heurts, avec une adresse et une vivacité qui faisaient illusion. Ainsi que beaucoup d'aveu-

gles, elle aimait à fureter, à tâter, à tourner et retourner les objets dans ses doigts, à en suivre les contours pour se former, par le toucher, une idée des choses qu'elle ne pouvait pas voir. Or, Jean Mirol, chaque jour, soit par caprice de collectionneur, soit par nécessité de travail, apportait mille curiosités qui donnaient à son atelier un aspect de boutique de bric-à-brac en continuel déménagement. Sachant l'habitude presque malade de sa mère et craignant qu'elle ne trébuchât et ne tombât dans ce déballage de toute sorte, il l'avait priée de ne jamais entrer là en son absence. C'était une précaution qui ne le dispensait d'aucune autre prévoyance d'ordre plus délicat. Il arrivait, par exemple, à Mme Mirol, quand on parlait devant elle des œuvres de Jean, de s'attrister, de se désoler et de gémir : — « Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour être ainsi punie ? Que je suis malheureuse de ne pouvoir contempler les statues de mon fils, d'être seule à ne pouvoir admirer ce que tout le monde admire ! » — Son visage s'assombrissait alors et elle tombait dans un profond silence de chagrin.

Aussi, près d'elle, Mirol évitait-il de parler de ses travaux, voire même de ses projets. Ses intimes avaient le mot pour ne jamais y faire allusion chez lui. Mais l'artiste souffrait un peu de cette contrainte et c'était pourquoi, dans un besoin de détente et d'expansion, il venait si souvent me trouver.

« Depuis plusieurs mois, pensif, préoccupé, obsédé de la même inspiration, il ne me parlait qu'à mots couverts d'une Pandore dont il avait trouvé l'attitude, mais dont il cherchait encore l'expression. Il changeait de modèles, il ébauchait cent essais, observait, puis travaillait d'imagination, sans pouvoir arriver à rendre cette physionomie si complexe. »

« Un soir, il m'arriva déridé, exubérant, heureux, et, dans une effusion de joie, il me cria dès le seuil : — Ça y est ! J'ai eu enfin mon coup d'inspiration ! J'ai trouvé tantôt, subitement, ce que je désirais depuis huit mois ! Je ne sais trop comment, mais ça y est, c'est fixé... Je n'y touche plus ! Je suis content, vois-tu, ah ! content, si content que je n'ai pu me tenir de parler à ma mère elle-même de ma Pandore ! La joie m'étouffe ! Viens prendre l'air ! »

« Il était dans l'agitation, la fièvre heureuse d'un homme qui reçoit à l'improviste un rendez-vous d'amour vainement
(Lire la suite page 15)

LE GARDIEN DE NUIT

L'ARRESTATION du gardien de nuit Bornier avait, dès le surlendemain du crime, dépouillé l'affaire Renard de son apparence énigmatique et l'intérêt du public s'en était aussitôt détaché.

Tout avait paru se réduire à la banalité d'un gros fait divers.

Dans la nuit du lundi au mardi, Bornier, faisant sa ronde habituelle vers deux heures du matin, avait, en pénétrant à l'entresol dans le bureau directorial de la banque Renard et Cie, trouvé son patron assassiné. Il avait aussitôt appelé téléphoniquement la police.

Il était résulté des premières constatations et de l'enquête subséquente que le banquier avait été tué vers onze heures du soir environ, d'une unique balle de revolver ayant pénétré dans le dos et atteint le cœur. Il avait dû être surpris au moment où il venait d'ouvrir lui-même son coffre personnel.

En effet, le corps avait été retrouvé devant ce coffre béant et nulle trace d'effraction ni d'empreintes étrangères n'avaient été relevées sur le meuble.

Cependant, tout le contenu en titres et numéraire ayant disparu, le vol s'affirmait comme mobile du crime. Enfin, la police judiciaire ayant acquis la certitude que nul n'avait pu entrer dans la banque ou en sortir pendant la nuit tragique, ni arriver jusqu'à la victime en dehors du gardien, celui-ci avait été arrêté.

Il se défendait toutefois avec véhémence de toute participation au meurtre, et si de nombreuses présomptions semblaient l'accabler, aucun commencement de preuve formelle ne pouvait être retenu contre lui.

Il ne suffit pas toujours de dire « cet homme est coupable parce que nous ne connaissons pas d'autres coupables possibles » pour solidement étayer un réquisitoire.

C'est dans cette occurrence et pour découvrir des éléments actifs d'accusation que l'inspecteur principal Poussin et son jeune et réputé collègue Grey se trouvaient tous deux, au lendemain de l'incarcération du gardien Bornier, dans le bureau même où le crime avait été commis.

Il était environ deux heures de l'après-midi et l'inspecteur principal accablé par la chaleur, doucement affalé dans un des larges fauteuils de cuir, fixait d'un œil goguenard son collègue Grey qui, perché sur un coin de table, semblait plongé dans un océan de réflexions.

Poussin eut tout à coup un petit rire sarcastique et prononça sur un ton d'indulgente protection :

— Cette fois, mon petit Grey, croyez-moi, c'est moi qui suis dans le vrai.

Grey, à son tour, laissa couler sur son collègue, épais et luisant de sueur, un de ces regards lents et ironiques que l'autre haïssait et craignait à la fois pour ce qu'ils étaient à l'ordinaire annonciaient de quelque proche désagrément.

— Non, laissa simplement tomber Grey.

— Alors, à votre avis, j'ai eu tort de faire arrêter Bornier ?

— Oui.

— Voyons ! Peut-on, oui ou non, entrer dans cette banque ou en sortir sans passer par la porte, qui, au rez-de-chaussée, donne de la rue dans le hall, ou, si vous le préférez, du hall dans la rue ?

— Non, consentit Grey.

— Bien. Y a-t-il, oui ou non, soit en bas, soit ici, à l'entresol, une issue quelconque ou une fenêtre qui ne soit munie de solides barreaux et dont les sellements ou les fers ne soient pas intacts ?

— Non, répéta volontiers Grey.

— Eh, oui ou non, l'assassin, pour atteindre ce bureau-ci-ci n'a-t-il pas été obligé d'entrer dans la banque par la porte du hall, de traverser ce hall, de monter l'escalier qui conduit à cet entresol et d'arriver, enfin, à la porte que voici, par le petit vestibule d'attente qui le précède ?

par

ALFRED
GRAGNON

dessin de
H. Christin

— Cependant, mon cher Poussin, poursuivait Grey, si cet entretien vous ennuie, vous pourrez peut-être passer votre temps à examiner les deux taches d'encre...

— Il a pu faire ce chemin dans le courant de la journée et se cacher jusqu'à l'heure du crime.

— Je veux bien l'admettre, bien que pour cent raisons ce soit improbable. En tout cas, le crime commis, il a bien fallu qu'il sorte de la banque, votre assassin, puisque on n'y a trouvé que Bornier, et que vous vous entêtez à croire que cet individu est innocent. Alors, pour sortir, n'a-t-il pas dû faire le même chemin, en sens inverse, et notamment traverser le hall ? Or, dans ce hall, Bornier lui-même assure que personne n'a passé. Il lisait, dit-il, je ne sais quel bouquin et l'éclairage de nuit était suffisant pour lui permettre cette lecture. Je pense qu'il lui aurait également permis d'apercevoir un homme cherchant à s'enfuir, à ouvrir la grille qui double la porte, à ouvrir la porte elle-même ; cette grille, cette porte, dont seuls M. Renard et le gardien de nuit avaient les doubles clés. Alors ? Votre meurtrier traverse-t-il les murailles comme un fantôme, ou passe-t-il à travers les barreaux comme un oiseau des îles en emportant dans son bec plus

d'un million de titres et quarante mille francs en beaux billets. Eh bien ?

Poussin reprit sur le mode méprisant et sûr de lui :

— Mon pauvre ami, je peux vous dire comment les choses se sont passées, avec autant d'exactitude que si j'y avais assisté.

« Le gardien de nuit apprend que le patron est resté dans son bureau, il y monte à pas de loup et surveille par le trou de la serrure ce que fait Renard. Au moment où il aperçoit le banquier ouvrant son coffre, lui-même entr'ouvre la porte et tire. Renard tombe. Notre Bornier vide le coffre et chargé de son butin redescend quatre à quatre. Il sort de la banque et va « planquer » le produit de son crime dans quelque coin que nous découvrirons un jour. Puis il revient tranquillement ici...

— ... Et continue sa lecture dans la hall, avec la tranquille certitude qu'il ne peut manquer d'être soupçonné, arrêté et guillotiné.





— Mais... balbutia Poussin interloqué par l'interruption de Grey.

— Il faut qu'il soit d'une bêtise rare ou qu'il ait le goût sadique d'assister à sa propre exécution capitale.

— Que pouvait-il faire ? plaça Poussin sarcastique.

— Oh ! il avait encore neuf heures devant lui et bien assez d'argent pour prendre le large et gagner une frontière. Mais l'idée ne lui en est pas venue, non plus que celle de préparer une défense, de se créer un alibi.

Poussin avait un peu perdu pied. Les ironies de Grey le plongeait toujours dans l'inquiétude et mettaient en désordre ses plus fortes convictions.

Un petit bonhomme hépatique et chafouin entra. C'était l'huissier de la direction.

Le personnel n'avait d'ailleurs pas quitté son service et les administrateurs de la société avaient confié momentanément la gestion de la banque au

sous-directeur qui, sans doute, devait bénir l'assassin d'avoir hâté un avancement probable et lucratif.

— C'est Mlle Renard, dit l'employé prenant un air d'enterrement.

— Quoi ? qui ? La fille de la victime ? s'écria brutalement Poussin, heureux de passer sa mauvaise humeur sur des êtres irresponsables et intimidés. Qu'est-ce qu'elle vient faire ici ? Pleurnicher ? Dites-lui que nous avons autre chose à faire que d'écouter ses doléances.

— Non, faites-la entrer, dit sèchement Grey.

Et tandis que l'huissier exécutait l'ordre, l'inspecteur se tournant vers son collègue lui confia :

— C'est moi qui ai fait demander à Mlle Renard de bien vouloir venir nous retrouver ici.

Poussin haussa les épaules et tourna le dos.

— Cependant, cher ami, poursuivait Grey, si cet entretien vous ennue, vous pourrez peut-être pas-

ser votre temps à examiner les deux taches d'encre qui se trouvent auprès du coffre sur le tapis.

— Fichez-moi la paix, conclut Poussin. Les taches d'encre ? Est-ce que vous vous moquez de moi ?

Mlle Renard pénétrait dans le bureau.

A la voir, Grey comprit immédiatement qu'elle était loin d'être l'orpheline geignarde que venait de prévoir son collègue.

C'était une jeune fille de vingt à vingt-cinq ans, de taille moyenne, au regard clair, au visage assez froid et d'une élégance sobre et distinguée.

D'un geste, Grey la fit asseoir.

— Mademoiselle, commença-t-il immédiatement, je m'excuse de vous avoir dérangée, mais ayant appris que c'était sur vos instances que votre père avait, il y a à peu près quatre ans, engagé Louis Bornier comme gardien de nuit, je désirerais savoir comment vous avez été amenée à intercéder pour cet homme.

— M. et Mme Bornier étaient autrefois des amis de ma famille...

— Des amis ? s'étonnait Grey.

— Oui. Leur fille Suzanne était dans la même institution que moi, et pendant plusieurs années ses parents et les miens se rencontraient plusieurs fois par semaine. Ces relations avaient commencé alors que mon père n'avait pas encore créé la banque et qu'il était ingénieur mécanicien à la maison Stern, fournisseur de la marine et de l'aviation en instruments de précision.

— Oui, coupa Grey.

La jeune fille poursuivit :

— M. Bornier tenait d'héritage une situation personnelle, sinon aisée, du moins suffisante à ses goûts et lui permettant de se livrer à l'art de la peinture, pour laquelle malheureusement il montrait plus d'attrance que de talent. Cependant, il y a cinq ans, à peu près au moment où j'ai perdu ma mère, M. et Mme Bornier se séparèrent. M. Bornier venait de perdre en quelques jours tout son avoir dans une spéculation que mon père avait cru devoir lui conseiller et qui se révéla désastreuse...

— Tiens, tiens, murmurait Poussin en se rapprochant.

Mlle Renard sembla ne pas avoir entendu et poursuivit d'une voix plus sèche :

— Mme Bornier, qui passe pour jolie femme, n'avait pas su résister à la ruine. Assez égoïste, aimant sortir, avide de luxe, elle abandonna son mari et sa fille pour courir vers des buts que j'ignore. Plus d'un an s'était passé sans que j'eusse entendu parler de mon amie Suzanne Bornier ni de son père, lorsqu'un jour elle vint me voir, m'avoua la détresse de leur existence, m'apprit qu'elle donnait des leçons de piano et que son père cherchait en vain une situation. Le soir même, j'en parlai à mon père. Il fut bien loin de s'intéresser au sort de son ancien ami Bornier. Tout au contraire, il se lança, à ma grande surprise, dans une longue et violente diatribe contre ce malheureux qu'il traitait de paresseux et d'incapable. Comme j'insistais pour qu'il essayât de trouver dans la banque une situation pour M. Bornier, il m'offrit, sans doute par dérision, pour mon protégé, une place de gardien de nuit qui était libre. Le lendemain même, je revis Suzanne Bornier et lui avouai franchement l'accueil que j'avais reçu de mon père et la ridicule et vaine offre qu'il m'avait assez cruellement faite pour le sien. Elle en fut profondément blessée et je regrettai ma franchise. Cependant, je devais la revoir quelques heures après. Elle m'apprenait que Bornier acceptait la place de gardien de nuit. Quand mon père connut cette acceptation inattendue, il en éprouva une grande colère et parut vouloir revenir sur une promesse qui n'était, il l'avouait, que l'expression de son mépris et de son aversion pour Bornier. Je lui représentais qu'il ne pouvait agir de la sorte, et M. Bornier prit son service à la banque dès le surlendemain. Depuis lors, je n'ai jamais revu mon amie, et je sais, d'autre part, que jamais mon père n'a adressé la parole à M. Bornier, ni même fait mine de le voir. C'est tout ce que je puis vous dire.

— M. Renard, depuis lors, vous a-t-il cependant reparlé de Bornier ou de l'ex-Mme Bornier ?

— Jamais, Monsieur. Mon père savait trop bien que je ne partageais pas ses jugements. J'avais une respectueuse sympathie pour M. Bornier, alors que je considérais son ancien femme comme méprisable à divers titres.

— Savez-vous ce qu'est devenue cette femme ?

— Non.

Tandis que Poussin toussotait comme pour demander à son collègue d'écourter un entretien qui ne leur apprendrait

(Lire la suite page 13)

Robes fraîches et reposantes

2840 — Robe rajeunissante, gr. 12 à 20. Pour un 12 : $3\frac{3}{4}$ v. de 35" ou $3\frac{3}{8}$ v. de 39". Fermeture-éclair de 9". 20 cents.

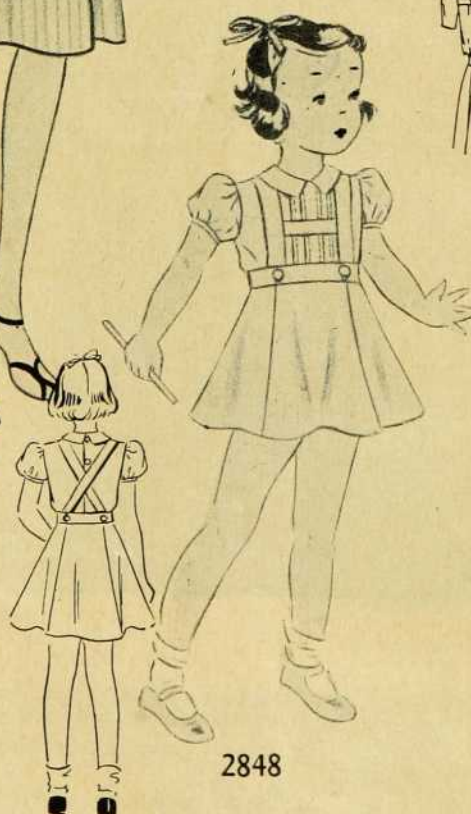


2840



2849

2839



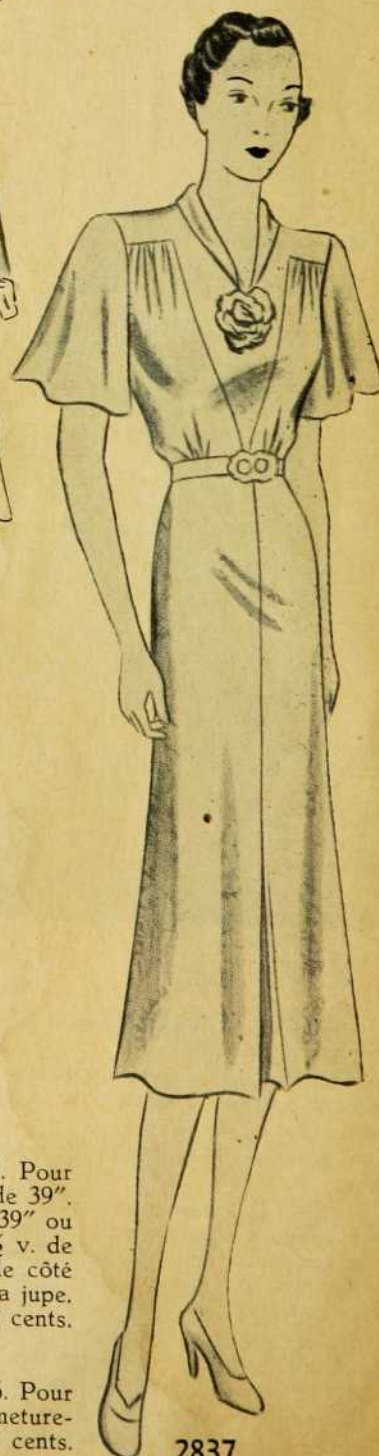
2848

2839 — Robe pour la campagne et l'intérieur, gr. 12 à 20. Pour un 14 : 3 v. de 35"-39". Ceinture de votre choix. $2\frac{3}{4}$ v. de 35"-39". Ceinture de votre choix. Fermeture-éclair de 9". 25 cents.

2848 — Jupe et blouse pratiques, gr. 4 à 12. Pour un 6 : la jupe, $1\frac{1}{4}$ v. de 35", $1\frac{1}{8}$ v. de 39" ou 1 v. de 54". La blouse : $1\frac{1}{8}$ v. de 35", 1 v. de 39" ou $\frac{7}{8}$ v. de 44". Fermeture-éclair de 4". Patron à décalquer inclus. 20 cents.

2849 — Jupe, blouse et boléro, gr. 12 à 20. Pour un 16 : la blouse, $1\frac{3}{4}$ v. de 35" ou $1\frac{3}{8}$ v. de 39". Jupe avec bretelles : $3\frac{1}{4}$ v. de 35", 3 v. de 39" ou 2 v. de 54". Le boléro : $\frac{5}{8}$ v. de 35" ou $\frac{1}{2}$ v. de 39"-54". Une fermeture-éclair de 8" pour le côté de blouse, une autre de 8" pour le côté de la jupe. Dessin à décalquer inclus. 25 cents.

2837 — Robe simple et pratique, gr. 34 à 46. Pour un 40 : $4\frac{1}{8}$ v. de 35" ou $3\frac{5}{8}$ v. de 39". Fermeture-éclair de 9". 25 cents.



2837

Vous trouverez ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité.

(Suite de la page 11)

rien de plus, Grey, sans quitter des yeux la jeune fille, semblait réfléchir.

— Vous habitez Auteuil, je crois ? demanda-t-il encore.

— Oui, Monsieur, le même appartement depuis vingt ans. Il est bien vide maintenant.

— Hélas ! évidemment... la mort de Monsieur votre père...

Elle interrompit :

— Mon père n'habitait plus avec moi depuis quatre ans, Monsieur. C'est à peine s'il venait me voir une ou deux fois par mois, d'autant que je passe la moitié de l'année chez une tante de ma mère en Normandie, en pleine campagne.

— Où votre père habitait-il donc à Paris ?

— Je ne lui ai jamais demandé, Monsieur. Il n'aimait point d'ailleurs qu'on le questionnât, et il a toujours été assez distant avec moi. Il subvenait à ma vie, payait le loyer, les gages de la femme qui m'a élevée et me versait une mensualité qui, jointe à ce que ma mère m'a laissé, suffisait à mes besoins d'ailleurs modestes. Si mon père jugeait que sa façon de vivre ou que son éloignement de moi le rendaient plus heureux, je n'avais qu'à m'incliner, et du moment qu'il ne me disait rien sur cette existence personnelle, c'est qu'il entendait, sans doute, que je n'en connusse rien, ni que, même de loin, j'y fusse mêlée.

Il était visible qu'elle dissimulait la vérité, mais aussi que rien ne la ferait sortir de sa réserve.

L'inspecteur n'insista pas, remercia la jeune fille et lui rendit sa liberté.

Dès que la porte se fut refermée, Poussin exulta.

— Eh bien ! Ça devient clair comme du vin d'Anjou. Le nommé Bornier avait de bons motifs pour tuer Renard. Il se vengeait de la ruine dont l'autre était cause, du mépris dans lequel cet autre le tenait et de l'os à ronger qu'il lui avait jeté. Quant au vol, sans doute l'a-t-il considéré comme une simple reprise.

— Oui, oui, oui, oui, concédait Grey en allumant une cigarette et paraissant bien loin des déductions de Poussin.

Cependant, il était allé jusqu'au coffre devant lequel il examinait avec attention le tapis.

Poussin éclata :

— Est-ce que vous allez jouer les Sherlock Holmes maintenant ? Qu'est-ce que vous avez à regarder ces taches d'encre ? Elles ont dû tomber de quelque stylo. Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire ?

Grey eut un regard bizarre vers Poussin, il se dirigea vers la porte donnant sur le vestibule, l'ouvrit et pria l'huissier d'aller chercher le caissier principal.

Cet employé ne tarda pas à se présenter.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, à cheveux blancs, assez gros, ayant une allure militaire.

— Monsieur, lui demanda Grey, voulez-vous me répéter pour quelles raisons vous estimez que ce coffre contenait, au moment du crime, plus d'un million de titres et quarante mille francs en numéraire.

— C'est bien simple, répondit le vieil employé. Les titres au porteur qui se trouvaient dans le coffre appartiennent à des administrateurs de la banque, qui les y ont déposés il y a trois ans en garantie d'une opération faite sur les mines sud-américaines.

— Ils n'appartiennent donc pas à M. Renard ?

— Oh ! non, Monsieur... Nous en avons donné des reçus de dépôt. C'est d'ailleurs ainsi que je sais la

valeur exacte de ces titres. D'ailleurs, ils devaient être rendus aux déposants à la fin du mois, le capital de garantie ayant été entièrement couvert par les réserves légales et d'autres rentrées.

— Bien, bien ! Et le numéraire ?

— Je l'avais remis vendredi à M. Renard, pour M. Garnet, un de ses amis, qui a son compte ici, à la banque, mais qui est en vacances dans un château où M. Renard devait le rejoindre bientôt et lui remettre les fonds. M. Renard a bien voulu m'expliquer que M. Garnet lui avait demandé les fonds en espèces et non sur chèque de banque à banque, parce qu'il n'y a pas d'établissement de crédit près du château...

— Oui, c'est bien naturel... Et vous pensez que ces quarante mille francs étaient encore dans le coffre, la nuit du crime ?

— Oh ! je le pense, Monsieur. Le patron les y avait mis devant moi en me disant qu'il ne les y reprendrait qu'au moment où il irait rejoindre M. Garnet.

— C'est parfait, mais, dites-moi : ne détachait-on jamais les coupons des titres, pour en créditer leurs propriétaires ?

— Oh si ! Monsieur, tous les trois mois. C'était la secrétaire particulière de M. Renard qui était chargée de cette opération. Elle détachait les coupons, les encaissait et en versait le produit réparti à l'actif de chaque déposant. Elle est d'ailleurs au service des coupons...

— Ah ! très bien. Voudriez-vous me l'envoyer ?

— Certainement, Monsieur.

Maintenant, Poussin se promenait dans la pièce comme un ours en cage.

— Mon Dieu, Grey, à quoi sert tout cela ? D'ailleurs, je n'ai jamais rien compris aux affaires de banque. Tout ce que je sais, c'est qu'il y avait un million de titres et quarante mille francs de billets et qu'ils n'y sont plus. Tout est là.

Et il risqua une plaisanterie :

— C'est-à-dire que rien n'est plus là !

Il eut un gros rire.

Grey n'avait pas dû comprendre l'humour de ce jeu de mots, car il n'esquissa même pas un sourire et reprit froidement :

— Mon cher Poussin, voulez-vous connaître la personne qui a tué Renard ?

Poussin s'était immobilisé bouche bée.

— Si vous le voulez, je vais vous donner le moyen de l'apprendre. Vous êtes trop habile, vous avez trop de flair pour ne pas tirer des conclusions exactes et de ce que vous venez d'entendre et de la rapide enquête que je me permets de vous conseiller de faire.

— Quelle enquête ?

— Oh ! bien simple. J'ai aperçu dans les papiers de Bornier le nom de jeune fille de son ex-femme. Il est assez curieux pour qu'on le retienne : Jeanne Anémone. Vous trouverez probablement son adresse à ce nom de fleur dans l'annuaire du téléphone. Au cas où elle n'y serait pas, demandez à Mlle Bornier quel était l'avoué de son père. Celui-ci pourra vous donner les indications nécessaires.

— Et alors ?

— Alors, allez chez cette femme. Je crois qu'elle voyait à peu près tous les jours le meurtrier de M. Renard.

— Que me chantez-vous là ?

— Faites comme vous l'entendrez, mais souvenez-vous que je vous aurai donné un bon conseil.



"Fais comme les jumelles, ma mignonne, Pour conserver le lustre de tes dents" — Me conseillaient un jour mes bons parents. Et Colgate est la crème des Dionne !



**J'AIME A
BROSSER MES
DENTS AVEC
COLGATE...
ELLE GOÛTE
SI BON !**

Ho ! ce que les enfants aiment la délicieuse saveur de menthe de Colgate ! Et comme c'est heureux pour leur enseigner de bonnes habitudes d'hygiène orale.



**COLGATE
REND MES
DENTS SI
DOUCES ET
SI BELLES, ET
COMME ELLES
BRILLENT !**

La Crème à Dents Colgate nettoie les dents parfaitement... et avec une telle douceur — sans endommager le moindre émail délicat, sans irriter les gencives tendres !

**POURQUOI PAS
PROTÉGER LES
DENTS DE VOS
ENFANTS AVEC
COLGATE ?**



**20c
GRAND
MODELE**

**35c
Modèle
Double
Géant**

**10c
Modèle Moyen**



CHOISIE EXCLUSIVEMENT POUR LES JUMELLES DIONNE

Adoptez vous aussi Colgate comme votre pâte à dents !

Ce n'est pas tout que l'agent de polissage mou et inoffensif de Colgate nettoie l'émail et qu'il le fasse briller... sa mousse pénétrante spéciale entre dans les petits interstices cachés entre les dents que les méthodes ordinaires de nettoyage n'atteignent pas... elle nettoie toute la surface de chaque dent... éclaire votre sourire... garde votre haleine douce et irréprochable.

Poussin balançait sur ce qu'il devait faire.

Il était convaincu qu'en Bornier il tenait le coupable, donc la démarche conseillée par Grey n'apporterait certainement pas le résultat que celui-ci prétendait. Cependant, il n'avait que trop souvent regretté de n'avoir pas écouté les suggestions de son collègue.

Il était indiscutable que Grey, à qui il ne reconnaissait ni instinct, ni habileté, était cependant un peu sorcier, devinait des choses que nul n'aurait soupçonnées, et parvenait par de mystérieux chemins aux plus surprenants résultats.

Il murmura quelques paroles inutilement désobligeantes, puis prenant son parti en même temps que son inséparable parapluie, il enfonça son archaïque chapeau melon sur sa tête et sortit.

Sur le pas de la porte, il croisa une ravissante jeune femme blonde, vêtue de sombre, qui s'apprêtait à entrer. C'était la préposée au service des coupons.

Grey questionna sans tarder :

— Qu'êtes-vous, Mademoiselle, ou plutôt qu'étiez-vous exactement à la banque : employée aux coupons, ou secrétaire particulière de M. Renard ?

— Je suis depuis trois ans chef du service des coupons, Monsieur. Mais M. Renard, qui m'honorait de sa confiance, me demandait souvent, depuis quelques mois, des services de secrétaire.

— Alors, dites-moi tout ce que vous savez de la situation de M. Renard.

— Mais je ne sais rien de spécial. Grey risqua un coup droit.

— Il y a combien de temps que vous avez constaté, en en détachant les coupons, que le nombre des titres du coffre diminuait ?

L'employée, à cette question, se laissa littéralement tomber sur le siège le plus proche.

— Eh bien ! répondez ?

Une crise de larmes semblait devoir uniquement servir de réponse. Grey en attendit patiemment le terme et reprit.

— Je crois avoir à peu près tout compris, mais j'entends que vous confirmiez mes déductions et sans rien me dissimuler.

La confession vint, assez pénible.

— Eh bien !... Il y a bientôt un an, à l'époque où j'avais l'habitude de détacher les coupons, je demandais ici même à M. Renard qu'il veuille bien me confier les titres pour me permettre de procéder à cette opération. Cette fois, il hésita un peu, puis finit par me les remettre, mais en me signalant que ceux qui manquaient avaient été repris par leurs propriétaires. Il ajouta que, cependant, du fait d'un accord avec ceux-ci, il me donnerait de quoi couvrir sur le compte des déposants la valeur en argent représentant celle des coupons manquants. Je ne sus sans doute pas dissimuler mon étonnement et M. Renard en marqua une vive contrariété.

— Dites-moi tout de suite combien il a acheté votre discrétion.

— Oh ! Monsieur, je ne suis pas de celles qu'on achète.

— Vraiment ? Et vous avez continué sans aucune compensation à faire semblant, auprès de vos collègues, de détacher et de toucher des coupons de titres qui diminuaient sans doute de plus en plus à chaque trimestre ?

Comme la jeune femme restait muette, Grey posa une question précise :

— Combien restait-il de titres dans le coffre le jour du meurtre ?

Elle bégaya l'aveu :

— Il n'y avait plus rien...

Accablée, elle baissa le front.

— Alors, avec quoi avez-vous couvert, le 15 juillet dernier, le prix de ces coupons sur les comptes de leurs propriétaires ?

— Avec l'argent que m'a remis M. Renard la veille du crime.

— Combien ?

— Quarante mille francs.

— Sans doute, n'est-ce pas les quarante mille francs remis la veille par le caissier à M. Renard, pour le prétendu compte d'un ami ?

— Peut-être... mais en d'autres coupures, à cause du caissier, vous comprenez...

L'inconscience de la jeune femme désarmait Grey. Il découvrait ou plutôt acquiesçait la certitude que M. Renard s'était livré à de graves malversations dont cette employée s'était rendue l'indiscutable complice, et elle ne semblait pas s'apercevoir du danger pénal que cette complicité lui faisait courir.

Elle gémissait, pleurnichait, sanglotait, mais visiblement, bien plus sur les manœuvres de son patron que sur la collaboration délictueuse qu'elle lui avait apportée.

— Je ne puis admettre, reprit Grey implacablement, que vous ayez prêté la main aux délits de M. Renard sans aucune compensation.

Elle leva les yeux sur Grey et dut comprendre à son attitude qu'il ne la lâcherait pas sans connaître toute la vérité. Elle se décida à tout dire.

— M. Renard avait fait appel au dévouement et à l'affection que je lui témoignais. Il m'avait confié qu'il était extrêmement malheureux, que sa vie privée était un enfer et qu'il ne souhaitait qu'une chose, refaire et finir son existence avec une femme telle que moi. Il me connaissait trop pour savoir qu'il ne pouvait être question entre nous que d'une union légitime. Lui-même me promit que, dès qu'il aurait redressé sa situation et rompu des liens dont il était las, il me demanderait de devenir sa femme.

— Connaissez-vous la nature des liens qu'il devait rompre ?

— J'ai souvent pensé que M. Renard, depuis son veuvage, était le jouet d'une personne indigne de lui. J'ai eu la pudeur de ne jamais lui demander de détails à ce sujet. Il était d'ailleurs bien trop fier pour en donner à qui que ce soit. Mais, bien souvent, ici même, il se laissait aller à prononcer devant moi des phrases qui m'éclairaient sur le drame de sa vie privée.

— Lesquelles, par exemple ?

— Oh ! je ne puis m'en souvenir exactement. J'en ai toutefois peu à peu conclu qu'une femme était arrivée à lui faire commettre un acte auquel il s'était longuement refusé, que cette même femme l'entraînait à des dépenses excessives, qu'elle était la cause de tous les ennuis et de toutes les erreurs de M. Renard.

— Vous a-t-il jamais parlé du gardien de nuit Bornier ?

— Jamais.

La jeune femme semblait vouloir recommencer une scène de larmes. Grey s'empressa de la renvoyer, se contentant de lui lancer ironiquement :

— Il est, Mademoiselle, des espérances qui n'apportent que des déceptions amères. Heureux encore si certains actes n'entraînent pas de plus sévères punitions. Bonsoir.

Puis Grey était resté seul dans le bureau jusqu'au retour de Poussin.

L'inspecteur principal, quand il revint vers cinq heures, devait retrouver son collègue tranquillement assis et entouré d'un nuage de fumée. Une dizaine de bouts de cigarettes empilés dans un cendrier.

Mais Poussin était entré plus triomphant que jamais.

— Ça ! Grey, pourquoi diable m'avez-vous envoyé là-bas pour me faire découvrir toutes les preuves de la culpabilité de Bornier, alors que vous vous entêtiez à vouloir me démontrer son innocence ?

Grey ne put s'empêcher de regarder son collègue avec stupéfaction.

— Eh ! oui, continuait Poussin. Vous avez cru être bien malin et votre imagination a bâti je ne sais quel roman. Mais vous ne savez pas tout. J'ai eu vite fait d'aller au fond des choses, moi, et savez-vous ce que j'ai appris ?

— Oui, dit Grey avec calme. Vous avez appris que M. Renard, dont l'aversion pour Bornier venait de la sympathie qu'il avait pour l'ex-femme de celui-ci, avait fini par contracter avec elle un mariage secret. Vous avez appris que la dame vivait dans le plus grand luxe aux dépens de Renard, et qu'il y avait entre eux depuis quelque temps des scènes de ménage terribles qui s'étaient probablement, il y a quatre ou cinq jours, terminées par une rupture. Qu'en avez-vous conclu ?

— Ce que j'en ai conclu, mon petit, c'est que Bornier, qui en voulait déjà à Renard d'être cause de sa ruine, lui en avait encore voulu davantage d'avoir été sans doute celle de son divorce.

« Il n'avait dû, à l'origine, accepter cette situation subalterne, à la banque, que dans le but de se venger un jour de Renard. Entre temps il a dû apprendre que son ex-femme recevait de son nouveau mari des subsides importants. Bornier était fort misérable. Il a dû aller trouver son ancienne femme et pratiquer un chantage quelconque, à moins que celle-ci n'ait eu pitié de son époux. Quoi qu'il en soit, Bornier n'a pas voulu tuer la poule aux œufs d'or, et il a remis l'heure de sa vengeance. Mais dès qu'il apprit la rupture et que le banquier se refusait à continuer de toujours payer, il a repris ses anciens projets et les a mis immédiatement à exécution. Il en a d'ailleurs profité pour récupérer directement par le vol tout ce que l'autre ne voulait plus donner.

— J'ai trouvé autre chose.

— Je me demande bien ce que ça peut être, dit Poussin avec une tranquille condescendance.

— Eh bien ! j'ai d'abord trouvé deux taches d'encre devant le coffre et qui avaient l'air d'avoir été faites exprès. Ensuite, j'ai appris que M. Renard devait être un praticien averti des mouvements d'horlogerie de précision...

— Oui, je sais, tout ça est sans importance.

— Attendez ! J'ai encore appris qu'il détestait Bornier et qu'il l'avait toujours détesté, d'abord, sans dou-

te, parce qu'il avait été amoureux de Mme Bornier, ensuite parce qu'il rendait uniquement l'ex-mari responsable de tous les malheurs où les conséquences du divorce Bornier devaient l'amener un jour.

— Sans intérêt...

— J'ai appris mieux. Si le banquier n'était pas mort il y a trois jours, il aurait été arrêté dans quatre.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Son passif doit être considérable. Anémone était exigeante et il avait vendu depuis un an à son profit les titres qui devaient se trouver dans le coffre et qui ne lui appartenaient pas.

— Quoi ?

— Celui qui a dévalisé le coffre, aussi bien des actions que des quarante mille francs, c'est Renard lui-même. Je peux le prouver.

Poussin n'osait plus respirer. Il sentait venir le coup de massue.

— Alors ? murmura-t-il dans un souffle.

— Alors, moi qui ai moins d'imagination que vous, j'ai simplement conclu de tout cet ensemble de faits que M. Renard ayant à la fois perdu fortune, honneur et illusions amoureuses, mais orgueilleux et désirant sauver la façade, peut-être dans la pensée de sa fille, peut-être plus basement, dans le désir d'assouvir son injuste rancune contre Bornier, avait depuis quelque temps décidé de se tuer en camouflant ce suicide en meurtre.

— Sapristi ! éclata de nouveau Poussin rassuré. Êtes-vous fou ? Comment pouvait-il se tirer une balle dans le dos et qu'est devenue l'arme dont il s'est servi ?

Grey s'était doucement approché du mur qui se trouvait en face du coffre, à deux mètres environ. Sur ce mur, une bibliothèque se dressait. Un des rayons, à hauteur d'homme, soutenait une trentaine de livres de la taille de gros dictionnaires et reliés à l'ancienne, en cuir sombre. Le dos des livres comprenait de haut en bas des liserés d'or encadrant une assez large pastille noire, à raison de six motifs semblables par volume.

Grey retira un des volumes puis, passant sa main dans l'espace vide, fit jouer quelque ressort. Aussitôt le dos des six volumes se rabattirent à la fois sur le rayon inférieur, découvrant une sorte de boîte évidée d'environ trente-cinq centimètres de large. On y apercevait un ensemble de roues dentelées et de tiges dont l'une aboutissait à une gâchette de browning solidement assujéti.

— Remarquez, dit Grey, que l'embouchure de l'arme donne exactement sur un des petits ronds noirs tracés sur le dos des livres. Si vous ne voyez pas que ce rond est perforé c'est qu'il se confond en sombre avec la nuance des autres. Bornier aurait très bien pu être guillotiné avant qu'on ait découvert ce dispositif. Quant aux taches d'encre, c'est le repère exactement calculé où Renard devait mettre la pointe de ses chaussures pour que la trajectoire de la balle lui traversât le cœur.

— C'est diabolique, diabolique, répétait Poussin hébété.

— Ça demande tout de même un certain cran, admirait Grey.

— Ce qu'il y a de diabolique, malgré Poussin, c'est que vous ayez eu l'idée de chercher ça.



SOUVENANCES

(Suite de la page 7)

Il tremblait et enfonce son regard aigu de psychologue dans les prunelles égarées :

— Pourquoi, dit-il. Pourquoi ?

Elle ne put répondre. Il lui saisit les deux mains :

— Depuis vingt ans, dit-il, chacun me demande et nul ne me donne... Ils m'ont fait désespérer de mon propre talent... Vous m'avez rendue la vie... Ah ! Toline ! J'ai si peu pensé à vous durant ces longues années de plaisir, de succès, de folie... Mais elles m'ont conduit au néant, au désespoir... Ce matin je retrouve la foi en moi, la jeunesse !

Elle était très pâle, si pâle qu'il s'en aperçut :

— Toline, pourquoi avez-vous noté mes paroles, autrefois ? Pourquoi les avez-vous conservées ? Comment se

fait-il que vous ayez eu ce cahier sous la main alors que vous ne pouviez pas savoir que vous me rencontreriez ?...

Elle pleurait. Il recula, sa faconde soudain tombée, et une grande émotion le bouleversa :

— Mademoiselle de Murols, dit-il, vous me rendez mes œuvres... je les accepte... Mais je connais la vie maintenant. Je comprends ce que je n'avais pas compris jadis. Dites, voulez-vous accepter un autre dépôt...

Elle le regardait étrangement, de ses yeux mouillés et limpides. Il se leva, soudain très grave :

— Toline, dit-il. J'ai été fou et j'ai bien souffert. Laissez-moi réparer cette folie. Acceptez de devenir ma femme...

F. DE BAILLEHACHE

LA PANDORE

(Suite de la page 9)

souhaité jusqu'alors. Je pris mon chapeau et je dégringolai l'escalier derrière lui. Sur le boulevard, il me prit le bras, m'entraîna follement, ne cessant de me décrire ses attentes, ses dégoûts, ses tourments, ses espoirs suivis d'accablement, jusqu'à ce jour de miracle où l'idée s'était dégagée de la brume, où dans un rayon de soleil imprévu il avait vu ce qu'il devait rendre : le regard, le sourire, toute la physionomie. Et, dans l'ivresse de sa conception, il avait réalisé cela en quelques coups de pouce dans la glaise.

« — C'est mon chef-d'œuvre ! criait-il ; oui, cette fois, je le sens, c'est mon chef-d'œuvre ! »

« Il parlait avec emportement, grisé réellement, lâchant d'un seul coup tout ce qui lui avait fermenté dans la cervelle durant huit mois de silence et de méditation. Et, sans cesser de marcher, il débitait cela d'une faconde intarissable tandis que moi, rien qu'à l'écouter, je perdais le souffle pour égaler ses enjambées de géant. Soudain, dans son exaltation même, il s'arrêta court :

« — Ce que je te raconte ne peut pas te faire comprendre, ne peut même pas te donner une faible idée de ma Pandore... Viens la voir ! »

« Et vertigineusement, il me ramena chez lui.

« Epoumonné, toussant, crachant, j'achevais de grimper le cinquième étage derrière lui, quand je le vis s'arrêter sur le palier à double porte et tendre l'oreille :

« — J'entends ma mère, dit-il, le sourcil froncé de contrariété et d'inquiétude. Qu'est-ce qu'elle peut bien faire de ce côté-ci ?... Je lui demande pourtant de ne jamais y pénétrer quand je n'y suis pas. Pourvu que... »

« Il n'acheva pas. Tirant vivement ses clefs de sa poche, il ouvrit l'atelier et entra. Il y eut le grand fracas de quelque chose de renversé, un cri d'angoisse, puis plus rien. D'un bond, je sautai les dernières marches et pénétrai dans l'atelier. Mirol, affreusement pâle, accablé, s'appuyait contre le mur, ne trouvant pas un mot à dire dans son saisissement de douleur. Aussi pâle que lui, sa vieille mère était debout au milieu de la pièce, tremblant de tout son corps et les mains jointes dans une supplication. Entre eux, devant la sellette renversée, gisait un bloc, une masse informe et molle, de terre glaise complètement aplatie dans ses linges mouillés. Je m'expliquai sans

peine cette scène muette de drame banal pour n'importe quel autre témoin, tragique pour moi qui en savais les ressorts intimes. En entendant son fils rentrer à l'improviste, consciente d'avoir enfreint sa défense, prise en flagrant délit de curiosité, la pauvre Mme Mirol avait perdu la tête et oublié toutes précautions. Dans sa hâte de fuir, dans sa précipitation pour sortir de l'atelier avant que son fils ne l'y surprît, elle s'était heurtée à une des sellettes et l'avait fait tomber.

« Le silence était poignant. La pauvre aveugle grelottante d'anxiété, les mains levées, le visage décomposé, si terriblement blême dans l'ombre de l'atelier, me fit à moi-même pitié. Et, d'une voix changée, d'une voix cassée par la terreur, elle demanda enfin :

« — Ah ! Jean... mon pauvre Jean, dis vite... dis-moi vite... ce n'est pas la Pandore, au moins ? »

« Et Jean, en face de la détresse et de la désolation de ce pauvre vieux visage chiffonné de douleur, se ressaisit, secoua sa torpeur de cauchemar et, faisant sur lui-même un extraordinaire effort, s'écria d'une voix redevenue si calme et de si belle humeur que j'en ressentis moi-même un immense soulagement :

« — Non ! Ah ! Dieu merci, non ! Ce n'est pas la Pandore... ce n'est qu'une ébauche de buste... Ah ! ma pauvre maman, tu peux te vanter de m'avoir fait une belle peur ! »

« Les joues de la vieille dame s'empourprèrent de joie ; elle laissa retomber ses bras dans un apaisement et dit :

« — Que je suis heureuse, mon Jean, ah ! que je suis heureuse que cela ne soit pas un malheur irréparable ! Je te promets de ne plus jamais entrer seule dans ton atelier. Embrasse-moi afin de bien me prouver que tu me pardonnes ! »

Et le grand brave garçon, pour aller l'embrasser, passa près de moi et me souffla en montrant toute la glaise écrasée :

« — Rejette ça dans le baquet, veux-tu ?... Moi, je n'aurais pas le courage... Ça me creverait le cœur ! Mais ne dis jamais ce que c'était à ma pauvre vieille... ça lui ferait trop de peine.

« Il clignait des cils pour rentrer deux petites larmes. J'avais compris qu'il venait de mentir et que c'était la Pandore... »

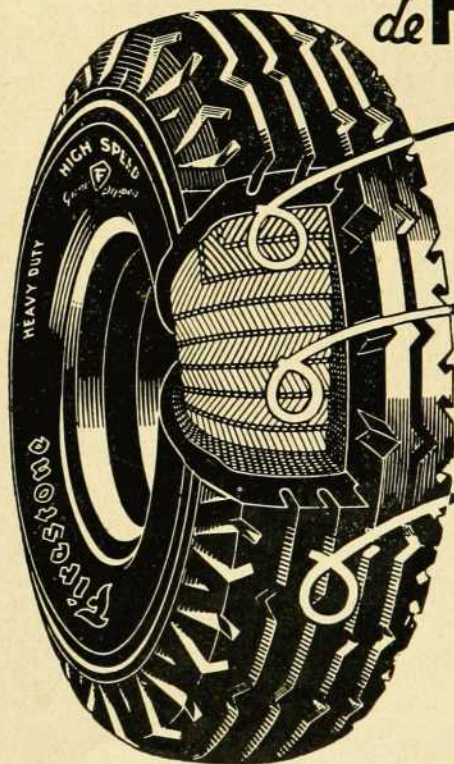
CHARLES FOLEY



Essayés SUR LA PISTE POUR SÉCURITÉ SUR LA ROUTE

Depuis 19 ans, les pneus Firestone servent aux autos gagnantes de la terrible course de 500 milles sur la piste d'Indianapolis — le plus grand terrain d'épreuves du monde pour les pneus. Il vous faut aussi cette protection infaillible réclamée par les coureurs. En exigeant les Pneus Firestone

Vous avez la SÉCURITÉ SUPPLÉMENTAIRE de **FIRESTONE** ici



2 rangs de cordes supplémentaires sous la semelle rendent inséparables la semelle et la base du pneu — le pneu Firestone est donc sûr à n'importe quelle vitesse.

ici Les cordes des pneus Firestone, imbibées de caoutchouc, leur donnent une élasticité 58% plus grande — Protection contre les crevaisons ; le pneu en marche reste de 28% plus frais.

ici La semelle plus large, plus plate, de construction scientifique, avec rayure supplémentaire, arrête votre auto 25% plus vite, empêche le dérapage et s'use moins vite.

Seuls les Pneus Firestone vous donnent ces avantages supplémentaires.

Pour le Même Prix !

Consultez aujourd'hui votre Vendeur de Firestone.

Firestone
PNEUS DE SÉCURITÉ TRIPLÉE



"Grand'mère, ayez pitié de moi !"

MORTES ET VIVANTES

par Charles MEROUVEL

Dessin de SAINT-LOUP

ON ÉTAIT aux premiers jours de novembre mil huit cent soixante-sept.

Le temps brumeux et glacial faisait dire aux paysans transis sous un ple soleil d'automne : « On sent l'hiver ».

L'hiver n'était pas loin, en effet. Il arrivait dans le vent qui soufflait du pays des neiges, dans les brouillards gelés qui s'élevaient des étangs de la Brenne, avec les oiseaux de passage qui s'abattaient par bandes dans les marécages de l'Indre.

C'est le moment où les riches désertent leurs châteaux pour regagner Paris.

Cependant deux équipages vides stationnaient devant la gare de Châteauroux.

Qui attendait-on ?

Trois heures sonnèrent aux principales églises, Notre-Dame et Saint-André, dont les clochers s'élevaient au-dessus des maisons basses, dans une plaine humide, parmi les trembles et les peupliers.

L'un de ces équipages était une ancienne berline de voyage, à huit ressorts, aux roues écartées, jeunes, à la caisse bleu-foncé, garnie à l'intérieur de soie brochée, aux portières à poignées dorées, avec des armoiries craquelées par le temps.

Elle était attelée de deux puissantes juments de trait, de haute taille, solides comme des éléphants et qu'on devait employer à toutes sortes de travaux.

Ces deux braves bêtes se tenaient immobiles sous la main d'un vieux cocher vêtu d'une de ces antiques livrées qui servent rarement et se mangent aux vers dans les châteaux abandonnés, tandis qu'une manière de jeune rustre, répondant au nom de Césaire, déguisé en valet de pied pour la circonstance et couvert de la même défroque, marron à collet jaune, avec des boutons frappés d'une couronne ducale, abordait un domestique très élégant placé à la tête des chevaux d'un phaéton dont la légèreté contrastait avec la solennelle machine qui lui tenait compagnie.

— Le train ? demanda le valet de pied à un facteur qui sortait de la gare.

— Vingt-cinq minutes de retard.

— Merci.

Le cocher du phaéton montra la berline au valet en livrée marron, à collet jaune.

— Vous ne serez pas à la Jonchère de bonne heure, dit-il.

— Pas trop.

— Qu'est-ce qui prend donc à votre duchesse pour venir au pays ?

— Sais rien. On a reçu une dépêche ce matin. Deux mots : « J'arrive. Qu'on m'attende à l'express de trois heures. Châteauroux. »

— Et c'est tout ?

— C'est tout.

— Il y a longtemps qu'on ne l'a vue à la Jonchère ?

— Onze ans, le mois passé.

— Une belle terre pourtant.

Césaire se rengorgea.

— Plus de six mille arpents d'un tenant. Le parc et le château au milieu.

— Un fameux morceau...

— Il ne rapporte guère à cause du terrain qui ne vaut pas cher.

— On le sait de reste, puisque nous sommes à côté. Le Breuil et La Jonchère, c'est du même tonneau. Des bois et des étangs d'un bout à l'autre ! Affaire d'un chasseur, pas d'une femme.

— Aussi, depuis la mort de son gendre, la duchesse n'y est pas revenue.

— Elle est toujours à Paris ?

— Souvent à sa terre de Boissy, en Seine-et-Oise...

— Avec sa petite-fille ?

— Elle ne la quitte pas. C'est tout ce qui lui reste. Madame la marquise est morte en couches, à vingt-deux ans. Le marquis cinq ans après. Mademoiselle doit avoir dix-sept ans... dix-huit au printemps...

— En voilà une qui sera riche !

— Je vous crois. Elle a la fortune de sa mère, mademoiselle de la Roche-Villars; celle de son père, le marquis de Charnay... L'héritage de la duchesse sera tout pour elle.

— Elle en empile des écus, la vieille taupe ! dit irrévérencieusement l'homme du phaéton.

Le valet de pied d'occasion ne releva pas l'épithète.

— Comme s'il en pleuvait, fit-il. Et des palais en Italie, des biens partout. Elle, c'est une Montalte, de Rome. Feu le duc était allé se marier là-bas.

— On dit qu'elle n'est pas comode !

— Raide comme un poteau, fière comme un paon, dure comme un cailou. Le vieux Barnabé...

— Votre cocher ?

— Oui... qui a été longtemps chez elle et qu'elle a remis à la Jonchère comme un invalide, dit qu'il ne l'a jamais vue pleurer.

— Il y a pourtant eu assez de malheurs dans la maison.

— Sûrement. Elle a enterré son mari, sa fille unique, son gendre... Pas une larme pour personne... Elle n'a rien changé à ses allures... Toujours aussi sèche, aussi dure... Je ne l'ai vue que deux fois. Elle me donne froid dans le dos, cette femme-là. Et ton patron, Bernard ?

— Monsieur le comte ?

— Oui.

— Il va... il va...

Césaire se tordit drôlement la bouche et cligna de l'oeil.

— D'aucuns disent même qu'il va trop grand train... fit-il.

— C'est jeune ! Il jette sa gourme.

— La sienne est loin. Il a passé la trentaine, et si ce qu'on raconte est vrai...

— Quoi donc ?

— La fortune serait diablement écornée.

— C'est son affaire.

— Une maison joyeuse chez vous !

— On n'y fait pas de mauvais sang. Il n'y a que le maître par moments, quand il est à sec et que les notaires serrent les cordons de la bourse. Mais il se mariera quelque jour et bouchera les brèches...

— Faudra voir.

— Avec une bonne dot.

— Dis donc, Bernard !

— Quoi ?

— Celle de la petite ferait crânement son affaire, hein ?

— Crélotte !

— C'est ça qui vous retaperait, mes bons. Jamais les Vaunoise n'en auraient manié autant.

— On a vu de plus drôles d'affaires. Monsieur est un bel homme et la demoiselle doit s'ennuyer à périr avec sa perche de grand'mère !

— Tu penses !

— Une sacrée idée qu'elles ont de venir s'enterrer à la Jonchère d'un temps pareil. Brrr !

— Un caprice !

— Une grande caserne où on doit mourir de peur, la nuit. Elle amène son monde ?

— Personne. Une ou deux femmes de chambre.

— Ce sera gai. Tu dis quel âge, la demoiselle ?...

— Dix-sept ans.

— Jolie ?

— Ni belle ni laide... Plutôt bien que mal.

— Je suis sûr que monsieur la trouverait de son goût.

Le rustre de la berline fit une grimace ironique :

— Ce n'est pas pour lui que le four chauffe, dit-il... J'en ai idée.

L'autre risqua :

— Qui sait ? Ils sont voisins... c'est un atout dans son jeu.

On entendit un coup de sifflet dans le lointain.

Les chevaux dressèrent les oreilles.

— Le train, dit le valet de pied. A la revue, Bernard.

— A bientôt, Césaire.

— Poussez une pointe de nos côtés... Le gibier en vaut la peine.

C'était le train en effet, l'express descendant de Paris.

Il contenait peu de voyageurs.

Deux dames, accompagnées d'une seule femme de chambre, parurent à la portière d'un coupé, pendant qu'un voyageur, vêtu d'un pardessus de fourrures sur une jaquette bleue, descendait d'un compartiment voisin.

Ce voyageur avait un extérieur des plus aristocratiques et une désinvolture qui sentait le viveur à outrance d'une lieue.

Châtain foncé, avec des cheveux abondants, la moustache retroussée, la barbe soyeuse, le teint clair, l'oeil profond, les traits hautains, la taille élevée, il respirait la force et la santé, en portant toutefois sur son front, dans un pli trop accusé, et autour des yeux, dans l'éventail imperceptible

des rides légères, le stigmate des soucis qui tourmentent, des fatigues de la fête perpétuelle et des nuits fiévreuses.

Il s'approcha de la plus âgée des dames et s'inclina devant elle.

— Vous ici, monsieur de Vaunoise ? dit-elle.

— C'est moi qui devrais m'étonner de vous y voir, madame la duchesse, répliqua-t-il. Vous délaissiez le Berry. Resterez-vous quelques jours ?...

— Je ne sais.

— J'aurai l'honneur de vous présenter mes devoirs.

— Quand vous voudrez... fit-elle distraitemment, avec un visible désir d'abréger l'entretien.

Et se tournant vers la jeune fille qui demeurait hésitante sur le marchepied du coupé :

— Venez, Blanche; nous avons une longue route à faire... Au revoir, monsieur de Vaunoise.

Le ton était raide, comme l'aspect de la vieille dame.

Mais le comte n'y prit pas garde.

Son attention se concentrait sur la jeune fille que la duchesse appelait Blanche.

Après être sortie du coupé en s'enveloppant d'une large pelisse que la femme de chambre, une vieille à laquelle on ne pouvait donner moins d'une soixantaine d'années, avait jetée sur ses épaules, elle se glissait dans la berline et se casait sur les coussins dans un coin, en tâchant de se soustraire aux regards des autres voyageurs.

Le mouvement ne fut pas si prompt que le comte Philippe de Vaunoise n'eût remarqué son air souffrant.

La duchesse la suivit, se plaça auprès d'elle dans le fond; la femme de chambre se mit en face de sa maîtresse, et la lourde machine s'éloigna au trot pesant des deux mastodontes qui la traînaient.

Un paysan attendait les bagages pour les changer dans une sorte de break de dressage.

Quelques minutes pus tard, le comte Philippe de Vaunoise, après avoir allumé un cigare, escalada le marchepied de son phaéton, prit en main les rênes des deux alezans qui grattaient le sol avec impatience et s'engagea dans une large route bordée de peupliers dont les feuilles jaunies couvraient les talus et une partie de la chaussée.

Il se disait que la berline de la duchesse de la Roche-Villars emportait un mystère; que ce voyage subit avait un but; que la Jonchère, cette terre isolée, délaissée depuis si longtemps, n'offrait aucun agrément à deux femmes seules. L'attitude souffrante et embarrassée de la jeune fille l'avait frappé, et il se promettait d'en pénétrer la cause.

Il pensait enfin que la fortune de la Roche-Villars, jointe à celle qui reposait déjà sur la tête de l'orpheline, atteindrait un chiffre formidable, et que si un coup du sort la lui livrait, ce serait pour lui restauration inespérée et l'un de ces hasards qui ne

sauraient se payer trop cher, fût-ce au prix de quelque secrète infamie.

Et il se répétait avec opiniâtreté :

— Je veux savoir... Je saurai !

Cela lui était d'autant plus facile que sa terre du Breuil joignait l'autre.

Mais elle la joignait comme Paris touche Versailles.

L'Indre n'est pas précisément un pays de Cocagne. On peut, en certains endroits, y posséder deux à trois lieues de terrain sans mener grand train avec le revenu.

C'est surtout dans la Brenne, cette contrée de mauvais bois, de futaies malingres et de marais bons à donner la fièvre et l'éberluche, un mal particulier à ces marécages stagnants et à ces taillis aquatiques, que cette pauvreté est frappante.

Or, les châteaux du comte et de la duchesse étaient sur la lisière de la Brenne, du côté de Preuilly et à plus de deux lieues l'un de l'autre.

Mais deux lieues ne sont rien pour un cavalier solide, et le comte chassait à la Jonchère comme sur ces propres terres.

Quand il tourna dans une allée de chênes conduisant à sa maison, l'idée s'était ancrée dans son esprit.

Le mirage des millions des Montalte, des Charnay et des la Roche-Villars réunis lui causait l'éblouissement d'un mirage.

La berline cependant continuait majestueusement son chemin.

On n'y prononçait pas une parole.

Le respect rendait muette la femme de chambre.

Blanche de Charnay s'absorbait dans la contemplation de l'uniforme paysage qui se déroulait aux portières.

Elle songeait, elle aussi, et ses pensées étaient cruelles.

Elle venait d'être arrachée violemment à un rêve, un de ces rêves d'amour qui ne peuvent naître que dans un cœur d'enfant faible et enthousiaste, sans expérience.

De temps en temps sa frêle poitrine se soulevait dans un sanglot mal étouffé.

Alors la duchesse devenait plus sombre; ses sourcils gris, très épais, s'abaissaient sur des yeux noirs comme des charbons et, rapidement, elle enveloppait sa petite-fille d'un regard inquiet.

Pas une seule fois, pendant trois heures de route, ses lèvres ne se desserrèrent pour adresser un mot à mademoiselle de Charnay.

Vers six heures, la berline, entre Saulnay et Preuilly, tourna dans une large et seigneuriale avenue de hêtres à demi morts de vieillesse, et bientôt elle s'arrêta au pied d'une imposante mesure de briques brunes à persiennes grises, d'un aspect aussi morne que grandiose et dont la masse sombre se détachait sur les brumes de la nuit.

La duchesse descendit, aida sa petite-fille à descendre elle-même, traversa avec elle, après avoir dit quelques mots au régisseur qui l'attendait sur le perron, un spacieux vestibule et de longs corridors où une vague odeur de moisi et de sépulcre fermé flottait dans l'air, arriva à l'extrémité sud du château, au premier étage, ouvrit la double porte d'une chambre effrayante de dimensions sur laquelle donnaient un petit salon d'un côté et de l'autre un vaste cabinet de toilette, et dit :

— Ce sera votre appartement pendant notre séjour ici.

Et comme deux larmes silencieuses roulaient sur les joues de la jeune fille, elle l'attira sur sa maigre poitrine, appuyée ses lèvres minces et fripées sur ce pauvre front pâli et ajouta :

— Attendez-moi. Dans quelques minutes, je reviens. J'ai à vous parler.

Blanche devint plus pâle, ce qu'on aurait pu croire impossible, baissa la tête et ne répondit pas.

II

ici. SÉQUESTREE

RESTÉE SEULE, la jeune fille parcourut d'un regard éteint cet appartement qu'on lui donnait à peu près comme un geôlier offre un cachot au condamné qu'on vient de lui livrer.

Sans doute, elle n'y retrouvait pas les recherches de l'hôtel de la Roche-Villars, à la rue François 1er, ni le luxe du château de Boissy d'où elle était partie la veille.

Mais l'aspect n'avait rien d'effrayant.

L'impression se résume en deux mots :

C'était grand et triste.

Un lit bas couvert de damas de soie rouge fanée s'avancait en face d'une large cheminée de brèche jeune.

Les solives découvertes du plafond étaient ornées de moulures où s'incrustait un filet d'or comme aux boiserie des murs.

Une terrasse carrée close par des balustrades de pierre rongée par le temps supporte sa masse rougeâtre.

Au delà de la balustrade, une ceinture de douves où glissent des carpes énormes entoure le terre-plein auquel on accède par deux ponts jetés sur les fossés.

De son balcon, la jeune fille distinguait vaguement les plates perspectives d'un parc immense dont les pelouses étaient roussies par les premières gelées nocturnes.

Des taillis maigres et de pauvres futaies de bouleaux et de chênes couvraient jusqu'à l'horizon une plaine à peine ondulée par des mouvements de terrain comparables — qu'on nous pardonne la trivialité de cette similitude — aux soufflures du lait bouillonné, et ça et là, des tranchées s'ouvraient dans les bois sur des étangs aux eaux verdâtres ou de longues avenues arrivant aux murs de clôture.

C'était, à tout prendre, un spectacle fait pour calmer les douleurs d'une âme tourmentée; mais celles de la recluse étaient trop vives pour s'apai-

qu'elle en prenait un autre pour elle-même.

Mademoiselle de Charnay s'avança avec nonchalance, se laissa tomber sur le fauteuil et, s'accoudant à l'un des bras, posa sa tête sur sa main gauche et attendit.

— Adélaïde de Charnay, mon enfant commença la duchesse avec une douceur que la rudesse de son attitude ne faisait pas prévoir. Votre mère était une la Roche-Villars, ma fille; votre père un Godefroy de Charnay. Les aïeux de Charnay étaient aux croisades. Je suis une montalte, de la famille des Montalte-Strozzi, une vieille illustration de l'Italie. Vous tenez par quelque côté à tout ce qu'il y a de titré et de noble dans votre pays. Votre fortune, déjà considérable, deviendra énorme quand la mienne vous écherra, ce qui arrivera un jour ou l'autre, car pour rien au monde je ne changerais l'ordre des successions. Vous êtes ma petite-fille, ma fille unique. Les avantages de votre naissance sont grands, mais ils vous imposent aussi de grands devoirs.

Elle baissa la voix, et approchant son visage ridé du visage pâle de la malheureuse enfant, elle ajouta :

— Comment ne l'avez-vous pas compris ?

Mademoiselle de Charnay releva la tête; ses traits se renversèrent; ses lèvres frémirent; elle joignit les mains tandis que des larmes jaillissaient de ses yeux brûlés par la fièvre :

— Grand-mère ! supplia-t-elle.

— Ne craignez rien !

— Pardon !

— Je n'ai pas de pardon à vous accorder. J'ai une faute à réparer, votre honneur, l'honneur, l'honneur de votre nom et du mien à sauver et je n'y faillirai pas. C'est dans ce but que je vous amène au fond de cette solitude. Je compte sur un retour de votre raison, sur la fierté de votre race pour oublier le passé, quelques jours d'égarement qu'il faut effacer de votre vie.

— Oublier ! s'écria Blanche avec un accent déchirant.

— Cela vous serait-il si difficile ?

— Mais...

— Raisonnez !

— Hélas ! le puis-je ?

— Je veux vous aider. J'ai eu le tort de compter sur votre sagesse, de vous livrer aux soins et à la garde d'une femme indigne... votre institutrice, cette Anglaise...

— Ne l'accusez pas, grand-mère... Moi seule ai des torts...

— Votre générosité vous égare. Miss Bessie a favorisé les projets d'un ambitieux... Elle s'est rendue complice d'un être pour lequel je ne puis avoir assez de mépris...

— C'est que vous ne le connaissez pas ?

— Erreur !

— Et si je l'aime ?...

— C'est impossible...

— Lui, le père de mon enfant ! Grand-mère, ayez pitié de moi !

Mademoiselle de Charnay se laissa glisser aux pieds de la duchesse. Elle prit ses mains sèches dans ses mains tremblantes et les inonda d'un torrent de larmes. Sa douleur aurait attendu un rocher. L'Italienne en fut-elle touchée ? On aurait pu le croire, car elle répondit d'une voix altérée :

— C'est parce que j'ai pitié de vous, Blanche, que j'agis comme je le fais. Plus tard, vous me bénirez pour ce qui peut vous paraître une injuste sévérité.

Elle la releva et la contraignit à se rasseoir tout près d'elle.

— Ecoutez-moi bien, reprit-elle, et pesez mes paroles, mon enfant. Il est une douleur qu'une femme ne peut supporter, c'est celle de se savoir méprisée et déçue. Celle-là, je veux vous l'épargner. Que s'est-il passé ?

Prélude

*

Je rêverai le rêve éclos dans tes grands yeux
Et je boirai ma vie à ta lèvre brûlante...
Tu mettras dans ma main ta douce main tremblante
Et nous nous en irons sous l'infini des cieux...

Et nous nous en irons sous l'infini des cieux,
Sans désir, si ce n'est que l'heure soit plus lente,
Nous murmurant toujours la parole troublante,
Ignorant la tristesse amère des adieux...

Dans l'ombre des soirs et des nuits étoilées
Nous laisserons errer nos deux âmes ailées,
Ignorant la tristesse des adieux...

Sans désir, si ce n'est que l'heure soit plus lente.
Tu mettras dans ma main ta douce main tremblante
Et nous nous en irons sous l'infini des cieux.

Henri MARCEL

D'anciens tableaux au vernis sombre ressortaient dans leurs cadres d'or sur l'obscurité du fond.

Une vague lueur, celle de la lune qui se levait, pénétrait par deux hautes fenêtres à petits carreaux et se mêlait à celle de deux bougies qu'un courant d'air agitaient et d'un grand feu allumé d'avance pour assainir l'appartement et en chasser les miasmes.

Blanche jeta sa pelisse sur le lit, passa rapidement de l'eau sur son visage et ses mains et ouvrit une fenêtre.

Un balcon en corbeille s'étendait devant sa chambre.

Elle s'accouda au fer de la rampe.

Là tout était nouveau pour elle.

Elle ne se souvenait pas d'avoir vu ce château et n'y était venue que dans sa première enfance.

Le marquis de Charnay, son père, grand chasseur devant l'Éternel, s'y plaisait à cause de l'espace dont il était maître et seigneur; mais, depuis sa mort, la duchesse avait abandonné la Jonchère comme un séjour de malheur et de deuil.

Le château n'offre rien de remarquable que sa masse.

ser, et ses traits exprimaient une poignante inquiétude.

A chaque instant, elle tournait la tête vers la porte, avec une sorte d'épouvante dans ses grands yeux effarés.

Enfin elle éprouva un frisson d'angoisse et quitta le balcon.

La porte venait de s'ouvrir et une voix impérieuse disait dans l'antichambre :

— Qu'on nous laisse !

Des pas s'éloignèrent.

La duchesse entra, ferma la porte avec soin et demeura un moment immobile.

Sa longue silhouette austère, sa face osseuse et blême, ses cheveux gris aplatis en bandeaux sur ses tempes, sa longue robe noire tombant sur ses pieds avec la raideur d'un fourreau, ses lèvres minces, rentrées pour ainsi dire l'une dans l'autre, faisaient prévoir une scène préparée avec une indomptable volonté et dont l'heure était venue.

Ses yeux se fixèrent sur sa petite-fille comme ceux d'un émouchet sur la perdrix qu'il fascine, et du doigt elle lui indiqua un fauteuil tandis

Vous êtes riche, très riche, Blanche...
Un misérable...

— Je vous en supplie...

La duchesse continua :

— Un misérable, de complicité avec cette fille, abusant de la liberté où je vous laissais au château de Boissy, s'est introduit comme un malfaiteur dans votre intimité. Il a troublé votre imagination avec ses lettres empruntées à je ne sais quels romans; chaque jour vous vous rencontriez dans les endroits écartés du parc et c'étaient des promenades mystérieuses, des entretiens coupables. Enfin, vous avez été faible... Lui, il a été lâche! Et j'ignorais ce drame qui se jouait à deux pas de moi! Vos malaises, le changement survenu en vous, vos tristesses sans cause, vos pâleurs... tout enfin m'a révélé votre malheur. Vous devez me rendre justice. Je ne vous ai pas adressé de reproches. Je ne vous ai pas demandé l'humiliant aveu de votre faute. J'ai chassé miss Bessie sous un prétexte quelconque... le premier venu... Je vous ai entraînée loin des lieux où s'est passée cette odieuse aventure. Nous sommes coupables toutes deux: vous d'une défaillance honteuse, moi d'un incroyable aveuglement. Mon devoir est tout tracé. Je vous dirai le vôtre.

Mademoiselle de Charnay fit un effort sur elle-même, et relevant ses grands yeux voilés sur ceux de la duchesse :

— Ce devoir, quel est-il, grand-mère? demanda-t-elle.

— Parlons du mien d'abord. Je dois vous garder mieux que je n'ai fait. Aussi je vous déclare que vous ne reverrez jamais cet homme... de mon consentement du moins... tant que vous serez mineure.

— Jamais?

— Jamais. Il se nomme, je crois, Georges Dambert.

Mademoiselle de Charnay laissa échapper d'une voix à peine intelligible cet aveu :

— Oui.

— Le fils du fermier de la grande ferme de Boissy?

— Oui.

— Il étudie le droit à Paris?

— Oui.

— C'est exact. J'ai pris mes renseignements.

— C'est un noble cœur, grand-mère, balbutia Blanche.

Madame de la Roche-Villars sourit amèrement.

— Un homme au cœur noble ne détourne pas de ses devoirs une enfant de seize ans, dit-elle.

— Je vous jure...

— Je suis meilleur juge que vous parce que la passion ne m'égare pas. Il ne compte pas vous épouser, je suppose. Peut-être avez-vous fait le rêve de vous appeler un jour madame Dambert. Je veux croire que vous êtes trop fière pour vous abaisser ainsi. Il n'y a donc là qu'une aventure sans issue, qu'une de ces surprises dont il faut avant tout soustraire le scandale aux malignités du monde. C'est ma tâche. Je me crois sûre des gens qui m'entourent. Nos domestiques sont restés à Paris, à l'exception de Madeleine qui m'est profondément dévouée. Vous demeurerez enfermée dans ce château jusqu'à votre délivrance qui, si j'en crois les symptômes, ne tardera pas. Votre raison fera le reste.

La duchesse s'exprimait très nettement, mais sans colère, plutôt avec une sorte d'indulgence attendrie. On sentait toutefois sous le calme de sa parole une implacable volonté d'être obéie. Blanche comprit que son avenir se décidait pendant cette scène entre les quatre murs de sa chambre. Elle s'excitait à défendre ce qu'elle croyait son bonheur et n'osait rompre de

front en face de cette aïeule qu'elle avait appris à respecter.

— Donc, murmura-t-elle, je ne le reverrai plus?

— C'est ma volonté.

— Vous le jugez sévèrement.

— Je le tiens pour un malfaiteur.

— Si vous le connaissiez!

— Je le connais par ses actes.

— C'est le cœur le plus désintéressé et le meilleur de la terre.

Madame de la Roche-Villars haussa les épaules.

— Si je vous jurais que, seule, je suis coupable...

— Je ne vous croirais pas!

— Que faire, mon Dieu? Que vous dire?

— Rien que je puisse entendre.

— Vous serez sans pitié?

— Par tendresse pour vous.

— Comment vous convaincre?

La malheureuse tira de sa poitrine une liasse de papiers et les tendit à la duchesse.

— Ses lettres, dit-elle. Lisez-les, je vous en conjure.

La vieille femme les examina à peine et les jeta au feu.

— A quoi bon? fit-elle. Des mots!

Blanche se précipita pour sauver ces souvenirs, mais la duchesse, d'un bras nerveux, la retint à sa place.

— Laissez, ordonna-t-elle. Tout cela ne vaut pas un regret.

— Ainsi, je ne pourrai pas vous fléchir?

— Ne l'espérez pas.

— Eh bien! je vous obéirai, mais vous me brisez le cœur!

Madame de la Roche-Villars serra la tête de sa petite-fille entre ses mains.

— Tais-toi, dit-elle. Tu me maudiras quelques jours. Plus tard, tu me béniras!

— Du moins vous me permettrez de lui écrire... une dernière fois?

— Soit, mais pour lui dire qu'on vous sèpare sans retour...

— Oh!

— Que tu le pries de te renvoyer tes lettres.

— Mon Dieu!

— Et que tu l'engages à t'oublier... comme tu l'oublieras toi-même.

Blanche se tordit les mains de désespoir.

— Ton honneur est à ce prix... ton honneur, tu entends?

Mademoiselle de Charnay ferma les yeux: sa tête se renversa en arrière; elle serait tombée sur le parquet si sa grand-mère ne l'eût soutenue et emportée sur le lit, sous les larges tentures de damas rouge.

En revenant à elle, Blanche était seule encore avec la duchesse qui la couvrait de baisers et de caresses.

Au loin, on entendait du bruit dans les corridors. C'était les domestiques qui transportaient les bagages et causaient gaiement, insoucieux des douleurs de leurs maîtres.

— On vient, dit la duchesse très vite à l'oreille de sa petite-fille. Tu sauras plus tard, quand ta folie sera dissipée, quels sacrifices l'honneur nous impose. Du courage!

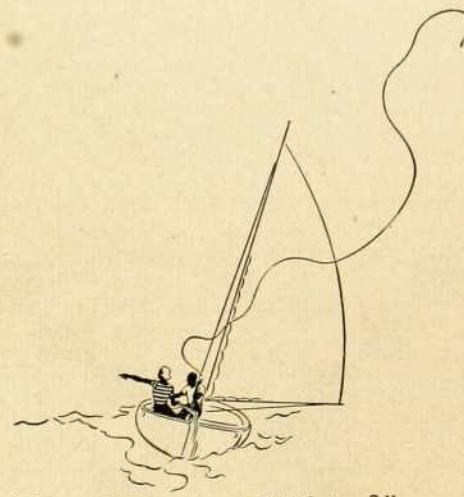
Blanche se redressa, épongea son front avec son mouchoir, refoula les larmes qui brûlaient ses paupières, traversa la chambre en chancelant et, s'appuyant de nouveau au balcon, en face du parc noyé dans la lumière blafarde de la lune, elle murmura entre deux sanglots :

— Oh! ma vie est perdue!

Un instant après, elle s'absorbait dans ses rêveries, quand la femme de chambre s'approcha et lui dit :

— Madame la duchesse attend mademoiselle pour le dîner.

Elle quitta le balcon, passa comme une ombre dans les longs corridors aux murs de cloître, descendit lentement l'escalier monumental et entra



"Pourquoi cet homme nous fait-il signe?"
"Il manque probablement de Sweet Caporals"

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."



GIN De Kuiper

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN DE KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam Hollande.

MAISON FONDÉE EN 1695

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!

265F

NE MANQUEZ PAS D'ACHETER

LE FILM

Magazine de cinéma, qui en plus renferme un roman complet.

En vente dans tous les dépôts de journaux

10 cents

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

Solution du problème No 346

Problème No 345

Mlle Colette Dupras, Hôpital Ste-Jeanne-d'Arc, 110 ouest, rue Prince-Arthur, Montréal, P. Q.; Mme David Piché, Pont-Rouge, comté de Port-neuf, P. Q.; Mme P.-E. Rioux, Cross Point, comté de Bonaventure, P. Q.; Mme Ovide Racine, Charlesbourg, Québec, P. Q.; Mlle Jeanne Lachance, St-Joachim, comté de Montmorency, P. Q.; Mlle Marie-Jeanne Vallières, 331, rue Champlain, Hull, P. Q.; Mlle Gustave Maynard, 51, rue Victoria, Ottawa, Ont.; M. Raoul Lavigne, 422 est, rue Ontario, Montréal, P. Q.; Mme J. A. Pauzé, 2202, rue Fullum, Montréal, P. Q.; M. René Corriveau, 103, Côte du Passage, Lévis, P. Q.

A	D	E	N	T	A	M	E	C	H	A	N	T
B	O	U	E	E	D	I	L	E	A	R	I	A
O	N	T	C	R	O	T	A	L	E	T	E	L
T	A	F	I	O	R	I	T	U	R	E	L	E
S	H	A	S	A	G	E	S	T	A	R		
C	O	C	A	T	E	R	S	A	G	A		
A	R	I	X	E	R	B	A	L	E	A		
M	I	S	A	I	N	E	C	O	R	D	N	A
O	N	L	A	S	T	N	O	N	B	I		
V	I	S	L	V	A	L	S	P	I	F		
I	T	E	M	S	E	P	I	A	L	A	M	E
B	I	S	S	A	L	I	E	R	E	F	E	R
L	E	M	A	J	O	R	D	O	M	E	R	E
E	S	I	L	O	S	M	E	R	E	S		
V	A	L	E	U	R	B	E	U	G	L	E	S

LES MOTS CROISES DU SAMEDI — Problème No 347

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

Nom _____
 Adresse _____
 Ville _____ Province _____

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

VERTICALEMENT

- Face d'un corps polyédrique. — Etoffe brochée de soie. — Colonie anglaise de l'Afrique méridionale.
- Vaste péninsule de l'Indochine. — Ornement sacerdotal. — Côté d'une pièce de monnaie.
- Sculpteur français né à Paris (1811-1890). — Du verbe avoir. — Petites faux à moissonner.
- Ch.-l. de c. arr. de Nîmes. — Qui a repris son calme habituel.
- Bouquet de fleurs destiné à exprimer une pensée. — Juridiction. — Cachet.
- Situé. — Fils fins et brillants. — Titre anglais.
- Saillie arquée, recouverte de poils. — Sert à appeler. — Isolé. — Possessif. — Démonstratif.
- Recueil. — Emploi de moyens adroits pour tromper. — Vase demi-sphérique.
- Rivière qui se jette dans le Colorado. — Événement terrible (figuré). — Ville d'Italie.
- Se dit de toute courbe fermée et allongée. — Époque. — Yacht de course.
- Parle très haut. — Grand bassin naturel.
- Particule affirmative anglaise. — Ville de Yougoslavie. — Canal dans lequel coule une rivière.
- Pronom personnel. — Fosse souterraine où l'on dépose les grains. — Air qui se déplace. — Conjonction.
- Qui a ou affecte une sensibilité un peu romanesque.

- Nom de deux muscles pairs. — Cellule capable d'englober et de digérer des particules organiques.
- Les différentes parties d'une habitation. — Troublée, exaltée (fig.).
- Ex-reine de Serbie. — Patrie du chimiste J.-B. Dumas.
- Imites la voix. — Bière anglaise. — Pronom personnel.
- Substantif. — Terme du jeu de tennis. — Liqueur.
- Terminaison. — Privé du sens de l'ouïe. — Orge préparée pour faire de la bière.
- Pris prépositivement. — Blessure d'un membre écrasé. — Titre auquel les monnaies doivent être alliées ou fabriquées.
- Nid où l'on dispose les œufs pour une couveuse. — Ville d'Italie, prov. de Modène.
- Bière fabriquée avec du malt peu torréfié. — Demande avec instance. — Mère de Seth.
- Ile de l'océan Atlantique. — Opérations d'une armée devant une place. — Puits naturel creusé en forme de gouffre, dans la région des Causses.
- Aride. — Du verbe lire. — Possédent.
- Les chefs de l'Eglise romaine. — Conjonction. — Possessif.
- Calcaire cristallin, grisâtre. — Vase de verre.
- Polir l'intérieur d'un tube. — Poème dramatique qui excite le rire.
- Avoir un certain poids. — Petite drainerie pour enfants.

en frissonnant dans l'immense salle à manger.

La duchesse, le regard fixe aux poutrelles du plafond, fut distraite de ses méditations au moment où, toutes les chances pesées, elle se disait avec un mauvais sourire :

— Il viendra !

III

MAITRE GILLES POURCAIN

LE DÎNER était achevé.

Il avait été bref.

Ni la duchesse ni sa petite-fille n'étaient en humeur de causer.

Blanche venait de quitter la salle où la table des deux femmes semblait un point perdu dans l'espace. Elle emportait sur son front le froid baiser que chaque soir sa grand-mère y déposait.

L'Italienne restait seule au milieu de cette sorte de réfectoire aux boiserie brunes au-dessus desquelles courait une tapisserie de haute lisse très ancienne représentant un paysage peuplé d'ibis étranges et d'échassiers extraordinaires circulant parmi des ruines de temples et des marais aux eaux bleues.

Les dressoirs reflétaient, aux facettes des pièces d'argenterie ou des faïences curieuses, la lueur des cinq bougies d'un candélabre de vermeil dont la clarté tombait en plein sur le visage parcheminé de la duchesse.

Hélène de Montalte avait environ soixante-cinq ans.

Elle avait été belle autrefois, belle à se mettre à genoux devant elle, comme aux pieds d'une madone.

Mais sa beauté, même en ces temps lointains, était du genre imposant et royal.

La critique n'avait pu mordre sur sa réputation.

A vingt ans, elle était devenue duchesse de la Roche-Villars, un des grands noms de France. Le duc s'était épris de sa beauté à son passage à Rome et l'avait épousée.

A quarante-sept, elle était restée veuve, puissamment riche par elle-même et par son mari, avec une fille unique mariée au marquis de Charnay Hautmont qui devait mourir jeune comme sa femme en ne laissant pour seule héritière que cette Blanche de Charnay si mal gardée par son aïeule.

A cette pensée, les traits de la duchesse se contractaient; une expression farouche s'y imprimait; la flamme de ses yeux perçants menaçait un être absent.

Quelles résolutions s'agitaient dans ce crâne où l'orgueil de la race faisait bouillonner toutes les colères et les révoltes contre une telle flétrissure ?

Comment entendait-elle sauvegarder l'honneur de son héritière et réserver l'avenir ?

Les ongles rentrés dans la paume de ses mains, comme des griffes de tigresse irritée prête à déchirer sa proie, elle réfléchissait depuis dix minutes, quand elle se redressa violemment et appuya le doigt sur un timbre.

La vieille femme de chambre se présenta au coup de sonnette.

Fanée comme une figure confite, la peau tannée, avec des deux noirs de Silicienne, osseuse comme sa maîtresse qui l'avait prise quarante ans plus tôt dans une de ses terres des environs de Milan, elle se tint debout devant elle en attendant ses ordres.

— Mademoiselle de Charnay est remontée chez elle ? demanda la duchesse.

La Milanaise s'inclina.

— Elle est seule ?

— Oui.

— Les gens ?

— Soudent à l'office.

— Que disent-ils ?

— Rien qui vaille la peine d'être rapporté.

— Vois donc, Léna, si le régisseur est avec eux.

Léna, diminutif amical de Maddalena, Madeleine.

— Il s'appelle ?

— Gilles Pourcain... Tu le reconnaîtras... celui qui nous attendait à l'arrière.

— Un petit homme roux ?

— Précisément.

— Madame veut le voir ?

— A l'instant, Va.

La Milanaise sortit.

— Cette pauvre Léna m'est dévouée, murmura la duchesse. Elle pourra me servir.

Elle laissa errer son regard gris sur les ibis et les hérons de la tapisserie pour tromper son impatience.

Elle n'attendait pas longtemps.

Le régisseur était aux cuisines prêt à recevoir les ordres de sa hautaine maîtresse.

Ce Berrichon mérite deux lignes de description.

Il tenait du griffon et de l'homme. On a vu des singes d'un physique plus agréable, et certains épagnouls ont le museau moins velu que sa figure.

Léna l'avait peint en peu de mots.

Gilles Pourcain, fils de régisseurs depuis trois générations au service des la Roche-Villars, était un petit homme roux. En lui tout était roux, la peau, les yeux, le poil et jusqu'à l'habit.

Le nez aplati sortait d'un véritable buisson ardent. La barbe hirsute envahissait le blanc des yeux. Le front seul offrait aux regards étonnés un espace découvert dans cette face abondamment fourrée, comme une plaine entre deux taillis.

Au surplus, trapu, vigoureux et carrément planté. Pourcain devait être d'une astuce peu commune; on devinait en lui une ruse de fauve et des allures de loup-cervier dont les yeux clignotants le jour voient clair dans les ténèbres.

Pourcain vivait, en effet, plutôt la nuit que le jour.

Les braconniers n'avaient pas bon temps avec lui. Il leur tombait sur le dos au moment où ils s'y attendaient le moins, toujours à l'affût, non pour saccager le domaine, mais pour le défendre.

Il ne quittait ses bottes que pour dormir et portait d'un bout à l'autre de l'année un vieux sarrau de velours feuille morte dont il était impossible de deviner la couleur primitive.

Ce Berrichon s'avança sans embarras vers sa maîtresse, sa casquette ronde à la main.

— Asseyez-vous, Pourcain, ordonne-t-elle. J'ai bien des choses à vous dire, mon ami.

Le régisseur se posa sur le bord de la chaise et caressa d'un sourire de chien dévoué le visage de sa maîtresse.

Disons tout de suite que ce dévouement était sincère.

— A vos ordres, madame, dit-il. On est content de vous voir ici. On avait peur qu'à la fin vous ne nous abandonniez et que l'idée ne vous vint de vendre le domaine, un vrai malheur pour nous !

— Vous en seriez fâché, Pourcain ?

— Oui-dà. De puis tant d'années que nous y sommes comme chez nous !

— Vous êtes satisfait de votre condition ?

— On serait fièrement difficile si on se plaignait. Il n'est rien qui vaille la Jonchère, de Châteauroux à Loches, et j'en suis quasiment le maître, sauf votre respect, puisque j'y commande tout seul. On vous aime dans le pays. Grâce à vous, on n'y manque

de rien. Du bois aux pauvres gens, du pain à ceux qui en manquent, de l'ouvrage à tout le monde; c'est une bénédiction. Je ne le dis pas par flatterie. Ça dure pour nous depuis plus de cent ans, de père en fils. Un fameux bail et comme on n'en voit pas deux dans l'arrondissement.

— Ainsi, je peux compter sur vous, Pourçain ?

Le vieux régisseur regarda la duchesse en écarquillant les yeux.

— Compter sur moi ?... balbutia-t-il.

— J'entends que si j'ai besoin d'un service, je peux vous le demander.

— Madame la duchesse veut rire.

— Je ne raille pas, Pourçain.

— Alors, vous n'avez qu'à parler.

— Quoi que je vous commande ?

— Certes.

— Même si la chose est grave ?

— Oui bien ! Vous me diriez de tirer sur un chrétien que je le tuerais comme un renard ou un lapin.

— C'est justement ce dont il s'agit.

Pourçain se rejeta vivement en arrière.

Puis il se prit à rire dans sa barbe.

— C'est une épreuve, dit-il. Madame ne veut de mal à personne.

— Peut-être.

Pourçain appuya ses deux mains à la table et ses petit yeux marrons interrogèrent la vieille dame avec une curiosité palpitante.

— Vous allez comprendre ce que j'attends de vous, dit-elle. N'avez-vous rien remarqué chez mademoiselle de Charnay quand elle est entrée au château ?

— J'ai vu que mademoiselle est pâlotte et souffreteuse...

— Mademoiselle de Charnay est souffrante, en effet, et voici pourquoi. Un misérable, le fils d'un fermier de la maison, abusant de sa jeunesse, au château de Boissy, l'a trompée...

La duchesse posa un doigt sur ses lèvres.

À cette révélation inattendue, le régisseur demeura bouche bée.

La duchesse continua :

— C'est ce malheur que je viens cacher ici. J'ai pu vous le confier sans crainte. Vous êtes un vieux serviteur de la famille. Il faut que les autres l'ignorent... Vous les tiendrez occupés au loin. Connaissez-vous un médecin dans le pays ?

— Un ami, le docteur Campayrol de Preuilly, dit vivement Pourçain.

— On peut se fier à lui ?

— J'en réponds, madame la duchesse.

— Bien. Inutile de l'avertir dès maintenant. J'arrive au fait. Vous m'écoutez, Pourçain ?

— De toutes mes oreilles.

— Il peut se faire que le misérable dont je vous parle essaye de revoir mademoiselle de Charnay.

— J'entends bien.

— Mademoiselle de Charnay ne sortira pas du château.

— La maison est vaste.

— D'ailleurs la terrasse lui reste, si elle juge à propos de prendre l'air.

Pourçain redoubla d'attention.

— On ne peut parvenir à la terrasse et de là au château que par les deux ponts de pierre, continua l'Italienne.

— C'est juste, mais il y a les chiens de garde qui ne sont pas doux. On les lâche à la tombée du jour.

— Vous les tiendrez à la chaîne, Pourçain.

Le régisseur étendit les bras, en homme qui ne comprend plus. L'intention de sa maîtresse lui échappait.

— Mademoiselle de Charnay occupe l'appartement du midi, reprit la duchesse. Le balcon est facile à escalader. Donc, pour arriver jusqu'à elle, il faut franchir trois obstacles...

— Les murs du parc d'abord.

— Justement.

— Les fossés ensuite.

— Vous avez raison.

— Et enfin le balcon.

— Tout cela n'est qu'un jeu pour un homme vigoureux et déterminé. Mais vous veillerez nuit et jour, Pourçain.

— C'est mon habitude. L'homme n'entrera pas, je vous en donne ma parole.

L'Italienne regarda le régisseur avec une profonde mansuétude.

— Il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'il entre, mon ami. Mademoiselle de Charnay doit lui réclamer ses lettres... Il les apportera... j'en suis certaine...

— Ah !

— Seulement, quand on est entré, il faut sortir.

Le front de Pourçain se creusa d'un sillon.

— Vous avez compris ? dit la duchesse.

— À peu près.

— Entre un amoureux qui sort et un malfaiteur qui s'enfuit, où est la différence, surtout la nuit ?

— C'est que, fit Pourçain en hésitant, ce sera un grand scandale, madame la duchesse...

— C'est mon affaire...

— Mais...

— J'étoufferai le scandale et cet homme aura subi son châtiment. Je le hais !

— C'est votre volonté ?

— Oui.

— Bon. Je veillerai.

— Pas un mot à personne !

Le régisseur se leva. Il se dirigeait tête basse, vers la porte, quand la duchesse le rappela :

— Pourçain !

— Madame la duchesse...

— Si mademoiselle de Charnay vous donne quelque lettre à jeter à la poste, vous obéirez sans observation.

— Bien, madame la duchesse.

— Je compte sur vous, Pourçain, et je n'oublierai pas vos services... Allez.

Gilles Pourçain n'avait pas l'épiderme sensible et ses nerfs étaient à l'épreuve; mais, après cette conférence, il avait besoin de respirer et de mettre de l'ordre dans ses idées.

Cette aventure troublait la monotonie de son existence. Jamais, depuis quarante-huit ans qu'il était né, à deux cents mètres de là, dans un coquet pavillon au bord d'une large pièce d'eau, et qu'il vivait au fond des bois, il ne s'était attendu à des tragédies dans ce domaine dont il était le maître après Dieu, comme un capitaine à son bord.

Ce n'était pas un coup de fusil de plus ou de moins qui l'inquiétait.

Il passait pour le premier tireur du pays, et la peau d'un inconnu ne lui paraissait pas beaucoup plus intéressante que celle des chevreuils ou des bécasses qu'il criblait de son plomb.

Mais il prévoyait, à la suite de cette exécution, tout un tracé d'enquêtes, de gendarmes, de procureurs, une arrestation sans doute et, pour un homme d'ordre, conseiller municipal de sa commune et considéré dans le pays, c'était dur.

Pourtant il n'hésitait pas.

C'était à la duchesse qu'il devait ses loisirs, l'abondance dont il jouissait. Il aurait mieux aimé se faire amputer d'un membre par son ami, le docteur Campayrol, que de renoncer à sa place.

Puis l'affaire offrait peu de risques. La nuit, en effet, comment distinguer un galant d'un malfaiteur ?

Toutefois Pourçain se demandait s'il n'y aurait pas moyen d'obéir sans se charger la conscience d'une mort d'homme.

Cette idée le tracassait.

Il se promit de réfléchir, de chercher.

En tout cas, il se dit qu'il fallait paraître innocent comme l'enfant qui vient de naître et demeurer en apparence étranger aux intrigues de la maison.

En repassant à l'office, il avait donc l'air aussi tranquille que s'il eut simplement rendu ses comptes à sa maîtresse et pris des ordres pour une promenade ou une chasse.

Une demi-heure après, il s'en allait chez lui en sifflant une fanfare et traversait la terrasse sous le balcon de mademoiselle de Charnay quand une voix douce l'appela.

Il releva la tête.

Une ombre se penchait vers lui.

— Monsieur Pourçain.

— Plait-il ?

L'ombre tenait un papier à la main.

— À porter demain matin à la poste... supplia la voix douce. Envoyez quelqu'un.

— C'est pressé ?

— Oui.

— Ce sera fait.

— Merci.

L'adresse portait :

« M. Georges Dambert à la grande « grande ferme du château de Boissy, « par Neauphile-le-Vieux (Seine-et- « Oise.) »

Le billet ne contenait que ces mots :

« On m'a enlevée si brusquement « que je n'ai pu ni vous parler ni vous « écrire. Je suis enfermée au château « de la Jonchère, canton de Preuilly « (Indre). Je veux vous voir, peut- « être pour la dernière fois. Ma fe- « nêtre est à l'angle sud, en face d'un « pont. Elle restera éclairée la nuit. « Venez. Je vous aime ! »

IV

PÉCHÉ DE JEUNESSE

Boissy, le château que madame de la Roche-Villars et sa petite-fille venaient de quitter précipitamment, est une résidence princière des environs de Versailles.

Situé aux abords de la forêt de Marly, il comprend un parc très étendu, des bois et deux énormes fermes.

La principale était alors occupée par les Dambert.

Elle touche aux communs du château et n'en est séparée que par les murs du parc.

Les Dambert étaient fermiers.

Mais il y a fermiers et fermiers comme il y a fagot et fagot. Ceux-là étaient des cultivateurs importants, cossus, ayant un gros sac, et Simon Dambert, le père, qui était veuf, ne se serait pas laissé couper le cou, faute de cent mille écus et davantage.

Cent mille écus ne sont pas la mer à boire, sans doute. On en parle comme d'une bagatelle depuis que les milliards sont dans toutes les bouches, et on les traite en quantité négligeable.

Mais on en disait autant des Chinois qui sont quatre cents millions, une mer humaine.

Les langues sont parfois légères. Georges Dambert était fils unique.

C'est à Boissy, dans la maison de ferme aux murs blancs, aux persiennes vertes, aux toits mansardés, au milieu d'un quadrilatère de bâtiments d'exploitation, qu'était né celui que, dans sa colère, la vieille duchesse traitait de misérable.

On peut être misérable de deux façons : parce qu'on est dans le malheur et la pauvreté, ce qui est une condition déplorable et commune; ou parce qu'on est digne de mépris et de haine, capable de tout, au total un drôle de la pire espèce.

Georges Dambert n'était misérable dans aucun des deux sens du mot.



10c.
**POURQUOI
PAYER
PLUS ?**

The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

Le meilleur de tous les attrape-mouches. Propre, rapide, sûr et peu coûteux. Demandez-le chez votre Pharmacien, votre Epicier ou votre Marchand Général.

Quel Régime de Choix ?



Pour bridges et thés d'après-midi, les sandwiches au Paris-Pâté sont un vrai délice. Délicat... exquis... un véritable régal.

PARIS-PÂTÉ
PARIS MEAT PATTY



ANTALGINE

soulage vite maux de tête, migraine, névralgies, mal de dos, douleurs périodiques, rhumes, grippe, etc. Facile à prendre, plus soluble que les tablettes.

En vente partout 25c et 75c

12 VERGES DE CRÊPE À ROBES \$3.29

Soie rayon anglaise importée. Modèles fleuris et de fantaisie. Couleurs à la mode. Largeur de 36 pouces. Notre prix régulier, 75c la verge. Longueur de 4 verges. Livraison C. O. D., plus quelques sous d'affranchissement. Remboursement si non satisfaction.

TEXTILE MILLS

Dépt. S. L. Montréal

Coupon d'abonnement
LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de 3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (États-Unis; \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.

975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

ACTIVEZ LA BILE DE VOTRE FOIE -

Et vous vous lèverez le matin frais et dispos

Le foie doit sécréter chaque jour deux litres de bile dans vos intestins. Cela est absolument indispensable à la digestion. Autrement, les aliments séjournent dans les intestins et se gâtent. Vous avez des gaz d'estomac et vous souffrez de constipation. Votre organisme s'empoisonne peu à peu; vous vous sentez déprimé, vous voyez tout en noir.

Il ne suffit pas toujours, pour atteindre le mal, de stimuler les intestins. Vous devez aussi traiter le foie. Ces excellentes Petites Pilules Carter pour le Foie feront sécréter les deux litres quotidiens de bile: vous vous rétablirez rapidement. Inoffensives et douces, elles activent la sécrétion de la bile. Elles jouent le même rôle que le calomel mais ne contiennent ni calomel ni mercure. Demandez les Petites Pilules Carter pour le Foie! Refusez tout succédané. 25c.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____

Au physique, c'était ce qu'on appelle un beau mâle de vingt-trois ans, sanguin, exubérant, fort comme quatre, emporté jusqu'à la violence, grand, brun, avec une peau veloutée, de jolies moustaches soyeuses, des cheveux abondants, une bouche rieuse, des yeux, des yeux surtout, fiers et audacieux, et quand il voulait, caressants comme un sourire d'enfant à sa mère.

Georges Dambert avait l'élégance innée, la grâce souple et nerveuse, comme d'autres ont l'éloquence ou l'imagination. Il avait de plus la parole facile, une verve entraînant et une gaieté de bon aloi qui éclatait à tout instant comme une fusée et défilait la tristesse et l'ennui.

Il était né pour aimer et pour être aimé.

Est-ce qu'on résiste à ces héros de l'amour créés pour vaincre et triompher en se jouant?

Quand Georges Dambert riait, et il riait souvent, ses lèvres découvraient deux rangées de belles dents.

Le vieux Dambert était une manière d'Hercule rustique. La mère de Georges avait passé dix ans pour la plus belle blonde, de Versailles à Houdan.

Le fils était superbe, c'est le mot.

Au moral, ce Georges avait de l'honneur, à sa manière du moins. Il n'aurait pas trahi un ami, moins encore dérobé un million trouvé dans un chemin creux. Il était assez chevaleresque pour prendre, au risque de se faire crever la peau à coups de poignard, la défense d'un être faible contre dix coupe-jarrets; mais les femmes, que sa vue troublait, troublaient sa tête volcanique.

L'attraction était réciproque.

Il est imprudent partout de placer une meule de paille à côté d'un brasier.

Georges Dambert était, selon les cas, la meule ou le brasier.

Le fermier de Boissy avait eu de l'ambition pour son fils quand celui-ci n'y songeait pas.

Il l'avait envoyé à Louis-le-Grand, où son héritier ne s'était distingué que tout juste. Le collègue se tenait vers le milieu de sa classe. Ce n'était pas qu'il manquât de génie, mais les livres n'étaient pas son affaire.

Il ne rêvait qu'aventures. Tout ce qui était exercices du corps, gymnastique, courses, luttes, escrime ou natation l'attirait. Les versions lui plaisaient moins qu'un bon pugilat. Ce qu'il admirait surtout chez les Grecs, c'étaient les jeux du stade et les luttes homériques des athlètes.

A vingt ans, il tira au sort.

L'armée ne voulut pas de lui et les docteurs de la Sorbonne le firent bachelier.

Il prit ses inscriptions à l'Ecole de droit.

C'était un moyen de rester à Paris dont la fièvre le brûlait.

Là, il fit son droit comme il avait fait ses neuf ans de collège.

On le voyait rarement place du Panthéon; mais, en revanche les salles d'armes, les leçons de boxe, de canne et—voilez-vous la face—de savate, n'eurent pas d'amateur plus frénétique.

A vingt-deux ans, il tirait le pistolet comme un ange et l'épée comme le capitaine Fracasse.

Avec sa canne, il aurait tenu en respect dix hommes armés de couteaux, de broches à rôtir, de fleurets ou de sabres de cavalerie.

Et gai, joyeux, florissant de santé et de belle humeur, sachant de ce qu'on enseigne aux cours ce qu'il faut pour se dire modestement qu'on a tout à apprendre, franc buveur, amoureux des jupons, fait en un mot pour donner de la joie à une douzaine de spleenétiques.

Lui, un misérable!

Allons donc!

C'était l'exubérance de la vie, la folie de la jeunesse, la joie d'une maison, le rayon qui réchauffe, la chanson qui réveille.

Et poète à ses heures, chantait l'amour en sourdine, mais sans se perdre dans les nuages, avec d'exquises tendresses, en paladin prêt à se faire tuer pour sa dame, mais à la condition d'être payé de retour.

Disons-le hardiment, quelque paradoxale que puisse paraître cette affirmation:

Il avait aimé avec ardeur, follement, Blanche de Charnay, comme elle l'avait aimé lui-même, mais sans l'ombre d'une arrière-pensée.

Et croyez-moi, c'est aussi beau que rare en ce temps où la cupidité et le calcul priment tout.

Georges Dambert était un chevalier, un paladin des temps héroïques.

Il y avait eu là un oubli, un enivrement, une de ces minutes d'ivresse pendant lesquelles on ne sait où l'on vit, si c'est au ciel ou sur la terre.

Georges Dambert était tout flamme. Blanche de Charnay était malade, mourante, malgré ses seize ans fleuris et l'opulence qui l'entourait.

Et sa maladie était navrante, lamentable.

Elle s'appelle l'ennui.

La pauvre orpheline vivait seule dans son hôtel de Paris, seule dans son grand château de Boissy, car c'est être isolée que de n'avoir pas de camarades de son âge, d'être sous la férule de gouvernantes anglaises, allemandes, de mercenaires en un mot, qui vous font travailler par ordre, jouer par ordre, respirer par ordre, sans cesse et sans relâche.

Sa seule parente, c'était sa grand-mère, et sa grand-mère ne la tutoyait pas deux fois par an.

On l'appelait à quatre ans made-moiselle!

C'est ainsi qu'elle avait grandi, fleur sans soleil, oiseau frileux repliant ses ailes pour éviter le froid qui l'enveloppait.

Puis un jour de printemps, aux vacances de Pâques, dans une excursion à Boissy, elle aperçut la figure ouverte de Georges Dambert.

Ce fut pour elle la révélation de la jeunesse.

Pendant trois ans ses bons moments furent ceux qu'elle passa au château de Seine-et-Oise.

Alors elle entraînait son institutrice du château solennel et morose aux communs, des communs à la ferme où elle trouvait le mouvement et la vie.

Georges Dambert voyait les yeux de la pauvre fille chercher les siens comme un noyé étend les bras vers la branche qui peut le sauver.

Un courant de sympathie emporta à toute vitesse l'héritage qui allait à cette jeunesse comme les arbres d'une futaie montent vers le soleil qui les vivifie.

L'institutrice, miss Bessie, la calomniée, était une rêveuse.

Pendant qu'elle songeait aux brouillards de la Tamise, les deux amis se rejoignaient sous les ombres du parc et échangeaient des phrases caressantes dont le sens était:

— Je vous aime.

Enfin, un soir de printemps, un rendez-vous s'était donné, innocent comme les autres dans la pensée de la jeune fille, moins innocent peut-être dans l'âme de l'amoureux incapable de maîtriser ses émotions. Pourtant il était bien résolu à s'éloigner. Il ne voulait que dire à mademoiselle de Charnay un dernier adieu et partir.

Blanche vint confiante à ce rendez-vous.

Elle s'en alla perdue.

L'explosion avait eu lieu, comme l'éclair sillonne un nuage et foudroie au moment où on y pense le moins.

Elle avait éclaté sous les grands arbres, à l'abri d'un de ces kiosques qui se trouvent dans tous les parcs, au milieu du silence religieux du soir, des parfums de la sève de mai, dans l'ombre de la nuit qui tombait.

Elle ne devait pas se renouveler.

Le lendemain, Georges Dambert, irrité contre lui-même, épouvanté, regagnait Paris tandis que la duchesse, ignorant le désastre, emmenait la coupable désespérée sous le ciel bleu de l'Italie.

Le mal était fait et sans remède.

Certes, il y avait eu une faute terrible par ses conséquences; mais un crime!

Dans les angoisses de ses nuits solitaires, la malheureuse enfant pleura cette minute d'égarement de toutes les larmes de ses yeux.

Sans confidence, n'osant se confier à personne, elle dévora longtemps sa honte en secret.

Quand il lui fut impossible de douter, elle écrivit à son ami d'un instant et lui apprit tout.

Georges Dambert était énergique, mais il fut atterré. Il comprit dans quelle impasse il s'était jeté. Pauvre, Blanche de Charnay n'aurait eu rien à craindre. Son ami serait devenu son mari avec délices.

Riche comme elle l'était, issue d'une famille si haute, soumise aux volontés de sa grand-mère, dont l'inflexible orgueil était connu, trop jeune pour disposer d'elle-même, elle n'avait qu'un parti à prendre: celui de courber la tête et d'attendre.

Georges Dambert, frémissant, était paralysé par cette épée de Damoclès suspendue sur sa tête; l'accusation d'un calcul honteux et d'une infamante séduction.

La redoutable aïeule, occupée de la gestion de ses biens et de ses relations mondaines, ne se doutait de rien.

Un jour vint où la lumière se fit soudainement pour elle.

La scène fut courte.

L'Anglaise, qui n'avait pêché que par négligence, supporta le premier choc d'une colère concentrée et féroce.

— Faites vos malles et partez, ordonna la duchesse.

L'institutrice obéit.

Une heure après la triste découverte, une voiture stationnait devant le perron du château de Boissy.

Le soir même, madame de la Roche-Villars emmenait sa petite-fille à Tours où elle passait la nuit avec elle.

Le lendemain matin, elle poursuivait sa route et alla s'enfermer au fond du Berry.

Elle n'avait eu besoin ni d'interroger la coupable, ni de s'informer. Elle comprenait tout. Elle voua une haine implacable à l'auteur de tant de honte, un désastre pour l'orgueil de cette illustre maison.

Personne du reste ne devait être plus violemment frappé de cette catastrophe qu'il ne l'était lui-même.

Il en fut métamorphosé et perdit tout à coup sa gaieté et son insouciance.

Du penchant qui l'emportait vers le plaisir à outrance et de ses élans de jeunesse qui n'étaient que l'expansion d'une vigueur trop violente pour être contenue, il ne lui resta qu'un immense amour pour la malheureuse enfant à laquelle il faisait verser tant de larmes et qui n'eut pas pour lui un mot de reproche.

Lorsqu'il reçut la lettre qu'elle lui adressait de sa prison du Berry, il n'hésita pas une seconde.

Il embrassa son père, prétextant un voyage chez un de ses camarades d'é-

tudes, courut à Paris et, le lendemain, prit son billet pour Châteauroux.

Il y arriva le soir même, vers trois heures.

Il lui était facile de s'orienter à l'aide d'une carte sans rien demander à personne.

Il loua un véhicule et se fit conduire à Buzançais, d'où il le renvoya.

De Buzançais à la Jonchère il restait environ quatre lieues à franchir dans la campagne, simple promenade pour un solide marcheur comme lui.

Il calcula qu'il devait être au château vers dix heures.

A l'heure dite, il entra dans la longue avenue de hêtres centenaires.

De tous côtés, la campagne était silencieuse et déserte. Rien de plus morne que ce paysage plat et marécageux où l'on n'apercevait ni une mesure ni une lumière.

Ce sont partout des bois dénudés et des prés fangeux où se noient des joncs et des plantes aquatiques.

Un brouillard vaporeux, irisé par les rayons de la lune, flottait au-dessus des prairies en s'accrochant aux branches des taillis comme la toison d'un troupeau aux broussailles des chemins.

Une tristesse profonde envahit l'âme de ce voyageur qui avait déjà tant de raisons de mélancolie.

Bientôt il aperçut la grille du parc qui coupait l'avenue et lui barrait le passage.

Cette grille était fermée.

Que faire ?
Georges Dambert, en se cachant derrière un tronc d'arbre comme un voleur qui redoute d'être surpris, distinguait avec un serrement de cœur les fleurons d'or et l'écusson supporté par deux lions héraldiques.

Jamais la distance qui le séparait de son amie — ce nom seul lui amenait aux lèvres un flot d'amertume — ne lui avait paru si infranchissable qu'en face de cette immensité au milieu de laquelle il était perdu.

Devant lui, autour de lui, partout, ce n'était qu'une forêt vaste comme l'infini.

Et la nuit s'avancait !
Les derniers sons d'un cor de chasse attardé qu'il entendit au loin lui désignèrent à peu près l'emplacement du château.

Une sorte de chemin de ronde contourne les murs du parc.

Il le prit.
Longtemps il dut le suivre. Enfin, il aperçut dans une large clairière, coupée à travers bois, une lointaine esplanade où brillaient quelques lumières.

Blanche devait être là.
Son cœur battit violemment.
Il fallait franchir un saut de loup très profond et très large, fermé par des murs à pic.

En quelques efforts ce fut fait.
Alors Georges respira. Il était dans la place.

Il se rapprocha des lumières avec des précautions infinies en s'arrêtant pour ainsi dire à chaque pas afin d'étudier le terrain.

Rien n'entravait sa marche.
Ce parc, c'était la tranquillité, le calme du désert.

Des ombres passaient devant l'envahisseur, mais c'étaient des ombres inoffensives, effrayées plutôt qu'effrayantes, des chevreuils dont le galop bruissait dans les feuilles sèches, des lapins regagnant leurs terriers, des canards qui s'abattaient dans les flaques avec des clapotements d'eau qui rejaillissent.

Georges Dambert s'orienta, comme un marin, en regardant les étoiles.

Le billet de Blanche disait que sa chambre était dans le pavillon du Sud.

Il arrivait de ce côté.

Bientôt il sortit des bois et se trouva à la lisière des pelouses au milieu desquelles se dressait la masse noire du château.

Les persiennes du rez-de-chaussée étaient closes.

A quelques endroits seulement des lueurs filtraient entre les lames et se reflétaient dans les eaux stagnantes des douves.

Une bougie qu'une main invisible approcha des rideaux, à la fenêtre d'angle du premier étage, fit tressaillir le jeune homme.

Mademoiselle de Charnay tenait sa promesse.

Il était attendu.

Le phare de l'amour s'allumait pour le guider.

Mais peut-être on veillait aux abords de la maison.

Etait-ce l'heure du rendez-vous ?

Georges Dambert, le cœur palpitant, s'appuya au tronc marronnier dont les branches dégarnies de feuilles couvraient un large espace et prêtait l'oreille.

Quelques massifs d'arbustes, des groupes de grands arbres émaillaient les pelouses, mais leur immensité représentait dans son ensemble une étendue plane et dénudée jusqu'aux taillis d'où il était sorti.

De son marronnier, il distinguait très nettement la terrasse et les abords du pavillon où brillait la lumière.

Tout était fermé.

Les communs, masqués par le château ou les futaies du parc, devaient être loin.

Il est des minutes longues comme des heures.

L' amoureux cherchait les moyens de parvenir auprès de celle qu'il aimait, quand une silhouette de femme se plaça près de la croisée en interceptant la clarté de la bougie.

C'était le moment.

Georges Dambert s'élança hors de l'ombre qui le protégeait.

En deux bonds il fut au bord des douves.

D'un pas rapide, il traversa le pont de six arches jeté sur les fossés et se trouva sous le balcon.

Aussitôt, comme si on eût deviné son approche, la fenêtre s'ouvrit.

La femme entrevue s'avança jusqu'à la rampe de fer et se pencha sur le vide.

En même temps, une voix émue demanda :

— Georges, est-ce vous ?

Le cœur de l' amoureux bondit dans sa poitrine ; ses tempes battirent.

C'était elle.

Il leva les yeux et dit :

— Oui, c'est moi.

V

PAR ESCALADE

GEORGES DAMBERT n'était pas embarrassé pour rejoindre celle dont la voix l'appelait.

Pour serrer dans ses bras cette frêle et charmante créature, il aurait risqué vingt fois sa vie.

Il n'en était pas besoin.

L'assaut fut vite donné.

L'étudiant, en s'aidant du soubassement des murailles, coupées en assises évidées, s'enleva jusqu'au balcon et, à la force du poignet, il le franchit d'un saut.

Blanche tomba dans ses bras, prête à défaillir.

Si quelque rôdeur avait été caché derrière les massifs plantés çà et là, aux abords de la terrasse ou à l'abri des lions de granit placés comme deux sentinelles à l'entrée du pont, il aurait vu deux ombres s'enlacer, la plus grande enlever l'autre étroitement

serrée. La fenêtre se referma quelques secondes après.

Il aurait entendu de plus un léger bruit dans un fourré de noisetiers et de spirées mêlés d'arbres verts, à cent pas des douves.

Un homme en sortit à demi en avançant la tête sous un rayon de lune, comme une biche qui évente l'espace avant de se découvrir.

Puis le corps entier se glissa dehors.

L'homme se planta le doigt au milieu du front, comme s'il venait de fouiller sa cervelle et d'en faire jaillir une idée lumineuse, et, courbé en deux, en longeant la muraille des des douves, il tourna à l'angle du château et disparut.

C'était Gilles Pourçain, fidèle à sa consigne.

Il venait en effet d'avoir une idée et il allait la mettre à exécution.

On verra comment.

Mademoiselle de Charnay regardait son ami avec des yeux pleins de larmes.

Lui, il s'était mis à genoux et contemplait avec douleur le visage amaigri de la jeune fille.

Les semaines atroces d'inquiétudes et de honte y gravaient leurs tortures en traces profondes.

— Pardon ! pardon ! murmurait-il en tenant les mains frêles de Blanche entre les siennes.

— Je n'ai rien à vous pardonner, Georges, lui dit-elle d'une voix mourante. C'est le malheur qui me poursuit. J'ai été faible et lâche. J'en suis punie cruellement, mais plus je souffre pour vous, plus je vous aime... croyez-le bien !

Elle souriait à travers ses larmes.

Ses traits fins et délicats exprimaient à la fois le chagrin des séparations forcées et la joie de revoir cet ami de cœur, cause de tant de chagrins pour elle. Il y eut un silence.

Qui ne connaît ces minutes où le langage des yeux humides et ravis est plus éloquent que toutes les paroles !

Il n'était pas besoin de voir longtemps ces deux êtres pour comprendre qu'ils s'aimaient violemment pour ainsi dire, que leurs âmes allaient l'une à l'autre, emportées par un courant irrésistible.

Et, en vérité, ils étaient faits pour se compléter.

Si les alliances se traitaient moins en raison des convenances arbitraires du monde, plus pour le salut et la beauté de la race humaine, ce sont des unions pareilles qu'il faudrait acclamer.

Lui fort et souple, taillé — qu'on nous pardonne cette similitude par trop mythologique — en Apollon qui s'ignore, bon enfant et batailleur, tout en dehors, bouillonnant comme un cratère, brun comme dut être Adam au sortir des mains du Créateur ; elle, blonde comme Eve, blanche et frêle, aux yeux bleus, avec des sourires d'ange soumis et résigné, toute mignonne de la tête aux pieds, du bout des ongles à la pointe des cheveux, grâce vivante et douceur incarnée !

Mais un abîme les séparait.

Lui, il était le fils des fermiers ; elle l'héritière des maîtres.

L'un était pauvre en comparaison de l'autre !

Georges Dambert n'avait pas de titres à mettre dans la corbeille de nocé à côté des diamants de famille de la fiancée.

Et pourtant elle s'était donnée à lui, mais dans une minute de surprise, d'affolement et d'erreur !

Le préjugé la tenait elle-même, à son insu, malgré son amour, malgré son enfant, malgré tout !

L'orgueil de sa grand-mère la dominait.

JEUNESSE !



DES milliers de femmes seraient jeunes, même après la quarantaine si elles n'étaient esclaves des maux particuliers à leur sexe, si la douleur ne les rendait nerveuses, irritables, incapables de goûter les bonnes choses de la vie !

Nous invitons ces femmes souffrantes à prendre régulièrement des **Pilules FEMOL**. FEMOL est mieux qu'un simple calmant : ce concentré végétal va à la source du mal, soulage la douleur, tonifie les organes particuliers au sexe féminin et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles.

Demandez donc FEMOL à votre pharmacien. Chaque boîte renferme une brochure médicale indispensable à la femme.

POUR LA JEUNE FILLE — POUR LA MAMAN — POUR LE RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

HEMORROÏDES

Soulagement rapide ou Argent remis

Des milliers de patients ont déjà été soulagés instantanément des douleurs causées par l'irritation hémorroïdale. Procurez-vous le Mentholatum, ce médicament éprouvé par des années d'usage, un bienfait merveilleux de la nature aux malades. Un tube de 30c vous apportera soulagement immédiat et confort durable. Canules gratuites sur demande, à Mentholatum Co., Fort Erie, N., Ont.

Agents demandés pour vendre des cravates. Profits de 140 %. Nous avons un choix très considérable. Les prix les plus bas. Commandes remplies par retour du courrier. Échantillons gratuits. Ontario Neckwear Company, Dépt. 23, Toronto.

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (États-Unis : \$1.75 pour 1 an, \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Souffrez-vous d'Indigestion?



Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de coeur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte de 120 pour \$1.00 ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENRG.
5920, Avenue Durocher
Montréal, P. Q.
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)



Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM. \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Et puis elle avait le culte de la famille.

Elle n'aurait pas osé désobéir à l'aïeule, tant le respect de cette autorité sans appel était ancré dans son âme, par suite de son éducation et des habitudes séculaires de sa maison.

— J'ai voulu vous voir, Georges, commença-t-elle avec effort... La duchesse sait tout...

— Donc vous avez tout dit?

— Non... Elle a tout deviné... tout, jusqu'à votre nom, Georges. Alors elle m'a ordonné... de vous écrire...

— Quoi donc?

— Que je dois vous oublier... que nous ne nous reverrons plus... Je n'ai plus voulu... C'était trop cruel pour vous et moi!

— Ah!

— J'aime mieux vous parler... afin que vous sachiez ce que j'ai dans l'âme!

— Notre situation est étrange, menaçante peut-être... Que décidez-vous?

— Que sais-je et que puis-je! Je voudrais être à vous toujours, Georges, ne pas vous quitter... vous appartenir... J'en serais fière. Je ne fais pas d'autre rêve... je vous le jure sur ma mère. Il y a un lien entre nous, d'ailleurs, cet enfant que je vous promets de défendre, d'aimer... d'entourer de toute la tendresse que j'ai pour son père. Plus il m'aura coûté de larmes... et vous voyez, dit-elle avec son admirable douceur, ce que j'en ai versé, plus je le chérirai... mais...

Elle hésita une seconde.

Sa poitrine se souleva dans un sanglot...

— On nous sépare, mon ami, acheva-t-elle. Je ne peux pas disposer de moi-même. Essayer de fléchir la résistance de la duchesse, ce serait une folie! Je vous ai défendu auprès d'elle, je me suis accusée... elle n'a pas même daigné m'écouter.

— Alors?

— Il faut obéir. Je n'ai pas le droit de disposer de moi-même. Je ne suis qu'une enfant et ne sais ce que durera notre séparation, mais j'ai voulu consoler... une dernière fois... vous répéter que je penserais à vous... sans cesse... que je ne vous maudis pas... que je vous aime enfin de toutes les forces de mon âme et qu'en me soumettant, j'espère en l'avenir.

Elle le fit asseoir en face d'elle, alla écouter aux portes pour s'assurer que personne ne les épiât et revint auprès de lui.

Et là, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, elle lui raconta la scène qui s'était passée quelques jours auparavant à Boissy, le renvoi de l'Anglaise, la fuite au Berry sans aucune explication, l'impossibilité où elle avait été de l'avertir, sa grand-mère ne l'ayant pas quittée une seconde; enfin, à son arrivée à la Jonchère, la déclaration de la duchesse et la défense de sortir du château qui devenait pour elle une prison.

Georges Dambert l'écoutait en silence, touché de cette résignation au malheur qui l'accablait et de la tendresse infinie avec laquelle elle lui parlait.

— Comme vous devez me haïr, Blanche! dit-il.

— Je ne vous hais pas! Je vous aime!

— Et pourtant vous consentez à cette séparation!

— Ne le dois-je pas?

— Peut-être...

— Que voulez-vous dire? fit-elle avec inquiétude.

Il se laissa glisser aux genoux de mademoiselle de Charnay et, enlaçant sa taille dans ses bras :

— Mais cet enfant qui va venir, demanda-t-il, qu'en fera-t-on?

— Oh! s'écria-t-elle. On ne me l'arrachera pas.

Et avec une sorte de violence :

— Il me restera du moins à aimer, en attendant que je puisse disposer de moi-même.

— Qui sait? murmura-t-il, le front assombri, le doute aux lèvres.

Elle réfléchit et secoua la tête.

— Non. Ce serait impossible! dit-elle.

Il reprit avec plus de fermeté :

— Votre coeur vous trompe! On tentera de faire disparaître cette vivante preuve de la faute.

— Crois-tu! fit-elle en se levant à demi.

— J'en ai peur.

Tout son être frissonna, mais aussitôt elle repoussa cette supposition avec horreur.

— Non! répéta-t-elle après un temps de silence. La duchesse m'a parlé avec indulgence, avec une bonté à laquelle je n'étais pas accoutumée. Elle ne voudrait pas me causer une si cruelle peine... me briser le coeur!... C'est absurde!

Il poursuivit avec défiance :

— On voudra vous garder pour un mariage de convenance... sauver cet avenir dont vous parliez tout à l'heure...

— Eh bien!

— Cet enfant devient un obstacle...

— Ah! que m'importe!

— A vous, sans doute... mais elle, cette femme si impérieuse et si fière, elle devra l'exécuter...

— Si je le pensais!

— Je n'en saurais douter...

— Le remède!...

— Ecoute-moi, s'écria-t-il en lui étreignant les mains; j'aurais voulu me taire. C'est une nouvelle lâcheté que je commets... une nouvelle infamie pire que l'autre à laquelle je t'entraîne, mais il y a cet enfant qu'il faut sauver. Tu m'aimes et tu le dis. Tu me l'as prouvé, mais entre nous je sens le monde qui te conseillera... et surtout cette femme hautaine qui peut te pardonner à toi, sa fille, son héritière, sa race, mais qui ne désarmera jamais devant celui qu'elle doit traiter de misérable.

Blanche tressaillait. Dambert surprit ce frisson qui la rendit plus pâle encore.

— Tu vois que je ne me trompe pas, prononça-t-il. Et je ne saurais lui en vouloir. Elle est justement irritée. Elle me juge bien d'ailleurs... J'agis en misérable à cette heure même où je me glisse comme un voleur dans sa maison; mais j'ai mon amour à défendre. Sur le point de te perdre, je sens combien je t'adore avec emportement, avec fureur! Tu es devenue ma seule pensée, mon but unique! Tant pis pour les vains préjugés du monde! Tu m'appartiens! Je te réclame. Je ne veux pas qu'on t'arrache à moi; qu'à force de m'entendre honnir et mépriser, tu finisses par me prendre, toi aussi, pour un misérable! Pour sauver mon amour, pour protéger cet enfant qui est à nous, il faut que tu sois près de moi, que je t'enlève aux influences qui me rendraient odieux et vil à tes yeux. Une heure de démence t'a perdue. Tu es à moi... Je vous garde, toi et ce petit être que nous chérissons et qui nous unit pour jamais!...

Elle baissait la tête, non pas indécise, mais troublée, craintive.

Il ajouta avec une fureur concentrée :

— Et qu'on sacrifierait peut-être à l'honneur d'une si noble maison!

Il mit tant d'ironie dans ces paroles que mademoiselle de Charnay s'arracha à son étreinte.

— Vous m'épouvantez, dit-elle.

— C'est que je prévois l'avenir. Plus je réfléchis, plus je tremble!

— Que faire donc?

— On a choisi ce domaine parce qu'il est isolé, sauvage et propice aux mystères...

— Georges!

— Ah! tant pis! Je dirai ce que je redoute! On a fait de ce château une prison; qui sait s'il ne deviendrait pas un tombeau! Fuir!

— Avec vous!

— Sans doute, avec moi qui veillerai sur toi, qui te défendrai...

Elle murmura en se parlant à elle-même :

— Ce serait le bonheur!

Dambert reprit :

— Ce n'est pas ta fortune qui m'attire. On le dira. Je méprise cette insulte. C'est toi que j'aime, toi seule, mais sans une obole, sans le luxe qui t'environne! Je n'en veux rien, ni un bijou, ni un centime! J'ai le bien de ma mère... Mon père est généreux pour moi... Nous irons au loin... Nous passerons les mers. Nous chercherons un asile où la rigueur de la duchesse ne puisse nous atteindre...

Elle porta la main à sa poitrine et ses yeux exprimèrent l'angoisse du combat qui se livrait en elle.

— Quoi de plus facile? poursuivit-il avec chaleur.

Il alla à la fenêtre et l'ouvrit.

— Regarde! la nuit nous protège. Par où je suis entré, nous pouvons sortir! Ensuite quelques lieues à faire! Si c'est au-dessus de tes forces, je te porterai jusqu'au bourg voisin dans mes bras! Demain au point du jour, nous serons loin!

— Je le voudrais!

— Qui t'arrête?

— Causer un tel scandale! C'est là le crime, le vrai! Peux-tu me le demander?

— Il n'est plus temps de réfléchir. Je te sacrifierais mille vies, mais je me tuerais plutôt que de renoncer à toi! Que nous font la fortune et le titre! Notre amour est tout! Dans un autre monde, nous braverons l'opinion. Je me sens assez de courage pour te refaire une opulence et un nom par le travail, à force d'énergie, avec mon sang, s'il le faut!

Et comme elle se couvrait le visage de ses mains :

— Hésites-tu? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas.

Il éprouva une sensation de froid au coeur.

— Donc, dit-il avec amertume, tu ne m'as jamais aimé!

— Tais-toi!

— Ta faiblesse n'a été que le résultat d'un caprice, un passe-temps, une distraction, un jeu!

Elle releva sur lui ses beaux yeux.

— Georges, dit-elle lentement, je vous ai aimé, je vous aime, mais je ne dois pas vous suivre.

Il recula comme s'il avait senti la pointe d'un couteau sur sa poitrine.

— Je comprends, dit-il, le sarcasme aux lèvres. Je ne suis qu'un rustre, un sauvage, et n'ai pas tes sentiments...

— L'honneur!

— Si j'avais été femme, je ne me reprendrais pas; je suivrais cet ami sans m'occuper de ce que pense le monde. Je ne verrais que lui... je ne songerais qu'à lui... Mais vous avez d'autres idées... l'honneur de la race... l'éclat du nom! Garde-les donc et adieu!

Elle tomba sur ses genoux.

— Georges, cria-t-elle, ayez pitié de moi!

(A suivre dans le prochain numéro)

LA JOLIE COUTURIÈRE

par Emile RICHEBOURG

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Oui, n'est-ce pas, mon cher Sam, il me sauvera... je ne veux pas mourir, car il faut qu'elle soit punie, la misérable ! Comme elle m'a frappé ! Comme elle me mentait ! Quel monstre d'hypocrisie ! Mais elle est immonde, cette femme, elle est immonde !... Et je ne voyais rien, rien, tellement ma foi en elle était grande ! Oh ! oh ! oh ! imbécile ! Eh bien, oui, Sam, elle me fascinait, me tenait sous je ne sais quel charme magique ; elle me dominait à ce point que je n'avais plus d'autre volonté que la sienne, qu'elle me faisait croire tout ce qu'elle voulait... Et pour me mieux tromper, c'étaient des doux regards, c'étaient des paroles de tendresse qu'elle avait constamment sur les lèvres. Tout ce qu'elle me disait n'était que mensonges ! J'étais aveugle et il a fallu ce qui arrive pour me forcer à ouvrir les yeux, pour me dégriser et me faire voir dans quel avilissement j'étais tombé ; car je n'étais plus un homme, Sam, je n'étais plus qu'une chose, une matière, je n'étais plus rien... Oh ! folie, folie !... Et elle se donnait de grands airs de femme honnête, irréprochable, elle posait pour la vertu ! Quelle misérable ! Quelle infâme !

Il resta un instant silencieux, les yeux fermés, puis reprit :

— Ainsi, mon brave Sam, dès hier vous avez compris, deviné que ce soi-disant traitement que me faisait suivre ma... femme, était un empoisonnement ?

— Oui.

— Quand vous m'avez demandé à brûle-pourpoint si j'avais fait mon testament, j'aurais dû concevoir un doute ; et quand vous avez voulu emporter la bouteille, j'aurais dû avoir au moins le soupçon de la vérité ; mais non, mais non. Est-ce que je pouvais soupçonner une chose pareille ? Vous, Sam, tout de suite vous vous êtes dit : — « Il boit un poison et c'est « elle » qui l'empoisonne ».

— Je n'avais alors qu'un soupçon, monsieur Grégoire, et j'étais très perplexe, car je pouvais me tromper ; mais je voulais acquiescer à la certitude.

— Et pour cela il vous fallait la bouteille.

— Pour que le breuvage pût être analysé.

Et Sam raconta ce qui s'était passé la veille et le matin même à la pharmacie Chevrier.

— Ainsi, mon cher Sam, si, ne songeant plus à moi, vous n'êtes pas venu me voir hier, j'aurais continué à boire le poison, sans la moindre défiance, et comme elle l'avait dit, la gueuse, dans un mois c'eût été fini... Il lui tardait de mettre la main sur ma fortune. Ah ! mon ami, si j'en reviens, je vous devrai une seconde fois la vie.

— L'oeuvre de destruction n'est pas encore très avancée, a dit le médecin ; vous guérirez, monsieur Grégoire.

— Si écoeuré et si dégoûté de la vie que je sois, Sam, je ne voudrais pas mourir encore.

— Vous sortirez de votre écoeurément et la vie, alors, la vie ne vous apparaîtra plus avec ses laideurs ; heureusement, monsieur Grégoire, il n'y a pas que de méchantes gens sur la terre.

Rose, celle qu'on surnomme la jolie couturière parce qu'elle est belle comme un coeur et travaillante comme une abeille, est une enfant trouvée, qu'une vieille femme a adoptée et élevée dans les meilleurs sentiments chrétiens. La vie coule pour Rose comme une eau tranquille lorsqu'un jour elle rencontre le prince charmant dans la personne de René de Lineuil.

René de Lineuil est un jeune homme au visage séduisant et aux manières aristocratiques. Il fait bombance un peu partout à Paris et ne prête que peu d'attention aux nombreuses conquêtes féminines que son esprit de don Juan trouve toutes naturelles. Le coeur a ses raisons que la raison ne connaît pas. Cette parole profonde de Pascal explique l'amour passionnément tendre de Rose pour René. Elle s'aperçoit de sa faute quand il est trop tard. Quant à René, il se dérobe à son devoir de gentilhomme, et, acculé à la ruine et au déshonneur, il épouse Suzanne Vernon. Les débuts de leur mariage ne sont guère heureux puisque René continue à jouer, ainsi qu'à fréquenter des mauvais amis, cause de dissipations et de folles dépenses. Même il renoue une alliance de jeunesse avec Fernande.

Fernande est une vipère faite femme, d'autant plus dangereuse qu'elle est intelligente et d'une beauté captivante. Lorsqu'un homme a le malheur de tomber sous son charme, il est perdu. Elle ne recule devant rien, même pas devant le crime, la calomnie, le rapt d'enfant. N'ayant pas de scrupules, elle écoute la voix de son instinct plutôt que celle de sa conscience. Elle réussit, à force de cabale et de passion simulée, à épouser M. Grégoire, un excessif millionnaire.

Germaine de Coriade, la petite soeur des pauvres, a connu une existence tragique, et combien émouvante. Fille du marquis de Coriade, elle est la soeur de ce diabolique Christian, assassin et voleur. Celui-là a tout fait pour la faire disparaître afin de garder pour lui l'immense fortune du marquis. Mais la Providence veillait. Christian et Grojat, son exécuteur de crimes, connaissent une fin lamentable et méritée. Quoi qu'on fasse, aujourd'hui comme hier et demain comme aujourd'hui, la vertu vient toujours à bout de percer et le crime, puni et par les hommes et par Dieu.

William Sam, ou Sindbad le marin, est le petit Zizi d'autrefois. Après toutes sortes d'aventures extraordinaires et avoir expérimenté les situations les plus dramatiques et en être sorti chaque fois ni plus ni moins que par un miracle, il revient en France, enrichi par les diamants d'une façon fabuleuse. Au mari mourant de Germaine de Coriade, il a promis de retrouver à tout prix la femme et l'enfant. Dès son arrivée à Paris il se met à leur recherche et rencontre sur son chemin d'innombrables difficultés. Grâce à une énergie de fer et à une volonté aussi inébranlable que le roc de Gibraltar, il ne ménage ni l'argent ni les démarches afin de savoir ce qu'est devenue Germaine de Coriade. Son but est aussi de trouver l'enfant, de le rendre à sa mère, et leur remettre l'argent à lui confié par l'ex-roi des Maffis. William Sam sauve la jolie couturière d'une mort affreuse et démasque l'odieuse Fernande. Maintenant un grand bonheur viendra récompenser Rose et la petite soeur des pauvres. Et aussi Suzanne, car René, après une folie passagère, recouvrira la raison. Sam a donc fait beaucoup de bien, comme on le verra encore par la suite du récit pathétique d'Emile Richebourg, romancier à la plume alerte et colorée et qui sait aller jusqu'au tréfonds du coeur humain et le faire battre à coups précipités quand il raconte soit une belle histoire d'amour, ou des aventures émotionnantes...

— Vous en êtes la preuve, mon brave ami.

— Mme Grégoire sait-elle...

— N'appellez plus cette femme, cette odieuse créature Mme Grégoire, interrompit soudainement le malade.

— Sait-elle que je suis venu vous voir hier ?

— Non, elle l'ignore ; rentrée tard hier soir et partie ce matin de bonne heure, elle n'a eu le temps d'interroger personne ; toutefois, elle s'est aperçue de la disparition de la bouteille. Je lui ai dit que je m'étais approché de la fenêtre, la tenant à la main, qu'elle m'avait échappé et s'était brisée en tombant sur le pavé de la cour. Elle ne pensa point que je pouvais lui cacher la vérité ; elle alla prendre à l'endroit où elles sont enfermées une autre bouteille, celle que voilà.

M. Grégoire était haletant. Il s'arrêta un instant pour respirer et continua :

— Hier soir et ce matin, surtout, j'ai remarqué qu'elle était toute drôle : elle était agitée, nerveuse, paraissait inquiète ; elle allait, venait, parlait comme une personne dont la pensée est ailleurs. A quoi pouvait-elle songer ?

— Peut-être a-t-elle le remords de son crime, hasarda l'ancien marin. M. Grégoire secoua la tête.

— Si la malheureuse avait le regret de son infamie, répliqua-t-il, elle ne m'aurait pas donné une nouvelle bouteille.

L'observation était sans réplique. Sam courba la tête.

— Il y a autre chose, allez, mon ami, car elle n'est pas femme à s'inquiéter sans raison ; mais qu'y a-t-il ?

— Ce qu'il y a, je le sais, aurait pu répondre Sam ; mais il se tut.

Il ne voulait pas faire connaître à M. Grégoire, enfin désabusé, jusqu'à quel point Fernande était odieuse.

La misérable revint de Paris à cinq heures.

Le concierge à qui elle avait confié la garde de la villa, était entièrement à sa dévotion.

— S'est-il passé ici quelque chose en mon absence ? lui demanda-t-elle.

— Deux hommes sont venus voir Monsieur.

— Deux hommes ! fit-elle.

Elle pâlit et une lueur fauve s'alluma dans son regard.

— Deux hommes, répéta-t-elle ; qui sont-ils ces hommes ?

— Je ne sais pas.

— Comment ! vous ne leur avez pas dit de se faire connaître ?

— Ce sont des amis de Monsieur.

— Qu'importe, il ne fallait pas les laisser entrer.

— Je n'avais pas cet ordre de Madame.

— Vous deviez faire comme si vous l'aviez cet ordre, répliqua-t-elle en haussant les épaules ; personne ne doit être reçu à la villa en mon absence ; à l'avenir, ne l'oubliez pas. Ces hommes sont-ils restés longtemps ?

— Ils sont arrivés vers onze heures, celui qui porte une rosette rouge à la boutonnière est parti à une heure et demie.

— Et l'autre ?

— L'autre, celui qui est déjà venu hier...

— Quoi, l'interrompit-elle avec colère, l'un de ces hommes est déjà venu hier et vous ne me l'avez pas dit !

— Quand Madame est rentrée hier soir, elle ne m'a rien demandé.

— N'importe, vous deviez me dire cela. Enfin, à quelle heure, cet homme qui est déjà venu hier, est-il parti ?

— Il n'est pas parti, madame, il est encore ici.

— Encore ici avec M. Grégoire ! s'exclama-t-elle.

— Je le pense. Monsieur, paraît-il, n'est pas sorti de sa chambre de la journée.

— Oh ! fit-elle.

Laisant le concierge tout penaud, elle traversa rapidement la cour, grimpa l'escalier et entra comme une bombe dans la chambre de son mari.

Elle ne vit pas d'abord M. Grégoire couché sur le canapé, mais Sam, qui se dressa comme par un ressort. Elle éprouva une violente commotion et fit un brusque mouvement en arrière.

Le malade se mit sur son séant et arrêta sur elle ses yeux étincelants.

Mais il n'y eut chez Fernande qu'un instant de trouble, cette femme, dont nous connaissons la force de volonté et l'étonnante audace, reprit vite sa superbe assurance.

Sans faire attention à l'ancien marin elle s'élança vers M. Grégoire, en s'écriant :

— Mon ami, mon cher mari, seriez-vous aujourd'hui plus souffrant !

Elle se pencha avec l'intention évidente de mettre un baiser sur le front du malade.

Mais celui-ci la repoussa avec violence, en criant d'une voix terrible :

— Empoisonneuse ! empoisonneuse !

Elle se redressa livide d'effroi. Mais presque aussitôt, faisant appel à toute son audace, elle prit la fière attitude de la femme qui ne peut contenir son indignation.

— Que signifient, mon ami, dit-elle d'une voix frémissante, cet accueil que vous me faites et ce mot étrange



LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux.

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons comme par enchantement. De jour en jour votre teint s'éclaircira, vous redeviendrez plus gaie, plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT
CONFIDENTIELLE

HEURES DE BUREAU

3 heures à 6 heures
Mercredi et Samedi

LES PRODUITS SANO ENRG
5920 Ave Durocher

Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom.....

Votre adresse.....

Prov.....

Lisez LE FILM «
CHEZ TOUS LES
DEPOSITAIRES 10c

que vous venez de prononcer? Mais vous n'avez rien à m'expliquer, car je sais ce que cet homme est capable de vous dire de votre femme.

Et elle montra de la main Sam, qui s'était éloigné de quelques pas et se tenait immobile, les bras croisés, calme et froid.

— Cet homme est mon ennemi, continua-t-elle très animée, il me hait et je me suis vainement demandée comment j'avais pu m'attirer la haine mortelle qu'il a contre moi; je me demande aussi pourquoi, dans quel but cette femme s'ingénie à troubler votre bonheur, à me perdre dans votre esprit.

Alfred, mon Alfred! s'écria-t-elle, ayant l'air d'étouffer des sanglots, quoi que cet homme t'ait dit, quoi qu'il puisse te dire encore, ne le crois pas... Je t'en supplie, au nom de notre amour, au nom de notre bonheur, ne le crois pas! Cet homme est un lâche calomniateur!

— Taisez-vous, misérable! s'écria M. Grégoire, en menaçant Fernande de son poing crispé, cet homme me sauve quand vous m'empoisonnez!

— Horreur, horreur!... Et voilà ce que cet homme vous a dit et voudrait vous faire croire?

— On n'a plus à me faire croire ce que je sais être la vérité.

— On vous trompe, mon ami, on vous trompe!

— Malheureuse que vous êtes, si j'ai été odieusement trompé, c'est par vous!

— Ainsi M. William Sam ose m'accuser?

— Oui.

— Infamie, infamie!

— Il vous accuse d'être une empoisonneuse.

— Mais elle est monstrueuse, horrible cette accusation! Et vous, mon ami, vous avez permis qu'on accuse votre femme d'un pareil crime?

— Oui, car la preuve de votre crime existe.

— Et cette preuve, c'est cet homme qui vous l'a donnée? Ah! je comprends enfin, il y a une trame abominable ourdie contre moi!

Elle faisait semblant de se tordre les bras de douleur.

Soudain, la fureur dans les yeux, menaçante, elle se dressa en face de Sam.

— Misérable! Imposteur! rugit-elle.

L'ancien marin, ayant toujours les bras croisés, ne fit pas un mouvement. Mais, sous la flamme sombre de son regard, Fernande se sentit frissonner et fit un pas en arrière.

— Madame, dit Sam froidement, je ne suis pas un chimiste, ce n'est donc pas moi qui pouvais fournir à M. Grégoire la preuve qu'on l'empoisonnait.

Le malade avait quitté le canapé; à son tour, il se dressa menaçant en face de sa femme.

Lui montrant la bouteille, qui était restée sur la table:

— Qu'y a-t-il dans cette bouteille? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de contenir.

— Mais vous le savez, l'étiquette le dit, répondit-elle avec une feinte assurance.

— L'étiquette ment comme vous mentez! répliqua M. Grégoire; mais l'étiquette ment innocemment et il n'en est pas de même de vous. Dans cette bouteille, mêlée à ce que vous me faisiez boire comme du vin de coca, il y a de l'arsenic.

— C'est faux, c'est faux! s'écria-t-elle.

— Il y a dans cette bouteille deux grammes, plus peut-être, d'une préparation arsenicale.

— Oh! oh! Et vous croyez cela?

— Je le crois. D'ailleurs, toutes vos dénégations sont inutiles, vous êtes

une empoisonneuse, vous êtes une infâme!

— Non, non!

— Hier soir, je vous ai dit que la bouteille que j'avais entamée la veille m'avait échappé de la main et s'était brisée sur le pavé; je ne vous ai pas dit la vérité, je vous ai menti, à vous, qui me mentiez tous les jours; la bouteille avait été emportée par William Sam qui en a fait faire l'analyse chimique; en comptant ce que j'avais déjà absorbé, il a été trouvé dans le liquide deux grammes d'arsenic.

— C'est cet homme qui dit cela!

— Non, c'est la constatation du chimiste écrite et signée de sa main. Fernande perdait peu à peu de son assurance.

— Si William Sam l'eût voulu, poursuivait M. Grégoire, s'il était votre ennemi, ainsi que vous le prétendez, il pouvait dénoncer votre crime, vous faire arrêter et vous seriez maintenant entre les mains de la Justice. Mais Sam a eu pitié de moi et aussi de vous, peut-être.

J'ai eu pour vous toutes les bontés et aussi, hélas! toutes les faiblesses; je vous ai constamment traitée en enfant gâtée dont on subit toutes les volontés. Vous, femme sans cœur et sans âme, femme vile, pour me récompenser de tout ce que j'ai fait pour vous, vous m'empoisonnez! Insatiablement cupide, il vous fallait ma mort, vous aviez hâte de vous emparer de ma fortune!

Fernande, livide, atterrée, tenait sa tête baissée.

M. Grégoire essuya la sueur qui couvrait son visage et reprit:

— Vous m'empoisonnez, misérable, vous m'empoisonnez! Avant un mois votre crime eût été accompli et vous auriez versé des larmes hypocrites sur mon cadavre; et le monde trompé aurait dit: «Pauvre jeune femme, comme elle aimait son mari!»

Un petit rire sec, strident, éclata sur les lèvres de M. Grégoire.

— Oui, vraiment, voilà ce que l'on aurait dit, et vous auriez donné plus d'éclat encore à votre auréole de femme vertueuse.

Eh bien, que reste-t-il à présent de tous vos calculs, de toutes vos lâchetés! La honte, qui s'attache au front du criminel!

Vous vouliez ma fortune, mais mourrais-je demain, ce soir, vous ne l'auriez pas, cette fortune que vous convoitez depuis longtemps; vous ne l'auriez pas, parce que votre indignité, votre crime, vous enlève tout droit à mon héritage. Je n'ai pas même besoin de déchirer le testament que j'avais fait en votre faveur.

Mais je ne mourrai pas, je dois vivre pour votre éternelle confusion. Il est venu ici, aujourd'hui, un savant médecin, le célèbre docteur Noblet; il m'a examiné et a nettement déclaré qu'il n'était pas trop tard, heureusement, pour arrêter les terribles effets de l'empoisonnement. Grâce à d'énergiques antidotes, on parviendra à expulser le poison que vous m'avez fait absorber.

M. Grégoire s'approcha de Sam et lui prit la main.

— Misérable, ajouta-t-il, en couvrant sa femme d'un regard de mépris et de dégoût, vous m'empoisonnez, et voilà celui qui ne vous a pas permis d'achever votre oeuvre infâme, celui à qui je devrais encore une fois la vie.

Fernande, courbée, tremblante, paraissait prête à tomber aux genoux de son mari.

— Oui, oui, madame, dit vivement l'ancien marin, M. Grégoire est généreux, implorez votre pardon, et il pardonnera.

— Jamais, jamais! s'écria M. Grégoire, dont les yeux s'enflammèrent de colère; cette femme m'a trompé par son hypocrisie, cette femme m'a constamment menti, il n'y a pas de

pardon pour cette misérable, je suis sans pitié pour elle!

Et s'avançant vers sa femme, le poing levé:

— Infâme! continua-t-il d'une voix éclatante, je ne te livrerai pas à la Justice, mais je te chasse, je te chasse!... Ah! je te gênerais... eh bien, tu seras débarrassée de moi comme je le serai de toi; dès demain j'introduirai mon instance en divorce... Je t'ai retirée de la boue, je te rejette dans la boue! Voilà ton châtement!

Je te chasse, va-t'en, va-t'en, et ne reparais plus jamais devant mes yeux!

D'un mouvement brusque, elle se redressa, la tête haute, ayant les yeux secs, mais dans le regard une flamme de haine.

De ce regard, elle enveloppa les deux hommes, puis, sans avoir prononcé une parole, elle s'élança hors de la chambre.

— Quelle femme, quelle femme! murmura l'ancien marin.

M. Grégoire entendit et dit à son tour:

— Quel monstre!

Et se jetant au cou de son ami:

— Ah! Sam, prononça-t-il d'une voix étranglée, je l'ai aimée, cette femme, je l'ai aimée!

Le malheureux était brisé par la violence de son émotion et l'énergie qu'il venait de déployer.

Il se rapprocha du canapé sur lequel il s'éroula.

Sam reprit sa place à côté de lui, tenant sa main. Par de douces pressions et un regard expressif, il cherchait à adoucir la douleur du pauvre malade.

On frappa à la porte de la chambre.

— Qu'est-ce? fit M. Grégoire. Sam se leva et alla ouvrir.

Le valet de chambre entra.

— Monsieur, dit-il, s'adressant à son maître, trois hommes viennent d'arriver à la villa et demandent à vous parler.

M. Grégoire et Sam se regardèrent étonnés.

— Trois hommes chez moi, à cette heure, dit M. Grégoire, qu'est-ce que cela signifie?

— Voulez-vous que j'aille les recevoir en votre nom? proposa Sam.

— Merci, mon ami; mais cela serait peu correct.

S'adressant au valet de chambre:

— Où sont ces messieurs?

— Au salon.

— Faites-les monter, je vais les recevoir ici.

Un instant après les trois visiteurs pénétraient dans la chambre.

Sam ne put retenir une exclamation de surprise.

L'un de ces hommes était l'inspecteur de police Dufour.

M. Grégoire s'était levé.

Un de ces messieurs se détacha du groupe et s'avança vers M. Grégoire.

— Monsieur, dit-il, je suis le sous-chef de la Sûreté, et mes compagnons sont des inspecteurs du service de la Sûreté.

XXXVI

LE JUGE D'INSTRUCTION

DISONS ce qui amenait à la villa des Tilleuls le sous-chef de la Sûreté, escorté des deux inspecteurs de police.

Une nouvelle perquisition avait eu lieu rue de la Cour-des-Notues, au domicile de Surin.

On soupçonnait les auteurs du vol de Charonne d'être affiliés à une bande de malandrins et on cherchait à découvrir les complices qu'ils pouvaient avoir.

Dans le tiroir d'un meuble, on avait trouvé d'assez nombreux papiers, des lettres pour la plupart; tous ces pa-

piers avaient été emportés et remis au juge d'instruction de l'affaire, qui s'était empressé de faire le dépouillement et le classement.

Plusieurs lettres sans signatures, écrites sur beau papier et qui, à première vue, révélèrent une écriture contrefaite, attirèrent particulièrement l'attention du magistrat, de même qu'un récépissé de dépôt de valeurs mobilières délivré par le Crédit Foncier de France.

D'autre part, une liste d'une trentaine de noms de dames du meilleur monde, évidemment écrites de la même main que les lettres, intrigua fort le juge d'instruction, et son étonnement fut plus grand encore quand il lut le brouillon d'une lettre révélant que, sur ce modèle, des lettres avaient dû être adressées aux dames du monde, dont les noms se trouvaient sur la liste, dans le but de nuire à Mlle Rose, maîtresse couturière, rue Saint-Honoré.

Le criminel attentat dont la jeune fille avait été victime était encore dans la mémoire du magistrat; mais il y avait un rapport direct entre l'attentat et des lettres de diffamation, probablement anonymes?

Il y avait là un mystère, et le juge d'instruction sentit tout l'intérêt qu'il y avait à le pénétrer.

Il se disait :

— Si les lettres, dont voilà la teneur, ont été écrites et adressées à ces dames; il me sera facile de le savoir. Et Surin, cet audacieux bandit, ne serait-il pas l'auteur de l'attentat du pont des Arts, ce malfaiteur resté inconnu jusqu'à ce jour?

Je peux me tromper, mais je peux aussi être sur la voie de la vérité concernant ce crime mystérieux, dont la jeune couturière heureusement n'a pas été victime.

Immédiatement, le juge d'instruction fit passer un mot au chef de la Sûreté avec les noms de cinq des dames portées sur la liste.

Sans attendre, le chef de la Sûreté envoya un de ses agents aux adresses indiquées. Une des dames était la comtesse de Morlande et ce fut chez elle, d'abord, que l'agent se présenta.

— Oui, monsieur, lui répondit la comtesse, j'ai reçu une lettre écrite avec l'intention de desservir auprès de moi Mlle Rose, qui était et est encore ma couturière. Je puis affirmer aussi que plusieurs dames, que je connais, ont reçu une lettre à peu près semblable à celle qui m'a été adressée.

— Je crois devoir vous dire également que j'ai vu Mlle Rose à ce sujet. Il ressort des confidences qu'elle a bien voulu me faire, qu'elle a une terrible et cruelle ennemie, dont elle ignore le nom, laquelle, depuis longtemps, la poursuit de sa haine avec acharnement.

Sans cependant vouloir l'affirmer d'une façon absolue, Mlle Rose croit que les lettres en question ont été écrites par ordre de son ennemie; elle pense aussi que c'est à l'instigation de son ennemie qu'un misérable, payé par cette odieuse femme, l'a précipitée dans la Seine.

Mme de Morlande pria l'agent de l'attendre un instant. Elle sortit de la pièce et revint bientôt ayant à la main un papier qu'elle remit à l'agent, en disant : — Voilà, monsieur, la lettre que j'ai reçue; je souhaite qu'elle puisse servir à éclairer la Justice.

L'agent se retira. Il était très suffisamment renseigné; mais on lui avait confié une mission qu'il tenait à remplir consciencieusement. Il se rendit aux autres adresses qu'on lui avait données et où on lui répondit que, en effet, on avait reçu une lettre diffamatoire concernant Mlle Rose.

L'agent rendit compte de sa mission à son chef d'abord, puis alla répéter devant le juge d'instruction ce

que lui avait dit Mme de Morlande; et il remit au magistrat la lettre qui avait été adressée à la comtesse.

En comparant l'écriture de la lettre avec celle du brouillon, le magistrat n'eut pas de peine à reconnaître que c'était la même écriture. Dès lors il fut convaincu que les lettres avaient été écrites par l'ancienne institutrice; mais il n'en avait pas la preuve.

Le lendemain la Josse fut amenée vant lui. Il lui fit donner une plume et lui fit écrire trois lignes d'un livre ouvert sous ses yeux. La femme, flairant un piège, ne voulait pas écrire; mais, sur l'ordre impérieux du juge, elle s'exécuta.

Le magistrat prit le papier et n'eut pas de peine à reconnaître la même écriture. Il avait sa preuve.

Alors, il mit sous les yeux de la Josse le récépissé du Crédit Foncier.

— Connaissiez-vous cela? demanda-t-il.

— Bien sûr, puisque c'est à moi.

— Ce récépissé porte votre nom, il est donc à vous, en effet; mais d'où vous venaient ces titres dont vous avez fait le dépôt?

— Je les ai achetés avec mes économies.

— Soit. Nous savons déjà quels étaient vos moyens d'existence, nous ne tarderons pas à découvrir comment, ne vivant plus de vols et étant souvent dans une extrême misère, vous avez pu faire environ treize mille francs d'économies. Si vous n'aviez pas été arrêtée, vous auriez dit aussi sans doute, que les sommes et les valeurs mobilières volées à la vieille femme de Charonne, étaient vos économies.

Tenez, voici une lettre qui a été adressée à Mme la comtesse de Morlande, est-ce vous qui l'avez écrite?

La Josse ne répondit pas. Elle paraissait fort troublée.

— Vous gardez le silence, reprit le juge d'instruction, parce qu'il vous est impossible de nier; vous n'osiez me soutenir que cette écriture, celle-ci et cette autre ne sont pas de votre main.

La Josse se mordit les lèvres.

— Dans cette lettre adressée à Mme de Morlande, il était parlé d'une demoiselle Rose, couturière; cette demoiselle Rose, diffamée dans cette lettre et dans d'autres adressées à des dames, ces clientes, a été, à la même époque, victime d'un odieux attentat; sur le pont des Arts, un

homme encore inconnu l'a précipitée dans la Seine. Eh bien je remarque que c'est peu de temps après l'envoi de ces lettres et le guet-apens du pont des Arts, que vous avez déposé au Crédit Foncier vos prétendues économies. Les valeurs déposées ne représenteraient-elles pas tout ou partie de la somme que vous avez reçue, vous, pour avoir écrit les lettres, et Surin, votre complice, pour avoir jeté la couturière dans la Seine.

La femme resta dans son mutisme; elle n'eût pas même un geste de protestation. Mais elle était affreusement pâle.

— Vous ne répondez pas, vous ne voulez pas répondre, reprit le juge d'instruction, c'est un parti pris et vous vous imaginez, peut-être, avoir trouvé un excellent système de défense; mais vous vous apercevrez bientôt que vous vous trompez. Enfin, puisque cela vous plaît, restez muette; il y a les faits qui parleront pour vous.

Et le magistrat donna l'ordre d'emmener la prisonnière.

Peu de temps après, Surin fut à son tour amené dans le cabinet du Curieux, pour nous servir de l'expression des repris de justice.

Il avait un air renfrogné et dur, des regards fauves, en dessous, et des mouvements de la tête et des épaules qui lui donnaient un aspect sinistre.

— Surin, dit le juge d'instruction, voici le récépissé de valeurs mobilières déposées dans un établissement financier et délivré au nom de la femme Josse, votre amie; faites-moi donc connaître les provenances de ces valeurs.

— Je n'en sais rien, répondit sourdement Surin.

— Comment, vous ignorez par qui ces obligations ont été données à la femme Josse ou avec quel argent elles ont été achetées?

— Je vous dis que je ne sais rien de ça.

— Il est bien étonnant qu'étant associé de la femme Josse vous ayez ignoré l'existence de ce récépissé trouvé à votre domicile.

— C'est comme ça, répliqua-t-il d'un ton bourru. J'vois bien que vous voulez me faire causer, mais vous en serez pour vos peines.

— La justice veut savoir la vérité, toute la vérité, et que vous parliez ou non nous saurons la découvrir.

Le bandit eut un sourire ironique et haussa les épaules.

Le visage du juge d'instruction prit une expression extrêmement sévère.

— Surin, reprit-il, la lettre que voilà a été écrite par la femme Josse à Mme la comtesse de Morlande; des lettres semblables ont été adressées à un certain nombre de dames du meilleur monde, dans ces lettres, une couturière, Mlle Rose est odieusement diffamée.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Ainsi, vivant avec la femme Josse, vous ignoriez absolument ce qu'elle faisait?

— Ses affaires ne me regardaient pas, c'étaient les siennes.

— Dans le vol de Charonne, cependant, vous avez été de complicité; donc, les affaires de votre amie étaient aussi les vôtres. Eh bien, Surin, il en a toujours été ainsi; depuis que vous vous êtes associés pour le mal, vous avez toujours été de complicité. Du reste, j'ai là plusieurs lettres qui en sont la preuve. Certaines de ces lettres, évidemment écrites de la même main, sont adressées à la femme Josse, mais indiquent ce que vous, Surin, aurez à faire. La personne qui a écrit ces lettres, dont deux remontent à quelques années, ne les a pas signées; par surcroît de prudence, elle recommande à la femme Josse de déchirer et de brûler ses lettres, ce qui n'a pas été fait.

Une de ces lettres, déjà ancienne, dit : « Quand Surin aura enlevé l'enfant, vous en ferez ce que vous voudrez; mais le mieux, je crois, est de l'abandonner quelque part, de façon à ce que la couturière ne puisse le retrouver ».

Surin eut une espèce de grognement. Il était visiblement embarrassé.

Regardant fixement l'ami de la Josse, le magistrat continua :

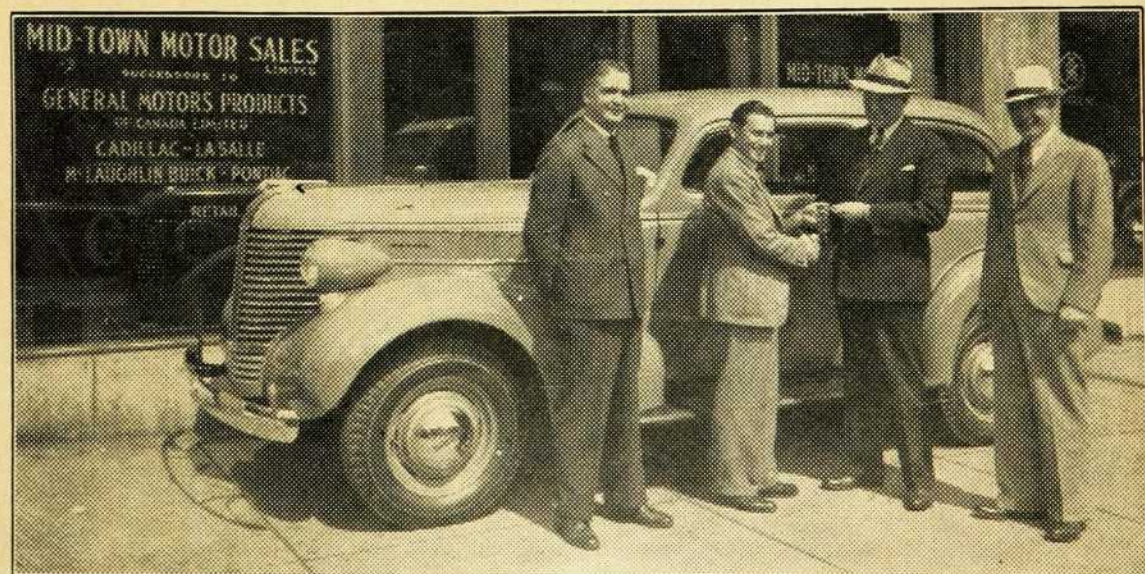
— Entre ce qui est dit dans cette lettre et la lettre plus récente adressée à Mme de Morlande, il y a une coïncidence assez singulière : dans les deux lettres il est parlé de l'enfant de la couturière. Comment expliquez-vous cela Surin?

— Je n'ai rien à expliquer, je ne comprends rien à cela.

— Vous avez été chargé d'enlever un enfant, vous ne pouvez le nier.

Surin ne répondit pas.

UN HOMME HEUREUX



Il y a quelque temps, la General Motors organisait dans notre province un grand concours pour trouver une "devise de sécurité". C'est M. Albert Boness, 4581, avenue du Parc, à Montréal, qui eut le bonheur de remporter le premier prix : un sedan Pontiac 1938. Sur la photo ci-dessus, on voit M. Boness (le deuxième à gauche) recevant les félicitations de M. Ross Baker, gérant adjoint des ventes pour la division de l'Est des camions Pontiac, McLaughlin, Buick et GMC. A gauche, M. Maurice Tellier, qui apprit à M. Boness à conduire son Pontiac; et, à droite, M. E. A. Everson, président de Mid-Town Motors.

— Je veux bien admettre que ce rapt d'un enfant n'ait pas eu lieu; dans tous les cas vous ne pourriez être poursuivi pour ce crime qui n'a pas été l'objet d'une plainte au Parquet. Ce que je désire savoir, il faut que je le sache, c'est le nom de la personne, de cette femme qui a écrit ces lettres à votre maîtresse.

— Cherchez, monsieur le juge, fit le prévenu d'un ton gouailleur.

— Surin, prenez garde! dit le magistrat d'un ton sévère.

— A quoi qu'il faut que je prenne garde? A la fin vous m'embêtez avec toutes vos questions.

— Je vous engage, Surin, à être plus poli que vous ne l'êtes, et à ne pas oublier le respect que vous devez à la Justice, dont je suis en ce moment le représentant: votre situation est suffisamment grave, ne cherchez pas à la rendre plus mauvaise encore.

Après un silence, le juge d'instruction reprit:

— Quelle somme votre amie a-t-elle reçue pour écrire ces lettres diffamatoires concernant Mlle Rose, la couturière?

— Je vous ai déjà répondu que je ne savais rien de tout ça.

— Alors ne parlons que des choses qui sont vos propres affaires.

Le misérable regarda le magistrat en dessous.

— Vous allez donc pouvoir me dire quelle somme vous avez reçue, vous Surin, pour avoir précipité, dans la Seine, du haut du pont des Arts, Mlle Rose, la couturière.

Le prévenu sursauta et resta tout interloqué. Il était fort troublé.

— Vous ne répondez pas, dit le magistrat. Eh bien, Surin, peu après votre criminel attentat sur le pont des Arts et l'envoi des lettres de diffamation, vous avez reçu de la femme dont vous et votre amie étiez les complices, une somme d'argent, dont je ne connais pas exactement le chiffre; c'est avec cet argent, qu'ont été achetées les valeurs mobilières actuellement déposées au Crédit Foncier de France.

Comme vous le voyez, avec de la patience et en cherchant, comme vous m'engagiez à le faire tout à l'heure, la Justice parvient à tout découvrir.

Surin perdait contenance. Le juge poursuivait:

— Répondez donc à mes questions, sans vouloir me cacher la vérité; c'est dans votre intérêt, car il vous sera tenu compte de vos aveux volontaires, lesquels plaideront en votre faveur.

La femme Josse et vous, Surin, vous êtes mis au service d'une femme, qui est l'ennemie acharnée de Mlle Rose, la couturière. Cette femme est évidemment fort riche.

— Elle a des millions, dit Surin, sortant de sa réserve; mais elle est bien tranquille, elle; d'ailleurs, on ne touche pas aux riches, c'est les pauvres diables qu'on fourre en prison; c'est toujours comme ça.

— Non, Surin, pas toujours, car la Justice est égale pour tous; il n'est pas de personnes, si haut placées qu'elles soient, qui n'aient à lui rendre compte des actions criminelles qu'elles ont commises.

Surin, quelle est cette femme qui a écrit ces lettres non signées?

Le misérable ne répondit pas. Mais une flamme s'alluma dans ses yeux et il eut un hideux sourire.

— Elle est votre complice et plus encore coupable que vous; mais vous ne voulez pas la faire connaître; j'en devine la raison: vous espérez qu'elle usera en votre faveur de l'influence qu'elle peut avoir auprès de certains personnages.

Surin secoua la tête et répondit d'une voix sombre:

— Non.

— A la bonne heure; vous ne devez vous faire de ce côté aucune illusion; vous ne pouvez compter que sur l'indulgence que vous saurez mériter. Surin, dites-moi le nom de cette femme.

Le prévenu était hésitant.

Le juge d'instruction le pressa de faire des aveux complets, le lui conseillant dans son intérêt.

Soudain, le regard de Surin eut un éclair de fureur.

— Après tout, dit-il d'une voix creuse, je ne vois pas pourquoi elle se pavanerait dans sa calèche à deux chevaux, quand je suis en prison, moi; pourquoi elle se dorlôterait douillettement dans son lit quand je serai envoyé à La Nouvelle ou à Cayenne... Ah! ah! vous voulez savoir le nom de cette femme, de cette grande dame, eh bien, c'est Mme Grégoire.

Le juge d'instruction sursauta.

— Oh! fit-il.

— Mais ne me demandez pas pourquoi ci, pourquoi ça, je n'en sais rien. Si vous tenez à le savoir, Mme Grégoire vous le dira.

Après qu'il eût signé sa déclaration, Surin fut emmené par les gardes. Il pouvait être trois heures de l'après-midi.

Sans perdre une minute, le juge d'instruction signa un mandat d'amener qu'il fit porter au chef de la Sûreté. Peu après, le sous-chef l'inspecteur Dufour et un autre agent montèrent dans une voiture et se rendi-

thier, je suis chargé d'arrêter Mme Grégoire.

— Vous venez arrêter Mme Grégoire! s'écria le mari, en regardant le sous-chef de la Sûreté avec effarement; mais pourquoi, monsieur, pourquoi?

— Je l'ignore absolument, monsieur. Porteur d'un mandat, le voici, je suis chargé de son exécution; je dois donc, ce soir même, m'emparer de la personne de Mme Grégoire.

— Mais ce que vous voulez faire, monsieur, n'est pas possible; songez au scandale que vous causeriez.

— Malheureusement, les ordres que j'ai reçus sont formels.

— Mme Grégoire peut se rendre demain au Palais de Justice afin de savoir ce que lui veut le juge d'instruction.

— C'est un mandat d'amener dont je suis porteur et non d'une invitation à se présenter au cabinet du juge d'instruction. Je regrette, monsieur, le scandale que nous pouvons causer, en effet; mais nous devons nous conformer aux ordres qui nous sont donnés; Mme Grégoire doit être mise en état d'arrestation.

— Mais si elle n'est pas ici? essaya d'objecter M. Grégoire, qui tremblait de tous ses membres et dont le front était ruisselant de sueur.

— Vous venez de nous dire que Mme Grégoire, revenue de Paris, était ici. Dans tous les cas, nous ne quitterons pas Mennecy sans l'avoir arrêtée. S'il le fallait, si nous y étions

Elle se sentait rassurée.

Mais, chassée, elle ne pouvait plus rester à la villa des Tilleuls. Qu'allait-elle faire? Quel parti devait-elle prendre? Où allait-elle se réfugier, au moins pendant quelque temps.

Ah! elle n'aurait pas été embarrassée si Maurice Vibert lui eût donné son amour; c'est vers lui qu'elle aurait couru, c'est dans ses bras qu'elle serait allée se jeter!

Mais elle n'avait plus personne, elle était seule, à présent, seule! Elle connaissait assez le monde pour ne se faire aucune illusion sur l'attitude qu'il aurait à son égard, quand on saurait que M. Grégoire l'avait chassée comme indigne et demandait le divorce. Ce monde qui l'avait choyée, adulée, portée si haut, lui tournerait le dos, l'écraserait de son dédain et de son mépris.

Assurément, elle ne pouvait rester à Paris, elle serait forcée d'aller vivre ailleurs, loin; mais où? Dans quelque grande ville de France ou de l'étranger. Heureusement, elle avait sa jeunesse et sa merveilleuse beauté; rien n'était désespéré.

L'immense fortune de M. Grégoire qu'elle avait convoitée, lui échappait; mais elle n'allait pas pour cela tomber dans la misère; elle avait les magnifiques bijoux, les superbes parures qu'elle s'était fait donner par son mari; elle les évaluait à trois cent mille francs et elle pourrait, certainement, les revendre avec moins de cinquante mille francs de perte.

Elle pouvait donc se constituer une rente d'environ dix mille francs. Avec cela, sa jeunesse et sa beauté, elle pourrait attendre l'occasion qui, elle n'en doutait point, lui permettrait de reprendre le haut du pavé à Londres, en Espagne ou en Italie, si ce n'était à Paris.

Fernande était née courtisane; elle était encore sous le toit de son mari que, déjà, elle rêvait d'amener à ses pieds quelque prince archimillionnaire.

Oh! elle ne pensait plus à aimer, mais à faire du premier richard qui lui tomberait sous la main, son esclave, sa chose, ce qu'avait été pour elle René de Lineuil.

Chez elle, aucun regret des infamies qu'elle avait commises, pas même l'idée du repentir.

Elle s'était remise de son impression de terreur et avait repris son sang-froid et toute son assurance. Elle se leva brusquement, promena autour d'elle des regards farouches et murmura:

— Je veux partir d'ici tout de suite et je n'ai pas de temps à perdre. Il ne sera pas encore tard quand j'arriverai à Paris; je me rendrai aussitôt avenue Valois, à l'hôtel, où je prendrai tout ce qui m'appartient et demain, avant midi, je serai déjà loin de Paris.

Dans le cabinet de toilette dépendant de sa chambre, elle prit un sac de voyage dans lequel elle se mit à entasser des objets de valeur: écrins, riches dentelles, etc... Dans un tiroir, elle avait de l'or et des billets de banque pour quelque milliers de francs; elle mit les billets de banque dans le sac et l'or dans ses poches.

Elle s'assura qu'elle n'oubliait rien lorsque, soudain, dans la chambre de M. Grégoire, une voix qui lui était inconnue se fit entendre. Prête à partir, la curiosité la retint. Elle s'approcha de la porte entre les deux chambres et tendit l'oreille.

Presque aussitôt un frisson courut dans tous ses membres, sa figure se décomposa et son regard prit une expression d'indicible terreur.

Elle écoutait et malgré le sang qui battait ses tempes, bourdonnait dans ses oreilles et l'espèce de folie qui s'emparait d'elle, elle ne perdit pas

LISEZ notre nouveau feuilleton: **MORTES ET VIVANTES** par CHARLES MÉROUVEL commençant dans ce numéro, à la page 16

rent avenue Valois, à l'hôtel Grégoire. Là, on leur apprit que les maîtres étaient à leur campagne, à Mennecy.

Mme Grégoire était bien venue à l'hôtel le jour même, mais seulement en passant.

Les trois hommes remontèrent dans leur voiture, qui les conduisit à la gare. Nous les avons vus arriver à la villa des Tilleuls.

Quand le sous-chef de la Sûreté se fut présenté, en faisant connaître sa qualité et celle de ses compagnons, M. Grégoire s'inclina. Puis, regardant le fonctionnaire avec surprise:

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur? demanda-t-il.

— J'ai cru devoir, monsieur, me présenter à vous d'abord bien qu'il s'agisse de Mme Grégoire.

M. Grégoire jeta un regard plein d'anxiété sur l'ancien marin. Celui-ci était affreusement pâle; il avait tout de suite deviné l'objet de la visite.

— Ainsi, monsieur, répondit le mari de Fernande d'une voix mal assurée, c'est pour Mme Grégoire que vous êtes venu?

— Oui, monsieur. J'ai su à votre hôtel de l'avenue Valois que Mme Grégoire était aujourd'hui à Paris; est-elle de retour?

— Oui.

— Et elle est ici?

— Oui, elle est ici; mais ne pouvez-vous me dire de quoi il s'agit?

— En vertu d'un mandat d'amener signé de M. le juge d'instruction Ber-

forcès, nous ferions intervenir les gendarmes de la localité; c'est alors qu'il y aurait réellement ce scandale que vous redoutez avec juste raison. Je pense, monsieur, que vous et Mme Grégoire voudrez l'éviter.

Le malheureux mari fit entendre un gémissement sourd et, accablé, se laissa tomber sur le canapé.

XXXXVII

COMMENT FINIT FERNANDE

ERNANDE s'était retirée dans sa chambre, contiguë à celle de M. Grégoire. Outre les deux portes ouvrant sur le couloir, il existait entre les deux chambres une porte de communication, que la jeune femme tenait constamment fermée.

M. Grégoire avait chassé l'empoisonneuse.

Qu'allait-elle faire maintenant? Affaissée et comme écrasée dans un fauteuil, elle roulait dans sa tête toutes sortes de sombres projets.

Elle était sûre que son mari ni même William ne dénonceraient son nouveau crime à la justice; de ce côté, elle était bien tranquille; du côté de Surin et de la Josse, ses craintes étaient beaucoup moins vives, car depuis plusieurs jours déjà que les deux misérables étaient sous les verrous, ils n'avaient fait aucune révélation pouvant la compromettre.

— Ils ne diront rien, pensait-elle; d'ailleurs ils ont tout intérêt à garder le silence.

une des paroles du sous-chef de la Sûreté.

En même temps que M. Grégoire s'affaissait sur le canapé, en laissant échapper un gémissement. Fernande se redressa livide et secouée par un tremblement convulsif.

Elle avait compris : la Josse et son ami n'avaient pas gardé le silence comme elle l'avait trop facilement espéré; les misérables l'avaient dénoncée.

— Je suis perdue, prononça-t-elle d'une voix étranglée, perdue, perdue !

Elle était haletante, folle d'épouvante, et de grosses gouttes d'une sueur froide perlaient à son front.

Si troublée qu'elle fût, elle eut le sentiment de la situation terrible dans laquelle elle se trouvait, elle vit ce qui l'attendait; son arrestation immédiate, la Cour d'assises, sa condamnation et la réclusion, sinon les travaux forcés.

— En prison, moi, moi ! prononça-t-elle d'une voix rauque; non, non, jamais !

Elle marchait dans la chambre, titubant comme une personne ivre, lançant de tous les côtés des regards de fauve acculé dans son antre.

La pensée lui échappait et il lui sembla qu'il s'était fait tout d'un coup un grand vide dans sa tête; elle la prit dans ses mains et la serra avec une sorte de fureur.

Soudain, son regard tomba sur le sac qu'elle venait de remplir, et ses yeux se fixèrent là, démesurément ouverts. Mais, bientôt, elle eut un cri rauque, s'élança vers le sac d'un bond de panthère et l'ouvrit fiévreusement, prise d'une sorte de rage.

Elle en retira une petite fiole, dont elle versa le contenu dans un verre qu'elle mélangea ensuite avec de l'eau. Cela fait, agissant comme par suggestion, elle porta le verre à ses lèvres et le vida d'un trait.

— Ah ! ah ! ah ! fit-elle.

Et elle eut un éclat de rire étrange, le rire hideux que doivent avoir les damnés.

Pendant ce temps, ayant compris qu'il ne pouvait ni empêcher, ni même retarder l'arrestation de sa femme, M. Grégoire avait donné l'ordre d'atteler un cheval au coupé. La voiture conduisant Fernande à la gare, les domestiques de la villa, ni personne de la commune ne soupçonnerait la vérité. De cette façon, la petite ville ne serait pas mise en révolution et un épouvantable scandale serait évité.

Cependant, le moment était venu de s'emparer de la personne de Mme Grégoire.

Ce fut la femme de chambre de Fernande qui ouvrit au sous-chef de la Sûreté et aux agents la porte de la chambre de sa maîtresse.

Les trois hommes entrèrent et se trouvèrent en présence de la jeune femme qui, étendue au milieu de la chambre, la face horriblement congestionnée, en proie à d'effrayantes convulsions, se tordait comme un reptile, poussant des plaintes et des gémissements que lui arrachaient des douleurs atroces.

Le sous-chef de la Sûreté et ses hommes restèrent stupéfiés, atterrés.

Mais la femme de chambre se précipita vers sa maîtresse en criant de toutes ses forces :

— Au secours, au secours !

M. Grégoire se leva, effrayé.

— Qu'est-ce donc ? fit-il, interrogeant du regard l'ancien marin.

— Je ne sais pas, répondit Sam.

— Mais il faut savoir, mon ami.

Et, s'appuyant sur l'épaule de Sam, M. Grégoire sortit de sa chambre et passa dans celle de Fernande.

Voyant celle-ci étendue, se tordre dans d'affreuses convulsions, Sam de-

vina aussitôt ce qui s'était passé. Et il se dit :

— L'empoisonneuse s'est empoisonnée.

Les cris de la femme de chambre avaient mis en émoi toute la maison. De tous les côtés, les domestiques accouraient.

Toujours appuyé sur Sam, les yeux fixés sur Fernande, M. Grégoire, hébété, était incapable de donner un ordre quelconque.

— Mais il n'y a pas à attendre une minute, dit le sous-chef de la Sûreté, il faut courir chercher un médecin.

Alors Sam prit sur lui le droit de commander.

— Le coupé attend dans la cour, dit-il au valet de chambre, prenez-le, et venez vite avec le médecin.

Nul ne doutait plus maintenant que Mme Grégoire ne se fût empoisonnée. D'ailleurs, l'inspecteur Dufour avait ramassé sur le tapis de la chambre la petite fiole ayant contenu le liquide, lequel était un poison stupéfiant.

Mais que pouvaient faire ces hommes, la femme de chambre affolée et les domestiques qui tous perdaient la tête ? Il fallait attendre le médecin; lui seul pouvait porter d'utiles secours à la malheureuse femme.

Fernande avait été relevée et couchée sur son lit. Mais les douleurs de l'estomac et intestinales étaient toujours aussi atroces; ce n'était plus des plaintes, mais des espèces de hurlements qu'elle faisait entendre. Elle avait des spasmes d'une telle violence qu'ils soulevaient son corps tout entier.

Avec ses traits décomposés, sa bouche baveuse, ses yeux hagards, grands ouverts et fixes, qui regardaient, mais ne voyaient plus, elle était affreuse à contempler.

Presque tout à coup, cependant, les mouvements convulsifs cessèrent; les bras et les jambes s'allongèrent; les yeux toujours grands ouverts restèrent fixes et le corps devint immobile.

Le médecin arrivait.

Vivement il s'approcha du lit. Presque aussitôt il se tourna vers les personnes présentes.

— Trop tard, prononça-t-il d'un ton grave, elle est morte !

Et tout le monde répéta en s'inclinant :

— Morte !

— C'est horrible, horrible ! dit M. Grégoire d'une voix brisée.

— Elle ne pouvait pas mieux finir, se disait Sam, et pour elle et pour M. Grégoire. Elle a eu le courage de se faire justice, c'est bien.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit le sous-chef de la Sûreté à ses agents, pendant que le médecin fermait les yeux de la morte.

Ils se retirèrent aussitôt.

Peu après, le médecin prit congé de M. Grégoire, disant que son devoir était de prévenir le juge de paix et que l'on aurait sa visite dans la soirée ou le lendemain matin de bonne heure.

Il semblait à M. Grégoire qu'il fût en proie à un épouvantable cauchemar.

— Mais c'est donc vrai, dit-il à Sam, tout cela est donc vrai ?

L'ancien marin répondit en montrant le corps rigide et déjà froid de celle qui avait été la belle Fernande, la terrible charmeuse.

— C'est horrible, horrible ! dit encore M. Grégoire.

— Oui, horrible, mais ne restez pas ici plus longtemps, venez, venez !

Et Sam entraîna dans sa chambre le pauvre M. Grégoire.

(Suite et fin au prochain numéro)



COVRIER HISTORIQUE

Sous la direction de ROBERT PREVOST
(Membre de la Société Historique de Montréal)

Q — Est-il vrai que la ville de Sorel a déjà porté le nom de William-Henry ? R. VEZINA

R — Lors de la visite du premier membre de la famille royale d'Angleterre au Canada en 1787, (le prince William-Henry), les citoyens de Sorel voulurent donner son nom à leur ville; aussi trouve-t-on dans la Gazette de Québec, la résolution suivante :

WILLIAM HENRY (ci-devant appelé Sorel), le 18 septembre.

« Hier après-midi, vers quatre heures, Son Altesse Royale le Prince, en son retour de Montréal et de Chambly, nous honora d'une visite en cette place. S.A.R. fut saluée d'une décharge de l'artillerie de la garnison, lorsqu'il mit pied à terre à la maison seigneuriale, où l'Honorable Samuel Holland, écuyer, Arpenteur-général de la province, lui ayant présenté un plan de la nouvelle ville, il plut à S.A.R. de nous permettre l'honneur de lui donner son illustre nom WILLIAM HENRY. Après avoir dîné à la maison seigneuriale, Son Altesse Royale fut conduite à la Place d'Armes (actuellement la Place Royale), où elle fut saluée de chef par la garnison; après quoi ayant fait une légère visite du magasin, elle traversa à Berthier accompagné du Colonel Dundas et du Capitaine Smith, de l'artillerie. Son Altesse Royale fut saluée une troisième fois en entrant dans le bateau, par la garnison et par la milice canadienne, dont l'agréable régularité, accompagnée de leurs acclamations et de celles des autres loyaux habitants semblait la pénétrer d'un sentiment délicieux de leur honnête joie. Il est impossible de faire une description des vives expressions de contentement et de la satisfaction qui se manifestait sur le visage de tous ceux qui étaient présents en cette auguste occasion. Nous nous flattons que tous les loyaux habitants de William Henry se ressouviendront souvent de cette occurrence avec une joie toujours nouvelle. »

Cependant, malgré les efforts des autorités, l'ancien nom de Sorel prévalut jusqu'à nos jours.

Q — D'où venait le sobriquet de "Pieds-Noirs" donné aux tailleurs de pierre domiciliés sur la rue des Carrières, à Montréal, au siècle dernier ? PETIT-FILS

R — Il n'y a pas qu'une seule opinion sur l'origine de ce curieux sobriquet.

Autrefois, un ruisseau, plutôt un torrent, qui prenait sa source dans la montagne, coulait au nord de la rue Laurier, alors rue de l'Eglise, faisait une bifurcation, traversait cette rue sous un pont puis, sous un autre pont, traversait la rue des Carrières pour aller se jeter dans la grande coulée qui conduisait au parc Lafontaine, alors la ferme Logan.

Or, d'aucuns prétendent que les braves carriers, désirant aller se désaltérer aux hôtels situés rue Mont-Royal, traversaient à gué le torrent, en prenant soin de se déchausser. Arrivés à l'hôtel de J.-O. Villeneuve, ils se lavaient les pieds tout simplement dans... l'abreuvoir à chevaux qui s'y trouvait, puis se rechaussaient pour vaquer à leurs affaires.

M. E.-Z. Massicotte qui, en le sait, est une autorité en la matière, a trouvé une autre explication :

Les pauvres carriers, travaillant tout le jour de 7 heures du matin à 7 heures du soir, sur de la pierre dure et chauffée par le soleil, ne trouvaient rien de mieux, en rentrant au logis, que de se déchausser et de se mettre les pieds au frais. La baignoire et l'eau courante étaient des luxes inconnus au siècle dernier et, par conséquent, les passants pouvaient s'apercevoir que les carriers, installés pour la plupart au seuil des portes, n'avaient pas les pieds blancs comme neige ! D'où le sobriquet.

BEE HIVE est l'Aliment Sucré qui aide la Digestion

... et votre soupape du matin vous fournit un excellent moyen d'essayer le Sirop Bee Hive. C'est un merveilleux adoucissant. Bee Hive est le produit sucré



le plus facile à digérer et, de plus, il vous aide à digérer tout votre repas. Achetez une boîte de Sirop Bee Hive de 2, 5 ou 10 livres—et jugez-en par vous-même.

M

NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense, de police. Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 ILLUSTRATIONS Prix : \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval) P. Q.

LES TROIS GRANDES REVUES

Le Samedi

Hebdomadaire illustré. Un roman d'amour, complet et inédit, dans chaque numéro. Un grand feuilleton à suivre. Contes et nouvelles. Pages humoristiques. Contes d'enfants. La mode du jour. Articles divers. Mots croisés. Chronique culinaire et autres. Abondamment illustré de gravures.

10c

La Revue Populaire

La revue mensuelle à la mode. Un grand roman d'amour complet dans chaque numéro. Nombreux articles sur tous les sujets imaginables par les meilleurs écrivains canadiens. Pages féminines. La Mode. Mots croisés. Décoration du foyer. Illustrations par des artistes canadiens bien connus.

15c

Le Film

La première et la plus grande revue de cinéma canadienne-française. Tout ce que vous voulez savoir sur vos vedettes préférées, françaises ou américaines. Un choix de photos incomparable. Un joli roman d'amour complet dans chaque numéro mensuel.

10c

LES PUBLICATIONS, POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE.
975, RUE DE BULLION, MONTRÉAL

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Mes Recettes de Cuisine



Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménagier de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

CREME A L'ANANAS

- 1/2 tasse de sucre
- 6 c. à table de farine
- 3/4 de tasse de lait
- 3/4 de tasse de jus d'ananas
- 2 jaunes d'œufs
- Jus de 1 citron
- 1/2 tasse d'ananas coupé

Bien mêler sucre et farine et délayer avec lait et jus d'ananas chauffés. Cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Battre les jaunes d'œufs, verser un peu de la préparation chaude pour les réchauffer et les ajouter à la crème. Laisser cuire encore 5 minutes. Faire refroidir parfaitement avant d'en garnir le gâteau. On peut varier cette crème en employant des fruits différents.

BOSTON BROWN BREAD

- 1 tasse de farine de seigle
- 1 tasse de farine "corn meal"
- 1 tasse de farine de blé entier
- 1 c. à thé de sel
- 3/4 de tasse de mélasse
- 2 tasses de lait sur

3/4 de c. à thé de bicarbonate de soude
Mêler ensemble tous les ingrédients secs, ajouter mélasse et lait. Bien brasser pour bien mélanger, et en remplir des moules bien beurrés et fermant juste. Des petites boîtes de poudre à pâte font très bien. Faire cuire à la vapeur une heure et demie à deux heures dans une casserole d'eau bouillante. Démouler et servir chaud.

SHORT-CAKE AUX FRAISES

- 2 tasses de farine
- 1/2 c. à thé de sel
- 4 c. à thé de poudre à pâte
- 3/4 de tasse de lait
- 1/4 de tasse de beurre

Tamiser les ingrédients secs dans un bol, ajouter le beurre et le bien mêler à la farine, tout comme pour la pâte brisée. Verser le lait et démêler la pâte pour en faire une boule molle. Beurrer une assiette à gâteaux, y étendre la moitié de la pâte, badigeonner de beurre fondu. Couvrir avec l'autre moitié de la pâte et cuire à four chaud 450°. Au sortir du four, séparer les 2 rondelles de pâte, beurrer, garnir de fraises déjà macérées dans un sirop et égouttées. Remettre par-dessus l'autre rondelle, garnir de fraises et de crème fouettée. Le sirop dans lequel on aura fait macérer les fraises peut servir de sauce.

SALADE AUX FRUITS

- 1 ananas
- 3 oranges
- 3 bananes
- 1 tasse de fraises
- 1 tasse de sucre
- 1/2 tasse d'eau

Tailler les ananas en triangles, les oranges et les bananes en rondelles. Laisser les fraises entières. Déposer le tout dans un bol à fruits. Faire un sirop avec le sucre et l'eau et verser chaud sur les fruits. Refroidir complètement avant de servir.

GLACE FONDANTE A L'ERABLE

- 2 tasses de sucre d'érable
- 1 tasse d'eau
- 1/2 de c. à thé de crème de tartre

Faire fondre le sucre et l'eau sur feu doux. L'ébullition ne doit pas commencer avant que le sucre soit entièrement fondu. Laisser cuire jusqu'à 230°, verser dans un plat légèrement humecté d'eau froide et laisser reposer jusqu'à ce que la surface garde l'empreinte de doigt. Battre alors avec une spatule ou une cuillère de bois jusqu'à ce que le mélange devienne en crème. Étendre sur le gâteau. Si la glace est trop prise, ajouter un peu d'eau froide.

GATEAU AU SUCRE D'ERABLE

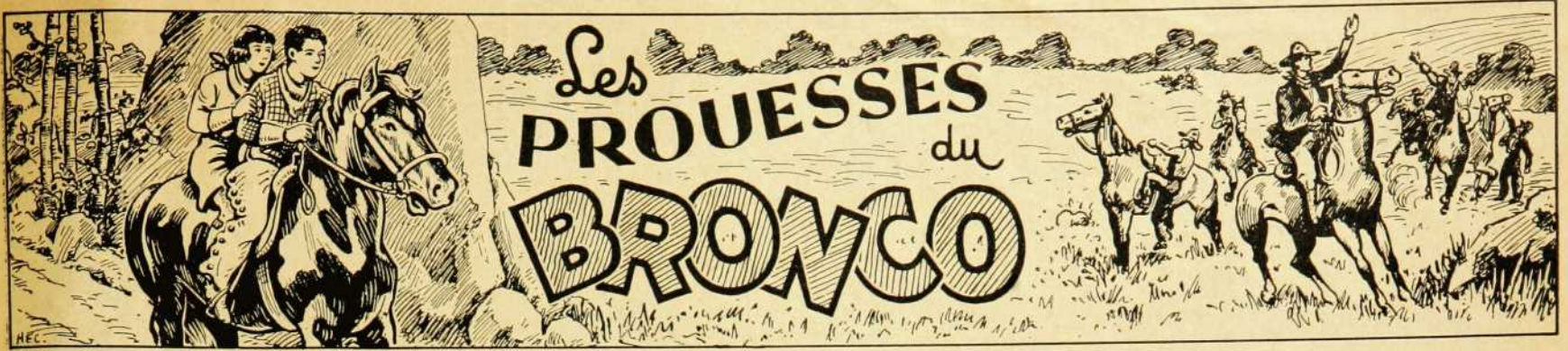
- 3 œufs
- 3/4 de tasse de crème
- 1 tasse 1/2 de sucre d'érable
- 2 tasses de farine
- 2 c. 1/2 à thé de poudre à pâte
- 1/4 de c. à thé de sel

Battre les œufs jusqu'à ce qu'ils soient bien légers, avec un mousoir, ajouter la crème puis le sucre, en continuant de battre. Ajouter la farine graduellement; cette farine doit être préalablement tamisée avec la poudre et le sel 4 fois. Verser la pâte dans un moule en pyrex si l'on en a, ou dans un moule à gâteaux bien beurré et cuire au four à 350° environ 3/4 d'heure. Glacer avec une glace fondante à l'érable.

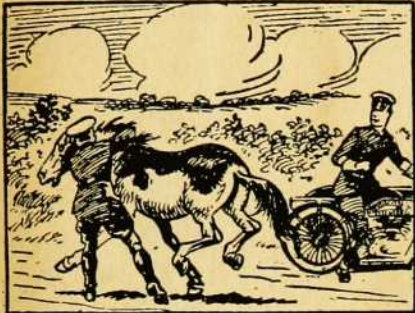
MOUSSE POMONETTE

- 1 tasse de pulpe de pommes
- 3 blancs d'œufs

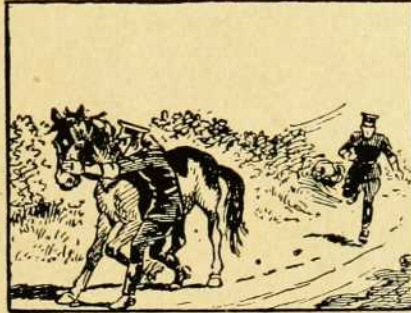
Battre les blancs d'œufs jusqu'à ce qu'ils soient très fermes et ajouter graduellement les pommes sucrées et aromatisées au goût, en continuant de battre jusqu'à ce qu'on obtienne une mousse très légère. Déposer dans des coupes et servir très froid. On peut décorer ces coupes bien joliment avec des quartiers de pommes cuites, des cerises et de la belle anglaise.



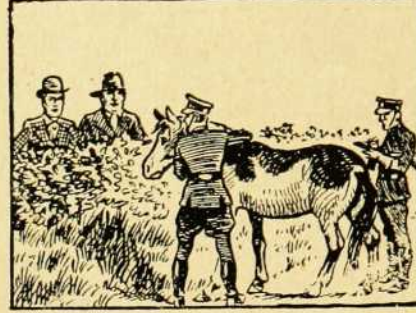
CINQUIEME EPISODE



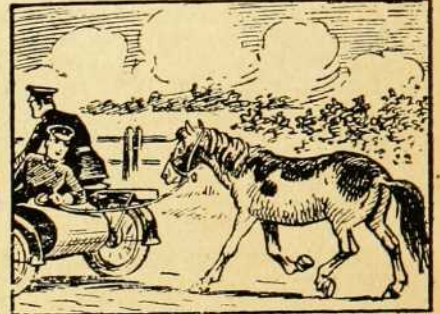
1 — Le groom a bien de la misère à capturer le bronco.



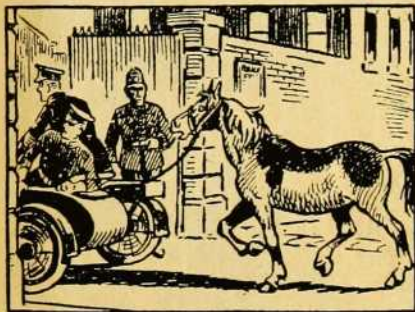
2 — La chasse a été des plus mouvementées et fertile en incidents.



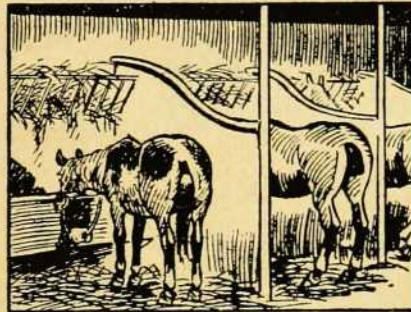
3 — Senor Ricardo est content qu'on ait repris Etoile Filante.



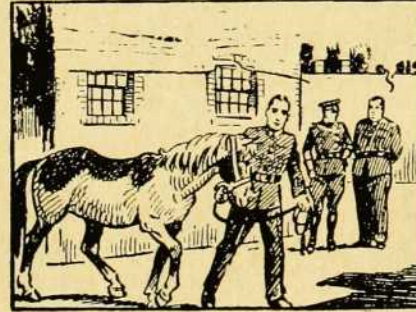
4 — On ramène aussitôt le cheval qui, maintenant, a l'air apaisé.



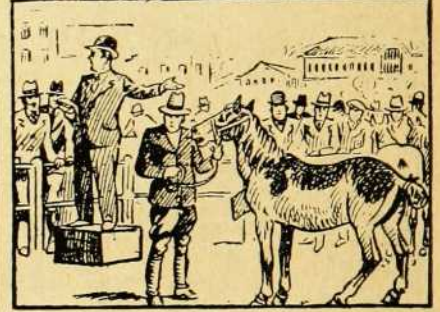
5 — C'est avec dignité qu'il franchit la porte de l'écurie.



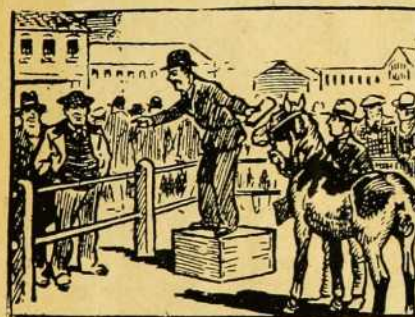
6 — Dans sa stalle, il refait ses forces épuisées. Il se repose.



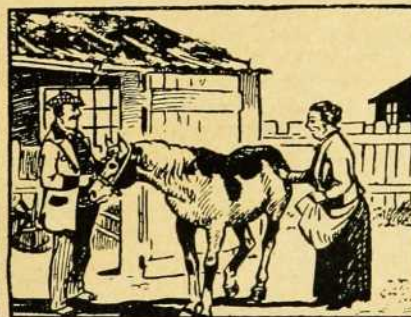
7 — Senor Ricardo décide de vendre Etoile Filante. On l'amène au marché.



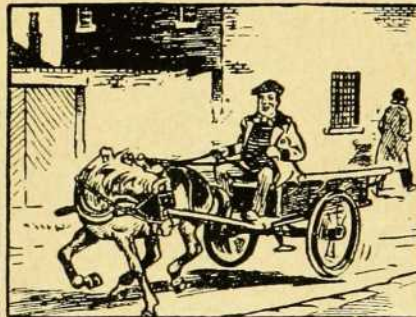
8 — Pour fougueux qu'il soit, Etoile Filante fait sensation.



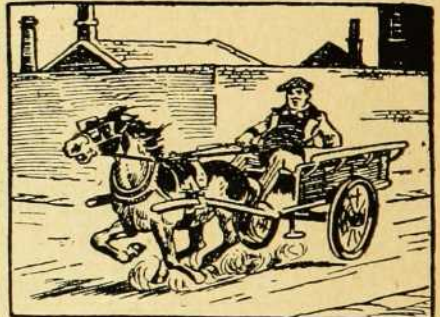
9 — Un fermier l'achète. Le bronco s'habitue-t-il à lui ?



10 — Un jour on l'attelle à une petite voiture. Tout semble aller bien.



11 — Etoile Filante n'aime ni l'attelage, ni les brancards, ni la charrette.



12 — Le maître s'inquiète quelque peu de l'allure folle du bronco.



13 — Rendu au marché, M. Smith le range près d'un autre cheval.



14 — Ce dernier soudain, sournoisement, veut porter un mauvais coup.



15 — Etoile Filante évite le coup, comme de juste mais...

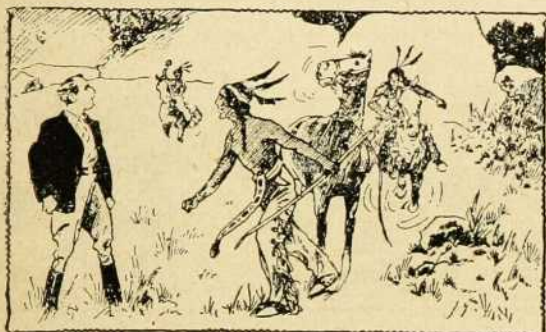


16 — ... il jette par terre une haute pile de paniers vides.

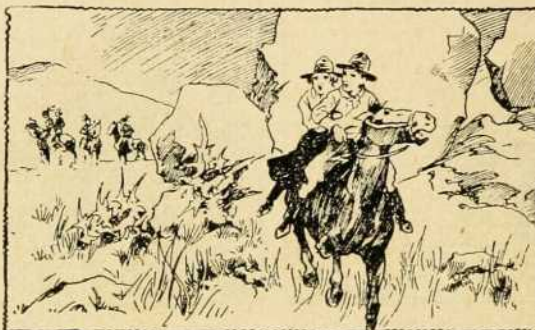
(A suivre dans le prochain numéro)



DOUZIEME EPISODE



1 — M. Daigle, cerné par une bande de peaux-rouges, se voit obligé de se rendre.



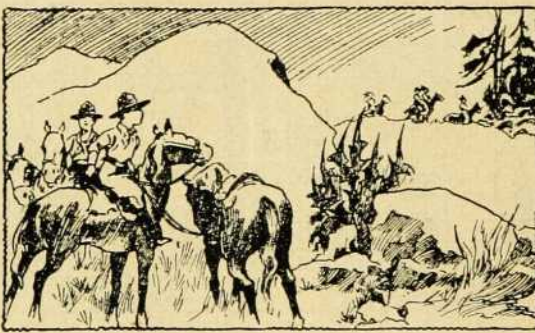
2 — Calme, il regarde le chef venant vers lui, tandis que Laure et Léo s'enfuient en vitesse.



3 — L'idée des jeunes gens est de rejoindre les trois chevaux et de les soustraire aux sauvages.



4 — Les ayant pris par la bride, ils reviennent sur leurs pas à la recherche d'un abri.



5 — Ils le trouvent derrière un rocher, qui pourra leur servir de poste d'observation.



6 — Les ravisseurs de M. Daigle, après avoir atteint un petit bois, s'apprêtent à y camper.



7 — Imaginatifs autant que débrouillards, Laure et Léo préparent un plan d'évasion.



8 — Tant bien que mal, ils mettent en selle deux mannequins. On dirait de vrais cow-boys.



9 — Puis, à fond de train, les quatre chevaux, hennissant, partent, bêtes de l'Apocalypse.



10 — Devant cette charge furibonde, nos Iroquois ne font ni une ni deux. Ils vous fichent le camp.



11 — Ils déguerpissent si vite qu'ils oublient leur prisonnier. Cela amuse et soulage M. Daigle.

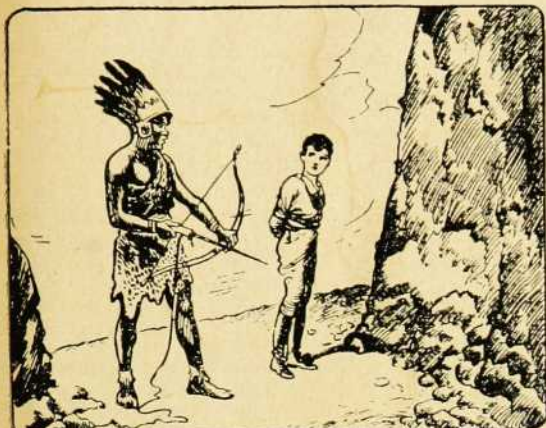


12 — Il remercie chaudement ses sauveteurs, après quoi, tous se hâtent de vider les lieux.

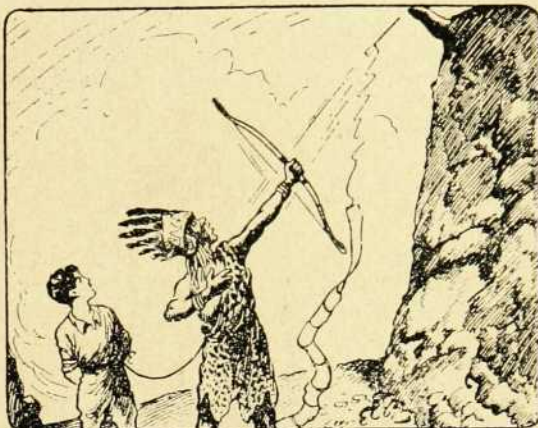
(A suivre dans le prochain numéro)



VINGT-DEUXIEME EPISODE



1 — Le sorcier Wagga a enlevé Georges et veut le conduire au sommet d'un haut rocher où est construite une hutte.



2 — Le seul moyen d'y parvenir, c'est par une échelle. Aussi Wagga, à l'aide de son arc, lance-t-il adroitement une échelle de corde.



3 — Le sorcier éprouve la solidité de l'installation. Puis, revenu vers Georges, il coupe les liens qui lui serraient les bras. Georges s'étonne



4 — Le jeune homme se demande si Wagga le remet en liberté. La réponse ne se fait point attendre. "Tu es toujours mon prisonnier", dit Wagga.



5 — Il ajoute : "Suis-moi. N'essaie pas de te sauver. Mal t'en prendrait. Compris ?" Wagga et Georges grimpent alors au sommet du pic.



6 — A tout moment, l'échelle menace de rompre; elle oscille de gauche à droite. Après des difficultés, on parvient au sommet.



7 — Wagga dit : "Voici ta prison. C'est un endroit "tabou". Personne, jamais, ne s'est enfui d'ici. Matawa lui-même aurait peur d'y venir."

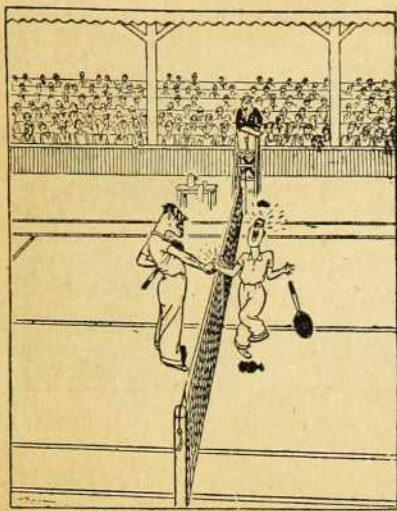


8 — Tandis que Wagga tourne le dos, quelle n'est pas la surprise de Georges d'apercevoir soudain la tête de la Reine de la forêt !



9 — A pas feutrés il sort de la case et se dirige vers Huguette. Mais Wagga les observe. Que va-t-il leur arriver ?

(A suivre dans le prochain numéro)



La revanche du vaincu

— Tu aimes les beurrées de confiture ?
— Ce n'est pas que j'aime ça, mais c'est si bon !

— Je ne vous dérange pas, monsieur le député ?
— Du tout, du tout... Je ne vous écoute pas.

Elle — Il paraît que nous aurons un hiver très froid, comme nous n'en avons pas vu depuis longtemps.
Lui — Qui t'as dit cela ?
Elle — Le marchand de fourrures.

— Pourquoi soutenez-vous que les femmes sont plus braves que les hommes ?
— C'est que je n'en ai jamais vu reculer devant les risques du mariage.

— Baptiste se livre-t-il encore à tous les sports violents comme autrefois ?
— Non, il a lâché tout cela et s'est retiré à la campagne dans un bon petit coin.
— Sais-tu où ?
— Oui, au cimetière.

Machin Chose est allé voir un film italien. En sortant, il donne ses impressions :
— Je me suis aperçu que je ne comprends pas un mot d'italien.
— Vous auriez dû vous en douter avant...
— Mais non, je ne pouvais pas m'en douter puisque je n'avais jamais entendu parler cette langue...

M. et Mme Troisième visitent la Galerie des Arts, à Montréal. Madame tombe en contemplation devant un tableau :
— Oh ! quelle peinture ! Vraiment, ces couleurs parlent.
— Tu te trompes, répond sentencieusement le mari, les grandes couleurs sont muettes !

Des enfants font des rêves d'avenir :
— Moi, je voudrais être un grand poète.
— Moi, un grand peintre.
— Et toi ? demande-t-on au plus jeune.
— Moi, je voudrais être ministre plénipotentiaire.
— En v'là une idée. Et pourquoi ça ?
— Pour savoir ce que c'est !

Pourquoi frapper mon chien ? Il n'a fait que vous sentir.
— Pensez-vous que je vais attendre qu'il me goûte.

— Accusé, avez-vous déjà été condamné ?
— Oui, m'sieu le juge.
— Dans quelles circonstances ?
— J'ai attrapé une fluxion de poitrine, à l'âge de six ans, et j'ai été condamné par le médecin.

Dans un salon, la maîtresse de la maison supplie un invité qui a de la voix de chanter quelque chose.
— Oh ! madame, dit-il, pour se faire prier, c'est qu'il est bien tard, je crains que vos voisins ne se plaignent.
— Laissez donc, réplique la dame ; s'ils ne sont pas contents, j'en serais ravie ; ils nous agacent assez souvent avec leur chien.

Rions, c'est l'heure

Les automobilistes semblent croire que les piétons sont au-dessous d'eux.
C'est si souvent le cas. En effet !

— Ma femme veut une nouvelle toilette chaque jour.
— Sapristi ! Et vous ne la lui donnez pas ?
— Ah ! non, et c'est bien pour ça qu'elle la demande chaque matin.

— Avez-vous du coton ?
— Pour quoi faire ?
— Pour mettre dans mes oreilles.
Le commis regarde les oreilles du client et répond :
— Je vous demande pardon, mais nous ne vendons pas en gros...

— Un mari et sa femme devraient toujours être francs l'un pour l'autre.
— Vous ne trouvez donc pas qu'il y a assez de mauvais ménages ?

— Je suis prêt à admettre mes torts quand je les vois.
— Peut-être. Mais vous avez la vue si faible.

Lui — Les plus grands imbéciles ont toujours les plus jolies femmes.
Elle — Pas de compliments, ça ne prend pas.

— M. Lesac n'est-il pas un de vos parents éloignés ?
— Oui, et plus il s'enrichit, et plus il s'éloigne.

L'instituteur — Les amphibiens sont des animaux qui vivent sur terre et dans l'eau. Citez-m'en un exemple.
Paul — Les marins !

A l'école militaire — Comment feriez-vous pour dissimuler vos hommes dans une plaine sans abri ?
— C'est simple. Je les ferais cacher les uns derrière les autres.

— Louis, je t'ai dit de ne pas mettre les noyaux sur la table et de les placer dans un coin de ton assiette.
— Mais, maman, je ne trouve pas le coin.

— Elle me disait, le mois dernier, que son nouveau costume serait un rêve.
— C'est bien ça puisque son mari a refusé de le lui acheter.

— Votre ami Arsène épouse la petite Dupont, paraît-il. Quel drôle de couple ça va faire. Elle est juste la moitié moins grande que lui.
— Mais c'est bien ce qu'il désire puisqu'il veut en faire "sa moitié".

— C'est un homme puissant...
— Il vous a procuré un emploi au Département des Finances ?
— Mieux que cela. Il m'a fait obtenir un jour une communication téléphonique !



— Il ne faut pas que je m'affole, il finira certainement par s'ouvrir.

La maîtresse de pension — Tous mes pensionnaires sont si spirituels !
La voisine — Rien comme la faim pour aiguïser l'esprit...

Le juge — Vous n'êtes marié que d'hier et vous battez déjà votre femme. Que diriez-vous si je vous donnais six mois de prison ?
L'accusé — Ça gâterait joliment notre lune de miel...

La scène se passait dans le fumoir de Mme X., la riche parvenue qui reçoit à sa table des personnalités de tous les mondes. Le banquier Levéreau, vautre dans un fauteuil, fume un gros cigare et, dans la douce béatitude des digestions agréables, se laisse aller à des confidences :
— Dire qu'il a trente ans, fait-il, je suis arrivé à Montréal avec trente sous dans ma poche.
Et quelqu'un de répliquer :
— Heureusement pour vous qu'il y avait d'autres poches que la vôtre !

— Tout l'argent que j'ai a été gagné honnêtement.
— Par qui ?

Lui — Comment avez-vous découvert que vous m'aimiez ?
Elle — Parce que ça me faisait toujours quelque chose au cœur quand on vous traitait d'idiot.

Un plaideur, descendant l'escalier du Palais, attrape une entorse. Son avocat lui offre vivement le bras en lui murmurant à l'oreille :
— Je vous en prie, ne boitez pas ici, c'est déjà bien assez de la Justice.

Lui — Pourquoi me refuser quand je vous dis que je ne puis vivre sans vous ?
Elle — Simple curiosité : Je veux savoir combien de temps vous survivrez.
— Maman, je voudrais des amandes.



— Et dire que depuis qu'il a gagné à la loterie, il ose prétendre que je ne suis pas son frère !



NAGEURS INFATIGABLES

Hernando de Soto, ce téméraire conquistador, qui traversa si follement la Floride en 1538, s'en allait à l'aventure, cherchant avec ses camarades un nouveau Pérou, lorsque sa troupe arriva dans une région fertile, mais dépourvue d'or, où l'on fit un moment alliance avec les Indiens. Assez peu satisfaits de l'arrivée de leurs nouveaux hôtes, bien qu'ils les crussent fils de la lune et du soleil, les Floridiens ne tardèrent pas à rompre la foi promise et à attaquer les Espagnols. On était sur les rives d'une vaste lagune; Hernando de Soto manœuvra si habilement, qu'en dépit du petit nombre de ses hardis cavaliers, il parvint à rejeter l'ennemi dans les eaux. Pour fuir les rudes coups de lance que leur envoyaient les conquistadors, les Indiens se précipitèrent résolument dans le lac et y nagèrent d'un air délibéré, espérant lasser la patience de leurs ennemis. Ils les contraignirent à sortir de la lagune et les firent esclaves. Six Floridiens intrépides demeurèrent seuls dans l'eau, narguant les vainqueurs et criant qu'on pouvait bien les laisser se noyer, mais qu'on ne les forcerait pas à se rendre. Ils demeurèrent ainsi **plus de trente heures** sans prendre pied et sans se réconforter par aucune nourriture. Surpris de tant d'audace et émerveillé de la persévérance de ces **gentilhommes** indiens (c'est ainsi que la vieille relation traite les pauvres Floridiens), Hernando de Soto ordonna à quelques-uns de ses compagnons d'entrer dans la lagune l'épée à la main, et de forcer les intrépides nageurs à venir chercher un asile sur la rive. La chose se fit comme le chef l'ordonnait; mais ces hommes qui venaient de donner une preuve si étonnante de résolution et de force musculaire tombèrent tous sans donner signe d'existence en arrivant au rivage. On les fit revenir à eux, et la vie leur fut conservée. Passer ainsi trente heures à jeun dans les eaux, parut à Soto et à ses compagnons l'acte le plus extraordinaire qu'on eût jamais fait en ce genre, et le témoin oculaire qui la raconte dit que s'il se l'avait vu de ses propres yeux, il n'eût pu y ajouter foi.

Le Japon ne serait probablement pas le paradis pour bien des femmes; dans ce pays une fille est élevée dans les principes d'une triple obéissance, d'abord à ses parents puis ensuite à son mari et à sa belle-mère. Ces mœurs sont si bien ancrées dans l'esprit des japonaises qu'elles ne peuvent pas concevoir la vie autrement. Probable que beaucoup d'entre elles se rattrapent, quand elles sont belles-mères, de la contrainte qu'elles ont dû s'imposer jusque là.

Dans les collections allemandes figurent des coquilles d'huîtres fossiles contenant trois perles également fossiles. L'âge de ces huîtres est estimé à cent cinquante millions d'années.

On peut conserver, en magasin, le pollen de quelques arbres fruitiers pendant des années; cela permet de pratiquer toutes sortes de greffes et de rechercher ainsi la production de fruits nouveaux.

Les énormes quantités de poussières rejetées par les volcans peuvent séjourner pendant des années à très haute altitude et former ainsi une sorte d'écran contre la chaleur envoyée par le soleil. C'est là une des causes probables de certains abaissements de température.

En Russie on a transporté récemment dix mille moutons par avions au dessus d'un désert; on a économisé ainsi des frais importants de nourriture en même temps que le voyage a été beaucoup plus rapide.

Notes Encyclopédiques

On fabrique aujourd'hui toutes sortes de machines ingénieuses destinées à simplifier le travail ou à l'accélérer; il est pourtant curieux de constater que l'on n'a pu trouver encore aucune machine pour remplacer la main dans la cueillette du coton. Cette récolte doit se faire aujourd'hui exactement comme elle se faisait dans l'antiquité.

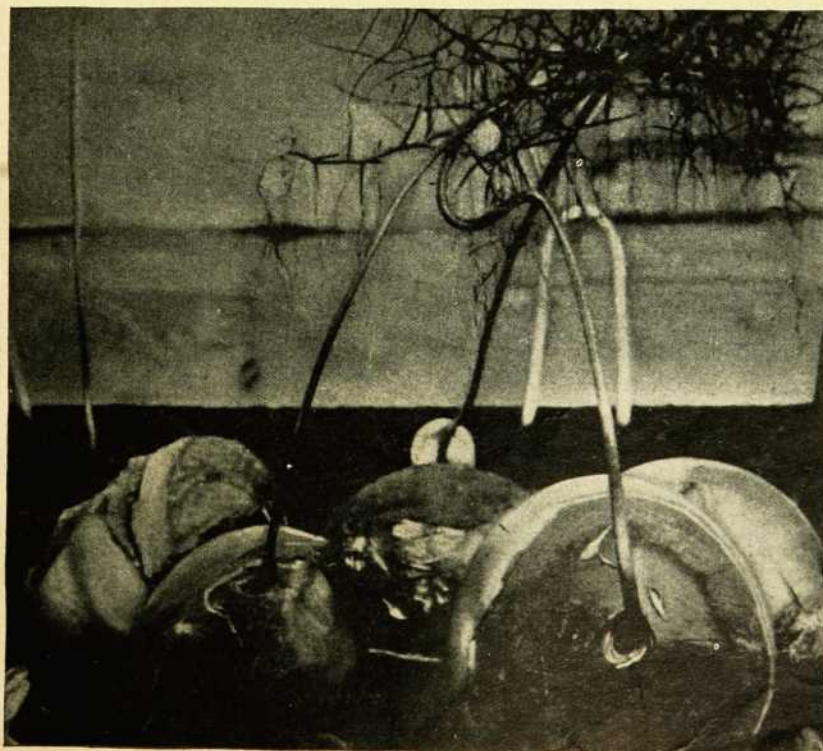
Par un temps d'orage, les éclairs que nos yeux voient comme un grand et seul trait de feu sont, en réalité, formés d'une série de décharges successives parcourant le même trajet; au moyen d'appareils de précision on a pu enregistrer ainsi quarante éclairs successifs en une seconde sur le même parcours.

On a calculé que, dans un éclair de puissance moyenne, il y a une force équivalente à 370 millions de chevaux-vapeur.

Que représente une pluie violente tombant une demi-heure sur la ville de Montréal? Autant que la précision du calcul peut le permettre, on peut donner — comme moyenne — les chiffres suivants: cela suppose six trillions de gouttes de pluie qui, mises bout à bout, auraient une longueur de dix-huit millions de milles.

La punaise est-elle un insecte utile? on pourrait le croire d'après le rapport d'un médecin Indo-chinois qui prétend qu'une demi-douzaine de punaises avalées vives sont un excellent remède contre la morsure de serpents venimeux.

Il y a vingt-cinq siècles, tout ce qu'on connaissait ou plutôt qu'on pouvait supposer de l'électricité était la propriété qu'à l'ambre frotté d'attirer les corps légers. On sait aujourd'hui qu'elle est à la base de toute matière existante.



Cette curieuse plante de l'Afrique du sud possède un véritable réservoir à eau dans le sous-sol. Les bulbes qui sont sous la terre recueillent l'humidité ou l'eau des pluies et la plante elle-même, le "Boveia volubilis" prend racine dans ces sortes de réservoirs naturels.

LES SACS A PAPIER de la chapelle Saint-Yves

Saint-Yves, fils d'Helor, seigneur de Kermartin, était un docte avocat de la basse Bretagne, qui mourut à l'âge de cinquante ans, le 19 mai 1903. Malgré les préjugés de ses très-nobles ancêtres, il était venu étudier le droit à Paris, vers l'âge de quatorze ans. De retour en son pays, l'évêque de Rennes l'avait nommé official de sa cathédrale, puis il était devenu curé de Loannec. Ces offices, qui le vouaient complètement au service de l'Eglise, ne l'avaient pas empêché de suivre l'impulsion de son cœur, et de se faire souvent l'avocat des pauvres. Ses plaideurs, que n'enrichissait guère la chicane, le récompensaient par le seul bien qui leur restât, la reconnaissance... Canonisé pour ses bonnes œuvres, en 1347, par le pape Clément VI, saint Yves ne tarda pas à avoir une chapelle dans la ville où il s'était initié aux difficultés de la chicane. Cette petite église, dont il ne reste plus trace, était située à Paris, rue Saint-Jacques, et une confrérie, à laquelle il n'eût pas été prudent d'intenter un procès, tenait à honneur d'y vénérer le Saint Breton. C'était à la chapelle Saint-Yves que se réunissaient, dans les grandes occasions, les avocats et les procureurs de la bonne ville de Paris, et, parmi eux, on choisissait deux gouverneurs de ladite confrérie, l'un ecclésiastique, l'autre laïque. Les fleurs ou les tentures de soie n'étaient pas ce qu'il fallait aller admirer à la chapelle Saint-Yves. On n'y respirait pas seulement l'odeur de l'encens: des myriades de petits sacs remplis de papier y étaient appendus en façon de guirlandes, et y festonnaient les murs du chœur et l'entrée des chapelles. C'étaient, nous dit un vieil historien, "autant de trophées érigés en l'honneur de saint Yves par des plaideurs."

Le Français et le flamand sont deux langues officielles en Belgique comme le français et l'anglais le sont au Canada.

On arrive à filer le verre d'une telle finesse qu'une once seulement de verre peut donner un fil de cent milles de longueur. On fabrique ainsi une sorte de laine très employée pour certains usages industriels comme les isolants, les calorifuges et les revêtements contre le bruit. La production de cette laine de verre atteint vingt tonnes par jour en Allemagne.

L'être vivant le plus rapide au monde est un insecte, la mouche "Céphénomie" qui peut atteindre, en plein vol, une vitesse de onze cents pieds à la seconde. A cette allure il lui faudrait seulement trente-deux heures pour faire le tour de la terre à l'équateur. La vitesse de cette mouche est supérieure à celle du son.

La population du Japon qui était de 64 millions en 1930 est de 103 millions aujourd'hui.

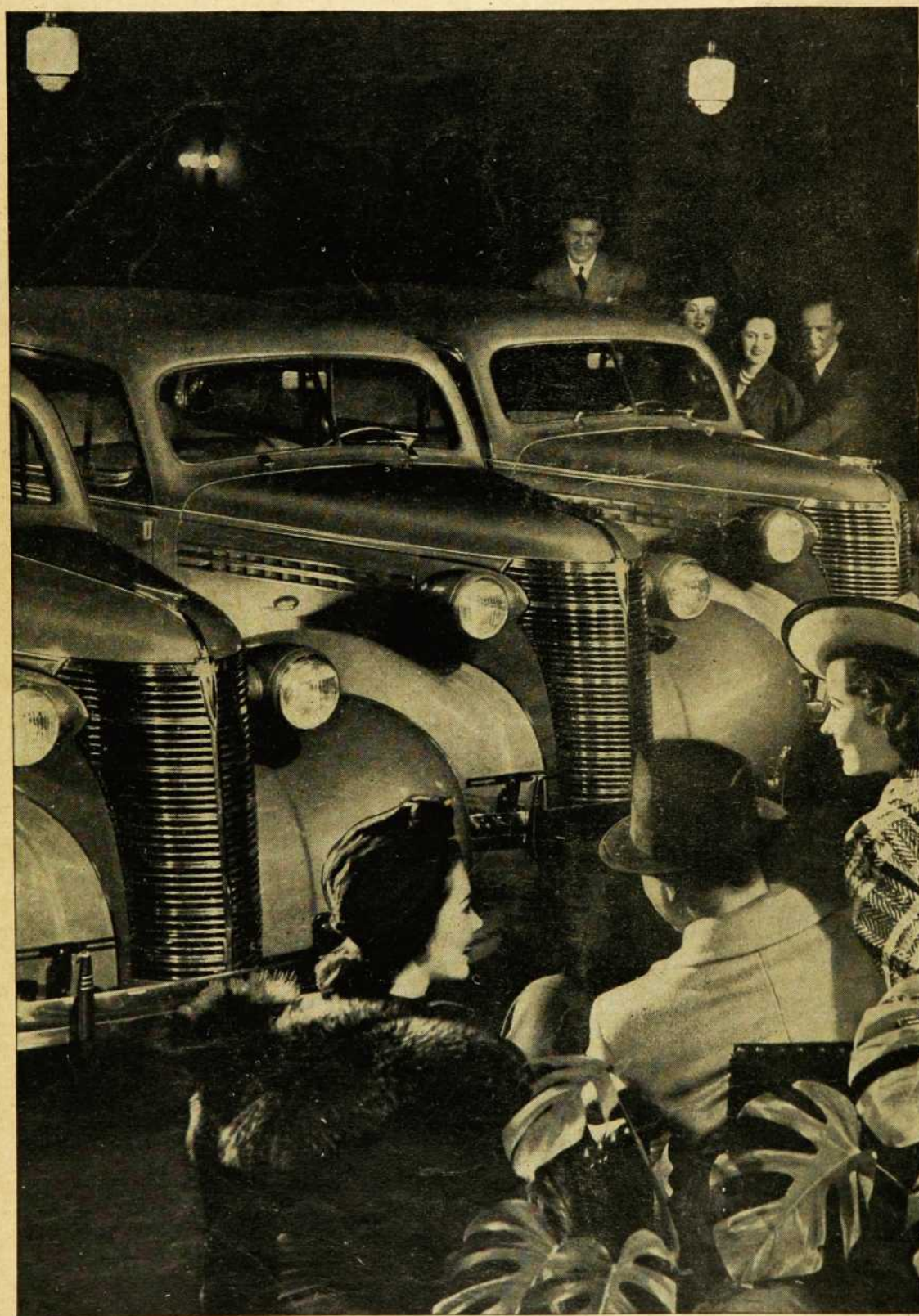
On fabrique, avec des graines de tomates, une huile qui est, paraît-il, excellente pour la salade.

On a trouvé, aux Etats-Unis, les empreintes d'un animal préhistorique qui devait avoir, d'après les savants, au moins trente pieds de hauteur.

En 1937, un astéroïde est passé à six cent mille milles seulement de la terre; s'il avait retardé de dix heures il aurait fatalement rencontré notre planète avec des conséquences terribles. L'espace est grand mais une collision y est toujours possible.

Semblables

au salon de vente MAIS...



DONNANT 3 GENRES DE RENDEMENT SUR LA ROUTE

Les Durand, les Dupont et les Duval achèteront peut-être des voitures semblables — même marque, même modèle, même prix. Mais, lorsqu'ils les conduiront — quelle différence de rendement ! Voici pourquoi :

Plus vous avancez le levier d'allumage d'une auto moderne vers le point maximum d'efficacité, plus vous obtenez de rendement de la gazoline.

Mais le moteur "cogne" ou "détonne" lorsque le levier d'allumage est poussé plus loin que ne le permet la qualité "anticogante" de la gazoline.

A en juger par la qualité anticogante, il y a *trois* types de gazoline : le "type inférieur", le "type régulier" et le type qui contient de l'"Ethyl".

C'est pour cela que votre automobile possède un petit dispositif qui est parfois appelé "distributeur", "sélecteur d'octane", etc., et qui peut être ajusté suivant les exigences de ces trois types de gazoline.

Et le rendement de *votre* auto dépend de la qualité de la gazoline et de l'ajustement de l'allumage, tel qu'indiqué ci-dessous.

3 RENDEMENTS AU CHOIX

Rendement médiocre

avec la gazoline de "type inférieur"



La gazoline de "type inférieur" ne contient aucun fluide anticogant (contenant du tétraéthyle de plomb). L'énergie est perdue parce que l'allumage doit être retardé pour empêcher le "cogement" ou le "détonnement".

Bon rendement

avec la gazoline "régulière"



La plupart des gazolines régulières contiennent un fluide anticogant (contenant du tétraéthyle de plomb). Le levier d'allumage peut être très avancé pour assurer plus d'énergie sans "cogement" ou "détonnement".

Meilleur rendement

avec la gazoline contenant de l'"ETHYL"



La gazoline qui contient de l'"ETHYL" est la meilleure de toutes quant à ses qualités générales. Elle contient suffisamment de fluide anticogant (contenant du tétraéthyle de plomb) de sorte que le levier d'allumage peut être *complètement* avancé pour fournir le maximum d'énergie et d'économie sans "cogement" ou "détonnement".

ETHYL GASOLINE CORPORATION, fabricants de fluides anticognants employés par les compagnies pétrolières pour améliorer la gazoline.